Annuaire de la Compagnie de Jésus

2016

Jésuites

IESVS

VOCATI VMBRA ET

*Dimanche 4 janvier 2015, visite du pape François à ses confrères de la curie généralice à Rome. A cette occasion, le père Bellucci lui fait don de l'*Annuaire 2015 *et lui en fait signer un autre, comme montré sur la photo.*

Publié par la Curie Généralice de la Compagnie de Jésus
Borgo Santo Spirito 4 – 00193 Roma, Italia
Fax: (+39) 06-698-68-280 – Tel. (+39) 06-698-68-289
E-mail: <infosj@sjcuria.org>

En couverture
Une fillette du Sri Lanka à l'intérieur d'un camp de réfugiés du Tamil Nadu (Inde), avec le sac du JRS et une photo du Père Arrupe.

Éditeur: Giuseppe Bellucci S.J.
Secrétariat: Marina Cioccoloni, Caterina Talloru
Conception graphique: Gigi Brandazza
Imprimerie: Mediagraf S.p.A. Padoue
Septembre 2015

2016

Jésuites

Annuaire de la Compagnie de Jésus

Index: dans ce numéro

PRESENTATION
Giuseppe Bellucci S.J. 6

LE MONDE DES REFUGIES 7

P. Arrupe et la fondation du JRS
Kenneth Gavin S.J. 8

Un service humain, pédagogique et spirituel
Peter Balleis S.J. 12

L'accompagnement comme pierre angulaire
Danielle Vella 16

Compassion pour une humanité sur le fil du rasoir
Francesca Campolongo 20

L'éducation à tous les niveaux
Boom Martinez S.J. 23

Allumer l'espoir au feu de l'éducation
Stan Fernandes S.J. 26

Réconciliation
Mosquera ; García S.J. ; Fernández S.J. ; Grijalba S.J. ; López S.J. 29

Une œuvre spirituelle et pastorale
Gary Smith S.J. 32

Dialogue interreligieux : espoir et peur
Mourad Abu-Seif S.J. 36

Justice et réconciliation
Amaya Valcárcel 42

Les familles et les problèmes des réfugiés
Danielle Vella 46

L'éducation de ceux qui sont aux marges
Mary McFarland 48

Au service des migrants les plus vulnérables
Rafael Moreno Villa S.J. 51

Le Service Jésuite des Migrants
Josep Buades Fuster S.J. 54

La mission tsigane en Europe Centrale
Tamás Forrai S.J. 57

Une migration sûre et digne
Benedictus Hari Juliawan S.J. 61

Un emploie pour les australiens africains
Carolyn Ryan 64

Le ministère jésuite des prisons
Nopparut Ruankool (Bee) S.J. 67

Une expérience, une méthode, un horizon
Estrada Acosta S.J. ; Galaz Carvajal S.J. ; Equipe Centro Zanmi 70

REPORTAGE

« La déposition »
Daniele Libanori S.J. 73

DU MONDE DES JESUITES

LIBAN : Les 150 ans de Tanaïl
Arij Roest Crollius S.J. 78

L'Afrique et l'Europe main dans la main
John Dardis S.J. ; Michael Lewis S.J. 82

AFRIQUE N.O. : Dix années d'une Province
Ujah Gabriel Ejembi S.J. 85

P. Herman Rasschaert, Messager de Paix
L. Francken S.J. ; A. Brys S.J. ; C. Ekka S.J. ; J.M. Kujur S.J. 88

Mon expérience d'astrophysicien
Adam D. Hincks S.J. 91

ARGENTINE : Art et spiritualité
Pablo Luque 94

PARAGUAY : La danse d'un saint
Néstor Gustavo González 98

SUISSE : Bad Schönbrunn : un symbole
Tobias Karcher S.J. 102

INDE : Approfondissez votre foi
Shannon Pereira S.J. 105

INDE : Service de formation au leadership
John Rojerse S.J. 109

CAMBODGE : Oser rêver à un avenir plus brillant
Ashley Evans S.J. 112

CANADA : « Je croirai en moi-même … »
Len Altilia S.J. 115

NEPAL : Allons visiter Jhapa !
Cap Miller S.J. 117

INDE : Former des ingénieurs pour une société juste
Francis P. Xavier S.J. 121

SUD SOUDAN : « Lumière des Nations »
Oscar Momanyi S.J. 124

TCHAD : Les banques céréalières
Franco Martellozzo S.J. 128

TIMOR ORIENTAL : Une nouvelle frontière
Erik John Gerilla S.J. 132

INDE : Le chemin parcouru
George Joseph ; Francis Xavier 135

INDE : Projet « du collège au village »
Cheryl Francis 138

PAGE PHILATELIQUE

Carlos Miguel Silva Canessa S.J. 142

Presentation

Giuseppe Bellucci S.J.

Cher amis et confrères,
en 1980, un mouvement massif de réfugiés vietnamiens a fait la une des journaux dans le monde entier. Et l'image de ces boat people fuyant leur pays à bord de n'importe quel objet flottant est restée gravée dans le cœur de beaucoup de personnes. Parmi ces personnes, le Père Pedro Arrupe, alors Supérieur général de la Compagnie, invita tous les jésuites du monde à répondre à cette situation. Son appel, lancé le 14 novembre 1980, disait ceci : « Cette situation met la Compagnie devant un défi que nous ne saurions ignorer si nous voulons rester fidèles aux indications laissées par saint Ignace pour nous guider dans notre travail apostolique, et répondre aux récents appels issus de la 31ème et de la 32ème Congrégation général ». Cet appel débouchera sur la naissance du JRS (Service jésuite des réfugiés). La devise de l'organisation – accompagner, servir et défendre – différencie le JRS des autres organismes d'aide aux réfugiés et reste aujourd'hui le principe de base qui guide toute son action face à tant d'autres déplacements massifs de réfugiés dans le monde.

La déclaration émise en 1985 par les directeurs du JRS à Chiang Mai (Thaïlande) est très significative. On y lit entre autres : « Toujours prêts à aider les refugiés dans leurs besoins matériels et spirituels, en élaborant des projets qui les conduisent vers une vie meilleure et plus autonome, nous essayons en même temps de mettre un accent spécial sur l'importance d'agir avec eux plutôt que pour eux. Nous voulons que notre présence parmi les réfugiés soit une présence de partage, un accompagnement, une marche effectuée tous ensemble sur le même chemin ».

A l'occasion des 30 ans d'existence du JRS, le Père général Adolfo Nicolás a réaffirmé la nécessité et l'importance de ces valeurs, en particulier celle de l'hospitalité. « L'hospitalité est cette valeur profondément humaine et chrétienne qui reconnaît à tout individu quel qu'il soit le droit d'être entendu, non parce que nous faisons partie de la même famille ou communauté, appartenons à la même race ou confession religieuse, mais tout simplement parce que tout être humain mérite accueil et respect. C'est la vertu du Bon Samaritain, qui a reconnu en l'homme sur le bord de la route, non pas un membre d'une autre race, mais un frère dans le besoin…En se mettant au service des réfugiés, le JRS porte en lui cette hospitalité toute évangélique, il la rend active » (14 novembre 2010).

Depuis que le père Arrupe a attiré l'attention de la Compagnie de Jésus sur le problème des réfugiés, le phénomène des migrations forcées s'est terriblement accru, s'étendant à d'autres parties de la planète. Si hier les yeux du monde étaient fixés sur la Mer de Chine et ces bateaux de fortune bondés de réfugiés vietnamiens, aujourd'hui ils le sont sur les canots pneumatiques ou embarcations de fortune qui traversent la Méditerranée et finissent souvent par sombrer, entrainant avec eux leurs nombreux occupants. Et sur les massacres commis par des groupes extrémistes qui provoquent de nouvelles vagues de réfugiés.

L'*Annuaire* de cette année a voulu consacrer une large partie de ses articles au monde des réfugiés, des personnes déplacées et de tous ceux que la guerre, la faim et les persécutions, ont fait fuir de leur pays. Le JRS joue naturellement une part très importante dans l'assistance à ces personnes qui ont tout perdu, jusqu'à leur dignité humaine. Aujourd'hui l'organisation travaille dans plus de 50 pays.

Mais le JRS n'est pas tout seul. Tant d'autres structures et organismes, toujours sous l'égide des jésuites, s'occupent des mêmes problèmes. L'*Annuaire* en cite quelques-uns, par exemple le *Réseau jésuite pour les Migrants*, devenu une organisation interprovinciale, qui couvre 18 pays d'Amérique Latine et des Caraïbes. On trouve également le *Service jésuite pour les Migrants* d'Espagne connu pour sa grande attention envers les immigrés et ses réflexions sur les migrations et la société.

Le reste de l'*Annuaire* porte un regard sur le monde des jésuites dans son ensemble, sur leurs actions dans les divers continents. Après le rappel de quelque anniversaire, la revue met en exergue toute une série d'activités d'ordre du spirituel, ou relevant de l'éducation et de l'engagement social. Ce ne sont que des exemples, mais qui montrent à quel point l'activité apostolique de la Compagnie de Jésus est diversifiée, dans son désir d'arriver à toucher tout le monde, afin de transmettre à tous la bonne nouvelle de l'Evangile et donner des signes d'espérance, surtout aux plus pauvres et laissés-pour-compte.

Traduction de Isabelle Cousturié

La Compagnie de Jésus et le monde des réfugiés et déplacés

« Depuis que le P. Arrupe a attiré l'attention de la Compagnie sur la détresse des réfugiés, le phénomène des migrations forcées, pour différentes raisons, a augmenté de manière dramatique. Ces mouvements massifs de populations créent de grandes souffrances parmi des millions d'êtres humains. C'est pourquoi cette Congrégation réaffirme que la réponse à apporter aux besoins des migrants, incluant les réfugiés, les personnes déplacées à l'intérieur d'un pays et les victimes de trafics d'êtres humains, continue d'être une préférence apostolique de la Compagnie ». *(CG35, d.3, n. 39/V).*

JRS
accompany, serve, advocate

« L'hospitalité est cette valeur profondément humaine et chrétienne qui répond à la demande de quelqu'un, non pas parce qu'il ou elle est un membre de ma famille ou de ma communauté, ou de ma race, ou de ma confession religieuse, mais simplement parce qu'il ou elle est un être humain qui a besoin d'accueil et de respect. C'est la vertu du Bon Samaritain, qui a vu dans l'homme au bord de la route, non pas quelqu'un d'une autre race, mais un frère dans le besoin… En servant les réfugiés, le JRS est l'hospitalité de l'Evangile en action». *(Père Adolfo Nicolás, 14 novembre 2010, pour les 30 ans du JRS).*

SJM
servicio jesuita a migrantes

JESUIT COMMONS
Higher Education at the Margins

P. Arrupe et la fondation du Service Jésuite des Réfugiés

Kenneth Gavin, S.J. – *Assistant du Directeur international*

La situation des réfugiés « présente à la Compagnie de Jésus un défi que nous ne pouvons ignorer si nous voulons être fidèles aux indications de saint Ignace pour le choix de notre travail apostolique et aux récents appels de la 31ème et de la 32ème Congrégation générale » ***(Pedro Arrupe, 14.11.1980).***

Il y a trente-cinq ans, le P. Pedro Arrupe, S.J., alors Supérieur général des jésuites, lança le *Service Jésuite des Réfugiés* (JRS) comme action internationale de la Compagnie de Jésus. L'année précédente, il avait été choqué et affligé par l'épreuve de centaines de milliers de *boat people* du Sud Vietnam qui, par suite de la guerre du Vietnam, avaient été forcés de fuir leur patrie dans de lamentables embarcations qui n'étaient pas faites pour la mer. Ces réfugiés, exposés aux pirates et aux fortes tempêtes de la mer de Chine méridionale, firent face à d'énormes étrangetés alors qu'ils cherchaient des abris sûrs dans les pays qui voudraient bien les accepter. De fait, un tiers de ceux qui partirent se perdit en mer.

Le P. Arrupe se sentit lui-même le devoir de contacter vingt supérieurs majeurs dans le monde. Il partagea avec eux sa détresse causée par la situation des réfugiés et leur demanda leurs idées sur la manière dont la Compagnie universelle pouvait au moins apporter quelque assistance à une situation aussi tragique. Le P. Arrupe fut comblé par la réponse des jésuites : il y eut des offres immédiates de personnel jésuite pour remplir des rôles à la fois pastoraux et d'organisation, la fourniture de nourriture et de médicaments, et des contacts des mass média pour influencer les agences gouvernementales et privées.

De fait, depuis de nombreuses années, le P. Arrupe se demandait si la Compagnie ne devait pas faire davantage pour les réfugiés. Dans une consultation sur ce sujet en septembre 1980, il souligna que, dans la Compagnie de Jésus des débuts, on donnait la préférence aux travaux du corps dans les temps de catastrophe. Ceci l'a convaincu que de nos jours l'œuvre des réfugiés doit être une priorité pour la Compagnie. De plus, en suivant l'orientation des congrégations générales jésuites récentes qui privilégiaient l'option pour les pauvres et les sans-voix, il était convaincu que la Compagnie était appelée à

Le camp de réfugiés de Mai-Aini, en Ethiopie. Dans ces camps, les personnes sont souvent entassées par milliers et vivent dans des conditions précaires.

travailler avec les réfugiés qui sont souvent les plus pauvres des pauvres et, selon les paroles du Seigneur dans Matthieu 25, ceux qui sont le plus dans le besoin.

Dans sa lettre du 14 novembre 1980 à la Compagnie universelle, qui annonçait la création du JRS, le P. Arrupe dit clairement que la crise des réfugiés lançait un défi à la Compagnie, défi qu'elle ne pouvait ignorer si elle devait rester fidèle à l'appel de la récente Congrégation générale et aux critères que saint Ignace a donnés dans les Constitutions pour le choix de nouvelles œuvres apostoliques, tels que le plus grand bien universel, une urgence qui est toujours croissante, la difficulté et la complexité du problème humain mis en cause, et l'absence d'autres gens pour faire face à ce besoin. Étant donné le caractère international de la Compagnie, aussi bien que l'idéal jésuite de disponibilité et la collaboration ardente de nombreux laïcs qui travaillent avec nous, le P. Arrupe exprima sa conviction que la Compagnie était « particulièrement apte à faire face à ce défi ». Il exprima même plus clairement ce point dans les dernières lignes de sa lettre : « Les besoins spirituels autant que matériels de presque 16 millions de réfugiés dans le monde d'aujourd'hui pourraient difficilement être plus grands. Dieu nous appelle par ces gens impuissants. Nous devrions considérer que la chance d'être capables de les assister est un privilège qui apportera en retour de grandes bénédictions à nous-mêmes et à notre Compagnie. »

La date de la lettre de fondation, le 14 novembre, avait une signification particulière pour le P. Arrupe : c'était la date de la fête de saint Joseph Pignatelli, lui-même Supérieur général jésuite qui dut se faire réfugié à plusieurs reprises alors qu'il soutenait ses frères jésuites expulsés pendant la suppression de la Compagnie à la fin du XVIIIe siècle. Par coïncidence, c'était aussi le soixante-treizième anniversaire du P. Arrupe, fait qui suggère que la fondation du JRS était profondément enracinée dans sa propre histoire personnelle. Sa propre expérience de vie comme prêtre jésuite avait commencé en 1938 lorsqu'il fut nommé pour travailler comme missionnaire au Japon. En 1945, le P. Arrupe avait la charge de directeur du noviciat jésuite à Hiroshima lorsque la bombe atomique explosa sur la ville. En raison de ses études antérieures de médecine, il soigna de nombreuses victimes de cette énorme tragédie humaine.

Ci-dessus, le premier en partant de la gauche, le P. Pedro Arrupe, Supérieur Général de la Compagnie de Jésus, fondateur du JRS et du Centre Astalli de Rome, en 1980.

De nombreuses années plus tard, le 6 août 1981, fête de la Transfiguration et anniversaire du bombardement d'Hiroshima, le P. Arrupe rappela son expérience passée à Hiroshima dans un discours à un groupe de jésuites qui travaillaient avec les réfugiés en Thaïlande. Cet exposé devait être son dernier discours à ses frères jésuites avant qu'il ne soit victime d'une attaque cérébrale débilitante pendant son voyage de retour à Rome. Dans ce discours il rappela la similitude douloureuse entre la tragédie des boat people du Vietnam et la catastrophe humaine d'Hiroshima. Il dit croire que la tragédie de ces événements ne pesait pas seulement sur les vies humaines

Un des fragiles bateaux qu'utilisaient des milliers de vietnamiens pour fuir leur pays en guerre, au début des années 80. Ces « boat people » font penser à ceux qui quittent aujourd'hui l'Afrique du Nord à bord de bateaux de fortune, pour atteindre les côtes méditerranéennes.

détruites, mais aussi sur le terrible crime contre l'humanité elle-même.

Il serait trop simple d'expliquer la fondation du JRS comme seulement une réponse ad hoc à une crise humaine considérable. En fait, il faut voir la fondation du JRS dans le contexte plus large de la contribution du P. Arrupe à l'Église et à la Compagnie de Jésus. Le P. Michael Campbell-Jonhson, S.J., qui travailla étroitement avec le P. Arrupe à la fondation du JRS, souligna récemment qu'en 1974, lorsqu'il présidait la 32ème Congrégation générale (32e CG), la plus haute structure administrative dans la Compagnie, le P. Arrupe reconnut que sa charge majeure était d'aider les jésuites à travers le monde à se renouveler eux-mêmes selon la vision de Vatican II. Cette redéfinition de la Compagnie fut exprimée dans le Décret 4 de la 32e CG qui précisait : « La mission de la Compagnie de Jésus aujourd'hui est le service de la foi, qui a la promotion de la justice comme besoin absolu. » Cette manière de voir menait à un défi toujours plus grand dans un réexamen du rôle d'un jésuite aujourd'hui : « Que signifie être aujourd'hui un compagnon de Jésus? C'est de s'engager, sous l'étendard de la Croix, dans la lutte décisive de notre temps : la lutte pour la foi et cette lutte pour la justice qu'elle inclut. »

Les Congrégations générales et les Supérieurs généraux suivants – les PP. Peter-Hans Kolvenbach, S.J. et Adolfo Nicolás, S.J.– ont bâti sur la conception du JRS du P. Pedro Arrupe et ont tout fait pour son développement au long des années. La clé du succès du JRS a été la clarté de sa mission et le fait qu'il ait compris qu'il faut toujours prendre en compte les besoins à la fois humains et spirituels des réfugiés.

Pendant les vingt-cinq ans où il fut Supérieur général, le P. Peter-Hans Kolvenbach a guidé le JRS et la Compagnie de Jésus dans leur service du réfugié et des personnes déplacées. Dans une lettre de 1990 aux jésuites du monde entier, il déclara clairement qu'il avait fait sien l'appel du P. Arrupe et des Congrégations générales récentes. Il souligna l'importance du JRS « à la fois comme expression de notre souci pour les pauvres et comme étape importante vers notre renouveau personnel et collectif, en disponibilité, mobilité et universalité. » En concluant sa lettre, le P. Kolvenbach soulignait que le service de la Compagnie aux réfugiés est un test réel de la disponibilité jésuite aujourd'hui, et qu'« une réponse généreuse de la Compagnie comme corps apostolique aux besoins des réfugiés que nous rencontrons ou qui nous approchent en demandant de l'aide, nous fera également porter davantage de fruits dans d'autres apostolats. »

En 1995, la 34ème Congrégation générale (34e CG) pressa les Provinces jésuites du monde entier de soutenir le JRS de toute manière possible, en soulignant le travail du JRS avec les réfugiés, une œuvre qui accompagne beaucoup de ces frères et sœurs qui sont nôtres, en les servant comme compagnons, en plaidant leur cause dans un monde sourd à leurs appels.

En 2008, en citant cinq zones du monde qui nécessitent une attention apostolique spéciale de la part de la Compagnie entière, la 35ème Congrégation générale (35e CG) évoqua le P. Arrupe qui avait attiré l'attention de la Compagnie sur la condition critique des réfugiés, mais nota que le phénomène de la migration forcée avait continué à augmenter de façon spectaculaire. La Congrégation réaffirma que le souci pour les migrants et les réfugiés devait continuer comme préférence

P.Arrupe

apostolique de la Compagnie et que le JRS adhèrerait à sa Charte actuelle et à ses Directives.

En 2010, dans un message au JRS pour son 30ème anniversaire, le P. Adolfo Nicolás reconnut que de nombreuses nouvelles formes de déplacement étaient apparues depuis la réponse de compassion inspirée du P. Arrupe pour les boat people vietnamiens. Il notait que les facteurs qui causent de nouvelles formes de déplacement comprennent des réalités telles que les désastres naturels et environnementaux, l'avidité pour les minerais et les ressources, et le nombre croissant de réfugiés urbains. Face à ces défis toujours croissants, il encourageait le JRS à promouvoir la valeur évangélique de l'accueil, en notant que dans le monde d'aujourd'hui « beaucoup ferment leurs frontières et leurs cœurs à ceux qui sont différents d'eux, par crainte de rancœur. » Alors qu'il précisait qu'« en servant les réfugiés, le JRS est un accueil évangélique en action, » il encourageait aussi le JRS à être créatif et positif face à ce qui dérange dans beaucoup de cultures dans lesquelles nous travaillons.

En s'adressant aux membres de la 35ème Congrégation générale, le 21 février 2008, le pape Benoît XVI se référa spécifiquement à l'œuvre de la Compagnie avec les réfugiés et au rôle du fondateur du JRS : « En poursuivant une des dernières intuitions du P. Arrupe, votre Compagnie continue de s'engager dans une voie méritoire au service des réfugiés qui sont souvent les plus pauvres parmi les pauvres et qui ont besoin non seulement d'aide matérielle, mais aussi de la proximité spirituelle, humaine et psychologique plus profonde spécialement propre à votre service. »

Le pape François, qui a été un avocat infatigable des réfugiés et des migrants à la fois en Italie et au-delà, a visité le Centre Astalli du JRS en 2013 et a rappelé qu'en fondant le JRS, le P. Arrupe suivait l'exemple de saint Ignace de Loyola qui, en 1538, a ouvert sa maison de Rome pour accueillir les plus pauvres. Ses paroles à l'équipe JRS du Centre Astalli étaient profondément encourageantes : « Gardez toujours vivant l'espoir ! Aidez à retrouver la confiance ! Démontrez qu'avec l'accueil et la fraternité, une fenêtre peut être ouverte vers l'avenir – plus qu'une fenêtre, une porte, et même plus que ce qui est possible pour avoir un avenir ! »

En 1981, le P. Arrupe terminait sa conversation finale avec des jésuites qui travaillaient dans le JRS en leur disant que, malgré toutes les difficultés et la complexité de leur travail, ils ne devaient pas oublier une chose : « Priez. Priez beaucoup. Des problèmes comme ceux-ci ne sont pas résolus par des efforts humains. »

Dans une homélie aux membres d'une équipe JRS, le P. Adolfo Nicolás, Supérieur général actuel de la Compagnie, fit aussi cette remarque sur l'importance de la prière au JRS : « Comment prier ? Comment trouvez-vous la complétude dans le travail des réfugiés ? Comment vous reposez-vous dans le Seigneur ? Comment gardez-vous votre paix de l'esprit ? Comment gardez-vous votre joie en dépit de la souffrance que vous voyez ? Comment restez-vous sensés et humains au milieu de tant d'inhumanité ? La prière n'est pas un moment et une série de pratiques. La prière est repos et paix ; aller à l'origine, trouver notre centre, être qui nous sommes devant Dieu et sa création. La prière est notre meilleure arme pour rester quelqu'un qui est libre, aimant et d'un grand secours. La prière est notre meilleure défense contre le cynisme, l'épuisement et le surmenage. La prière est notre meilleur médicament contre l'infection de l'égoïsme ou du démon et des ambitions qui produisent tant de souffrance et d'aliénation dans notre monde. »

Traduction de Yves Morel, S.J.

Ci-dessous, la visite du pape François, le 10 septembre 2013, au Centre Astalli géré par les jésuites à Rome, un centre de premier accueil pour les réfugiés.

Un service humain, pédagogique et spirituel

Peter Balleis, S.J. – *Directeur international*

Les trois principes que le P. Arrupe utilisait pour décrire les services qu'offrait le JRS, –qu'il soit humain, pédagogique et spirituel– sont aussi valables aujourd'hui qu'ils l'étaient il y a trente-cinq ans.

« Frappé et choqué par l'épreuve de milliers de boat people et de réfugiés, j'ai demandé ce que la Compagnie universelle pourrait apporter au moins comme un peu de soulagement à une situation aussi tragique. De plus, l'aide nécessaire n'est pas seulement matérielle : d'une manière spéciale, la Compagnie est appelée à rendre un service qui soit humain, pédagogique et spirituel. » (P. Pedro Arrupe, S.J., 14 novembre 1980)

À la fin des années soixante-dix et au commencement des années quatre-vingt, le P. Pedro Arrupe, S.J., alors Supérieur général de la Compagnie de Jésus a profondément été ému par le drame des boat people, dû à la dictature communiste du Vietnam, et par le génocide du Cambodge. Dans la compassion pour ces réfugiés, le *Service Jésuite des Réfugiés* (JRS) a été institué le 14 novembre 1980 comme œuvre de la Compagnie de Jésus. Les trois principes auxquels se référait le P. Arrupe pour décrire le service qu'offrait le JRS –qu'il soit humain, pédagogique et spirituel– ces principes sont aussi valides aujourd'hui qu'ils l'étaient il y a trente-cinq ans. Enracinés dans ces trois principes, la croissance et le développement du JRS en tant qu'organisation internationale ont été étroitement liés aux conflits majeurs et aux crises mondiales.

Les années 80 – Les crises de l'Asie

Pendant les années 80, le contexte politique mondial était largement défini par la division Est-Ouest entre communisme et capitalisme. Les guerres au Vietnam et au Cambodge étaient menées en raison de divisions idéologiques avec l'Asie du Pacifique, et les crises des réfugiés étaient au centre des politiques mondiales. Le JRS a commencé comme une humble initiative de pionniers, jésuites, sœurs et laïcs qui travaillaient

ensemble dans les camps de réfugiés en Asie Pacifique. On réalisa bientôt au début des années 80 qu'on avait besoin d'un bureau régional à Bangkok pour coordonner les projets et structurer le travail de la région. Ces premières équipes du JRS ont été marquées par leur proximité avec les réfugiés dans les camps où ils rendaient en même temps des services pastoraux et éducatifs. Pendant cette même période, le JRS initia aussi des projets en Amérique centrale et au Soudan, projets directement supervisés par le Bureau international établi à la Curie jésuite de Rome.

Services

Les années 90 – Les crises africaines

La chute du mur de Berlin et du communisme en 1989 amena, au moins durant quelques brèves années, l'espoir euphorique d'un avenir marqué par le désarmement, des accords de paix et des dividendes de la paix pour le développement. De fait, un certain nombre de guerres Est-Ouest par procuration en Afrique, aussi bien que les crises des réfugiés en Asie Pacifique furent largement résolus. Malheureusement, les espoirs pour une paix mondiale furent de courte durée. En Europe, l'ancien régime communiste en Yougoslavie s'effondra, finissant par une guerre sanglante à propos de l'identité ethnique, culturelle et religieuse. En 1994, le génocide au Rwanda fut peut-être la tragédie humanitaire la plus douloureuse de la décennie. La région entière des Grands Lacs –Rwanda, Burundi et Zaïre (aujourd'hui la République démocratique du Congo) – est entrée en éruption comme l'un des volcans de la région. Pendant les deux décennies des années 80 et 90, plusieurs millions de gens sont morts de la violence et des effets de la guerre. A l'ancienne motivation idéologique de la guerre ont succédé les divisions et les luttes pour l'identité ethnique.

Bien que le JRS ait continué d'ouvrir des projets au Soudan, au Kenya et au Malawi et qu'il ait officiellement établi la Région de l'Afrique orientale en 1990, ce fut la crise des réfugiés dans les Grands Lacs qui façonna le JRS en Afrique. En réponse à un besoin écrasant, le JRS de la Région des Grands Lacs fut rapidement établi en février 1995 avec un bureau régional à Bukavu, suivi en mai par la fondation de la Région de l'Afrique méridionale. Comme des panaches de cendre volcanique, la crise humanitaire explosive dans la zone des Grands Lacs répandit des flots de personnes déplacées sur le continent entier. Les réfugiés du Rwanda, du Burundi et du Congo arrivèrent en Zambie, en Angola, au Malawi, au Zimbabwe et en Afrique du Sud, rejoints par des réfugiés provenant de la guerre du Soudan. En un temps très bref, le JRS d'Afrique devint le centre principal de l'œuvre du JRS. En 2002, on créa le JRS de la Région d'Afrique de l'Ouest en réponse aux besoins des réfugiés chassés de leur pays par les conflits au Liberia, en Sierra Leone et en Guinée. A cette date, les quatre régions du JRS Afrique représentaient plus de la moitié de la charge de travail, du personnel et des budgets globaux du JRS.

Pendant la même période des années 90, le JRS commença à travailler dans les autres parties du monde –en Asie du Sud, au nord du Sri Lanka, en Inde du Sud, comme aussi en Amérique latine et au Mexique. Cette période a été marquée par les débuts de la région JRS d'Amérique latine et des Caraïbes et par l'action du JRS avec les personnes déplacées à la fois en Colombie et chez ses voisins. De plus, le JRS a aussi commencé un travail très significatif dans les Balkans à cette époque, en ouvrant sa première région du JRS Europe.

Sous la direction du P. Peter-Hans Kolvenbach, S.J., qui fut le Supérieur général des jésuites en 1983, le JRS se développa en organisation humanitaire internationale et prit officiellement la

Ci-dessous, le premier à gauche est le P. Peter Balleis, directeur international du JRS jusqu'au mois de septembre dernier, et auteur de l'article. Il est entouré du P. Michael Zammit, directeur du JRS pour le Moyen-Orient, et de jeunes réfugiées de Mossoul. Page précédente, un camp de réfugiés en République Démocratique du Congo.

structure d'une Organisation internationale non gouvernementale (OING). Le P. Kolvenbach a souvent parlé du JRS comme d'une « cavalerie légère » et a encouragé le JRS à s'engager partout où le besoin était pressant. Partant de la meilleure tradition de la Compagnie, le JRS s'est souvent engagé dans des activités d'éducation. Le P. Kolvenbach a souvent décrit l'éducation auprès des réfugiés comme un service plein d'espérance. Réfléchissant en tant que Général, il citait le JRS comme étant une consolation pour lui et a toujours dit avec insistance que le JRS devait être présent dans les camps de réfugiés, en signifiant par là qu'il devait être proche des gens et ne pas devenir une bureaucratie.

2010 – Les crises du Moyen-Orient

Bien que la crise des réfugiés palestiniens existât depuis des décennies, le JRS ne s'engagea que récemment au Moyen-Orient. En 2005, l'Irak a été divisé par une guerre civile de l'extrémisme religieux divisant Sunnites et Chiites. Durant les années qui ont suivi, plus de deux millions de gens ont fui leur patrie et un nombre égal de gens ont été déplacés à l'intérieur de l'Irak. Etant donné son caractère chrétien, le JRS n'avait pas travaillé auparavant dans un Moyen-Orient en prédominance musulman. Cependant, en 2008, le P. Adolfo Nicolás, qui venait d'être élu Supérieur général, confia au JRS la mission de travailler au Moyen-Orient avec les réfugiés irakiens. En deux ans, les projets du JRS se développèrent en Syrie, Jordanie et Turquie et, en 2010, a commencé la nouvelle région du JRS Moyen-Orient et Afrique du Nord. L'étroite collaboration entre les jésuites locaux et le JRS en tant qu'organisation internationale faisait et fait la force de cette œuvre au Moyen-Orient.

Le Printemps Arabe de 2011 et 2012 changea de façon spectaculaire le paysage des deux régions d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. En Syrie les aspirations à un changement démocratique furent écrasées dans un bain de sang qui a entraîné la mort de plus de deux cents mille personnes, trois millions de réfugiés et six millions de personnes déplacées à l'intérieur du pays. Au milieu d'une crise humanitaire que l'on

juge la pire depuis la 2e Guerre mondiale, le JRS et six jésuites syriens restent dans le pays, à l'œuvre avec plus de cinq cents collaborateurs et volontaires, chrétiens et musulmans, Sunnites, Chiites et Alaouites. En 2013 et 2014, le JRS a été en mesure de porter assistance à plus de 300.000 personnes avec de la nourriture et des articles non alimentaires. Durant les deux dernières années, le travail du JRS au Moyen Orient s'est accru jusqu'à comprendre un tiers des œuvres du JRS ; il dépasse maintenant les opérations de l'ensemble des quatre régions JRS en Afrique. Étant donné le caractère durable de la guerre, le travail du JRS au Moyen-Orient continue à augmenter et s'est étendu depuis la Syrie jusqu'au Liban, la Jordanie, la Turquie et le Nord de l'Irak.

Les conflits d'aujourd'hui sont causés par les divisions religieuses, l'extrémisme musulman et la guerre contre le terrorisme. La lutte pour l'identité religieuse a succédé aux guerres pour des idéologies politiques des années 80, et les luttes ethniques des années 90. Aujourd'hui environ les deux tiers de tous les réfugiés aidés par le JRS sont des musulmans.

L'expérience a montré que le JRS, comme organisation basée sur la foi chrétienne, a la dimension voulue pour travailler au Moyen-Orient et en Asie centrale, y compris l'Afgha-

Conflits

nistan. Le fait qu'à la fois des musulmans et des chrétiens sont devenus des collaborateurs du JRS est un signe évident, en ces temps d'extrémisme religieux, qu'il y a un moyen de travailler et vivre ensemble. Le P. Nicolás a souvent encouragé la Compagnie à entrer dans un dialogue interreligieux qui insiste sur l'importance du respect envers les traditions religieuses de l'autre. Il a aussi parlé à maintes reprises de la valeur de l'accueil dans le contexte des réfugiés et des demandeurs d'asile. Cette notion d'accueil est profondément enracinée dans les traditions juives, chrétiennes et musulmanes aussi bien que dans d'autres traditions et cultures. Les pays et les continents comme les USA, l'Europe et l'Australie sont encouragés à avoir à cœur cette valeur de l'accueil et à recevoir les personnes déplacées qui ont besoin de protection.

Aujourd'hui

Dans un passé récent, nous avons assisté à un accroissement des conflits de Gaza à Kaboul, dans la partie nord de l'Afrique et le long de la frontière de la zone sahélienne et au centre de l'Afrique. Le nombre de gens contraints de se déplacer a atteint le niveau record de 51 millions de personnes. Par le JRS, la Compagnie de Jésus est engagée dans les zones de conflits les plus difficiles : Syrie, Afghanistan, République Centrafricaine, Soudan du Sud et République démocratique du Congo. Le JRS travaille maintenant dans 48 pays, portant secours à un million de réfugiés et de personnes déplacées dans leur pays, au moyen de services directs tels que l'éducation, la nourriture, des articles non alimentaires et un service psycho-social. Près de 70 jésuites et 50 religieuses travaillent côte à côte avec plus de 1.700 collaborateurs laïques et 4.000 réfugiés. Le JRS dispose actuellement d'un budget global de 50 millions de dollars US.

On connaît et on apprécie le JRS comme organisation présente aux réfugiés, qui, selon les mots du P. Arrupe, fournit un service *humain*. Le JRS est reconnu par les agences des Nations unies, en particulier l'UNCHR (l'Agence des Nations unies pour les réfugiés), comme une ONG internationale fiable et respectable spécialement centrée sur l'éducation. Le JRS permet à un quart de million d'enfants, de jeunes et d'adultes de fréquenter les jardins d'enfants, les écoles primaires et secondaires, les cours de formation technique et les classes internet de niveau supérieur. Le service du JRS est vraiment *pédagogique*.

Le JRS est enraciné dans sa foi chrétienne et en de riches principes et valeurs humanitaires. Il tend la main à toute personne dans le besoin, sans tenir compte de son caractère ethnique, politique et religieux. Dans le contexte actuel, le JRS est une des œuvres les plus significatives de la Compagnie de Jésus dans des zones en majorité musulmanes, en travaillant ensemble avec des musulmans et en tendant la main à beaucoup de musulmans dans le besoin. Le service du JRS est vraiment *spirituel*, car reconnaissant les profonds besoins religieux des gens qu'il sert.

Le JRS a une voix qui se fait entendre des ambassades et des décideurs politiques. A dessein, il n'adhère à aucun programme politique particulier, mais son autorité à défendre les droits des réfugiés provient de son aptitude à faire entendre la voix des personnes déplacées, en les aidant par là à plaider leur cause aux niveaux local, régional et international.

Le P. Arrupe a répondu avec compassion à la condition critique des boat people et a été l'inspirateur du JRS d'aujourd'hui. Le JRS s'est développé en devenant une organisation mondiale significative ayant la capacité de répondre au nom du Père général et de la Compagnie de Jésus aux urgences auxquelles sont confrontés les réfugiés et les personnes déplacées aux frontières de l'humanité. La compassion et l'amour de Jésus pour les pauvres et les réfugiés demeurent la source et la force de la mission du JRS.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Ci-dessous, le camp de réfugiés de Masisi, en République Démocratique du Congo. A gauche, des réfugiés à Bangui, capitale de la République Centrafricaine.

L'accompagnement comme pierre angulaire

Danielle Vella – *JRS International*

« Nous désirons que notre présence parmi les réfugiés soit une présence de partage avec eux, de marche ensemble le long du même sentier. Autant que possible, nous désirons ressentir ce qu'ils ont ressenti, souffrir comme ils ont souffert, partager les mêmes espoirs et aspirations, voir le monde à travers leurs yeux. »

« Viens ici et dis-moi comment tu vas ? Comment va ta mère ? » Chaque fois que je lui ai rendu visite, Binny tapotait le matelas du lit étroit sur lequel il était assis, un grand sourire sur son visage tourné en l'air, et il m'attendait pour commencer à parler. En fait, la raison pour laquelle j'allais voir Binny (un diminutif de Bienvenu) était de l'écouter, de faire qu'il se sente mieux, enfermé pendant des mois sans fin dans un centre de détention à Malte, alors qu'il attendait l'issue de sa demande d'asile. Sans aucun doute ma visite lui remontait le moral, mais c'était surtout Binny qui m'écoutait et me consolait pendant que nous causions dans le dortoir miteux et surpeuplé.

J'ai rencontré Binny pour la première fois lorsque les forces armées locales lui ont cassé le bras alors qu'elles dispersaient une protestation pacifique dans le centre de détention. J'avais interviewé Binny, et son histoire a paru dans les journaux locaux. Il en était excité, et ses camarades détenus l'étaient aussi parce qu'ils sentaient que leur côté de l'histoire avait paru, qu'on ne les avait pas totalement ignorés. Je continuai à visiter Binny à une époque difficile pour ma famille. Ma mère était très malade et quelques personnes, y compris des amis proches, se sentaient maladroits quand nous nous rencontrions car, tout simplement, ils ne savaient que dire. Binny était différent. Il m'encourageait à parler et ne se plaignait jamais de sa terrible situation. Il parlait de sa mère, de sa fille et de sa plantation de café là-bas au Congo, d'où il venait. Quand ma mère mourut, une messe fut célébrée à son intention dans le centre de détention, et mon père, mes sœurs et moi-même étions présents. Par leurs prières compatissantes et leur chant sincère, Binny et les autres demandeurs d'asile nous ont réellement accompagnés ce jour-là.

C'est la simple leçon la plus importante concernant l'accompagnement que j'ai apprise durant mes années dans le *Service Jésuite des Réfugiés* (JRS). C'est un donner et un recevoir, une bénédiction réciproque, quelque chose qui peut apporter de l'égalité entre qui rend un service et qui en bénéficie, relation inégale par sa nature même.

L'accompagnement – un mot dense et même incompréhensible pour les gens étrangers au JRS – a toujours été la pierre de touche de notre mission. Dès ses débuts en 1980, le JRS a toujours encouragé les membres de son équipe à être proches des personnes déplacées de force que nous

Présence

servons. Quand les premiers directeurs du JRS se sont rassemblés à Chiang Mai en 1985, ils ont terminé avec une déclaration capitale : « Alors que nous sommes toujours prêts à aider les réfugiés dans leurs désirs matériels et spirituels, et aussi à concevoir des projets qui mènent à une vie plus pleine et plus indépendante, nous essayons de mettre spécialement l'accent sur l'*être avec* plutôt que sur le *faire pour*. Nous désirons que notre présence parmi les réfugiés soit une présence de partage avec eux, d'accompagnement ou de marche avec eux le long du même chemin. Autant que possible, nous voulons ressentir ce qu'ils ont ressenti, souffrir comme ils ont souffert, partager des espoirs et des aspirations identiques, voir le monde à travers leurs yeux. »

Le JRS a plus tard mis en relief le concept d'*être avec* comme étant l'un des trois éléments essentiels de sa mission : accompagner, servir et défendre. Il ne serait pas exagéré de décrire l'accompagnement comme la force motrice de tout ce que nous faisons : il fait de nous ce que nous sommes et c'est ce qui nous fait le mieux connaître, notamment parmi les réfugiés eux-mêmes.

Durant les trois dernières décennies, on a beaucoup écrit sur l'accompagnement au JRS. Même en 2013, nous avons publié une autre brochure sur le sujet, intitulée *Côte à Côte*. Nous l'avons fait pour nous assurer que nous ne perdons pas de vue l'accompagnement pendant que l'organisation grandit et répond aux nombreux nouveaux défis et priorités qui réclament son attention. Pour nous aider à incarner cette dimension de notre travail, nous avons demandé aux donateurs qui ont travaillé étroitement avec le JRS, de partager leur propre intelligence de l'accompagnement. La brochure est conçue comme un outil de formation et, en 2014, nous nous en sommes servis pour organiser des ateliers pour les équipes du JRS dans le monde entier.

Les idées des gens qui ont écrit dans la brochure et ont pris part aux ateliers ont été énormément utiles pour donner toute sa place au concept d'accompagnement et concrétiser ce que ce terme peut avoir de vague. Il est clair que nous voyons tous l'accompagnement comme une action très concrète. Quand nous avons demandé aux gens de nommer quelqu'un en qui ils ont vu un modèle de l'accompagnement, Bambang Sipayung SJ, directeur du JRS de l'Asie Pacifique, a cité Hans, chauffeur membre du projet JRS dans la province indonésienne de Banda Aceh. Hans assurait régulièrement des « contrôles de sécurité » avant d'aller n'importe où, pour s'assurer que la route était sûre et il s'occupait de

Distribution de nourriture dans une cuisine du camp de la ville de Homs, en Syrie, une des villes à avoir subi le plus de destructions durant la guerre.

Une religieuse en train de discuter avec une personne déplacée dans un camp d'accueil en Afrique.

ses passagers avec un soin méticuleux. Une fois, rappelle Bambang, Hans a reçu un coup de poing d'un soldat en colère qu'il voulait empêcher de harceler les passagers dans la voiture.

Être présent est actuellement crucial pour notre service et pour la plaidoirie. D'abord, notre simple présence peut être utile pour protéger les personnes déplacées de force contre les transgressions des droits de l'homme dans les zones de conflit, dans les camps de réfugiés, dans les centres de détention et partout où ces droits sont en danger. Et si des transgressions ont lieu, alors nous en sommes témoins ou, du moins, nous sommes assez proches des gens pour entendre leur histoire, et ainsi nous pouvons rapporter ce qui est arrivé au moyen de notre plaidoirie et de nos canaux de communication.

Deuxièmement, être proches des réfugiés nous aide à nous centrer sur les besoins réels et pas seulement d'exécuter aveuglément des projets. Écouter ce que les réfugiés ont à dire, et leur permettre de parler librement, sans attendre qu'ils disent ce que nous pensons qu'ils devraient dire, nous aide à discerner, à accorder la priorité et à planifier des programmes plus efficaces.

Quelquefois, cependant, tout ce que nous pouvons faire est d'accompagner – rien d'autre.

« Pour moi, l'accompagnement est finalement une forme de reddition », dit Michael Schöpf SJ, ancien directeur du JRS Europe. « Vous pouvez entrer en relation avec une personne, vous devenez amis et partagez un peu de sa vie. Cela pourrait être un détenu qui est là pour de longs mois, parfois des années, ou un migrant indigent qui vit sous le pont, sans rien à manger, et qui vient vous voir une fois par semaine. Vous essayez d'aider d'une manière très concrète. Mais quelquefois ces situations sont si pitoyables – on peut faire si peu – que tout ce que vous pouvez faire c'est d'être présent. »

Ce peut être dur. A un atelier du JRS Afrique méridionale, quelqu'un l'a résumé clairement : « Cela semble à la fois paralysant et positif de voir que des réfugiés sont arrivés à passer : leur résilience ouvre l'avenir ; ce qui semble paralysant est qu'on ne puisse pas les aider. » Notre incapacité véritable et fréquente à offrir une aide concrète s'enracine dans un vaste ensemble de raisons déprimantes, principalement de ce que nous n'avons pas les moyens ou le pouvoir de délivrer. Si la demande dépasse l'offre, nous serons seulement à même d'aider un nombre limité de personnes. Si un demandeur d'asile refusé désespère d'avoir une protection, l'équipe du JRS peut apporter une aide légale, mais elle ne peut garantir une issue heureuse. Si quelqu'un désire être libéré de la détention, nous n'en avons pas les clés. Ainsi de suite.

Quelquefois cela peut être une pierre d'achoppement. « Les réfugiés ne veulent pas qu'on les accompagne. Ils veulent des choses que je ne peux leur donner, » a dit quelqu'un lors d'un atelier au JRS d'Asie du Sud. Mais c'est précisément là que se trouve le défi qui se présente à nous : apprendre comment « se rendre » pour accompagner sans avoir autre chose à donner excepté nous-mêmes. Dans nos ateliers, des participants sont repartis avec une liste de trucs sur la manière dont ils peuvent faire cela plus efficacement : « Acceptez la réalité et apprenez à reconnaître ce que vous pouvez faire et ce que vous ne pouvez pas faire. » Et « rappelez-vous juste, votre présence peut donner de l'espoir ». Mais, en même temps « soyez honnêtes, ne soulevez pas de faux espoirs ». Finalement, si vous « avez le sens d'un acte accompli avec intégrité, les réfugiés auront confiance en vous et vous croiront ».

Ne vous y trompez pas : il n'est pas du tout facile d'accompagner les gens que nous servons. Peut-être une des raisons les plus profondes en est-elle qu'ils ont souffert et qu'ils continuent souvent à souffrir tellement, il y a tant de tris-

tesse. Leurs histoires sont faites de violence, d'injustice, de risque et de perte, et ceci nous touche nous aussi. Binny, pour ne citer qu'un cas, s'est échappé de la détention à Malte après que sa demande d'asile ait été rejetée et il a essayé d'atteindre l'Italie par bateau. Il est tombé à l'eau. Et combien de gens rencontrons-nous qui ont perdu ceux qu'ils aiment, la plupart dans la violence chez eux ou sur la route vers la sécurité ? Combien de gens rencontrons-nous qui sont désespérés parce qu'ils ne peuvent pas obtenir la protection dont ils ont besoin ? De fait, souvent l'accompagnement ne consiste qu'à espérer avec les réfugiés contre toute espérance.

Mohammed, un Érythréen qui travaillait ordinairement comme médiateur culturel pour le JRS de Malte, a trouvé qu'il était particulièrement dur d'écouter la douleur de ses compatriotes réfugiés. « D'abord, je prenais les histoires des gens chez moi, elles étaient gravées dans ma mémoire, aussi était-ce très dur. Lorsque j'entendais certaines choses, je pensais, *Pourquoi cela arrive-t-il ?* Après avoir traversé le désert et la mer Méditerranée, vous vous attendez à être capable de reposer votre esprit, mais au lieu de cela vous trouvez plus de souffrance et d'instabilité. »

Parfois, il nous arrive simplement de ne pas avoir assez de temps ni de pleine attention quand une personne après une autre vient partager sa peine et chercher de l'aide. Beaucoup d'entre nous admettent franchement qu'écouter ne se fait pas facilement. Nous sommes trop occupés par un horaire chargé et à écrire des rapports de projet et des propositions pour enfin prêter attention à quelqu'un et avec patience.

« Vous donnez, donnez, donnez, vous devenez si fatigué, mais vous devez encore donner », commenta quelqu'un. « Qui va m'écouter ? » dit un autre. Le message est clair : il ne suffit pas pour nous d'accompagner les réfugiés, nous avons aussi besoin de nous accompagner les uns les autres dans nos équipes. Cela sonnerait faux si nous prétendions être proches des gens que nous avons servis mais que nous n'arrivions pas à faire preuve de la même attention pour nos collègues. Mohammed a constaté que le soutien de son équipe est indispensable : « Après avoir acquis une certaine expérience, parlé avec nos collègues et appris d'eux, les choses ont mieux avancé. Dans l'équipe, nous nous aidons entre nous au moyen de ces choses. » Si nous ne trouvons pas l'attention dont nous avons besoin chez les membres de notre équipe, chez nos dirigeants, dans notre famille et chez nos amis, et même un soutien professionnel si c'est nécessaire, alors nos

Encore à Homs en Syrie : des bénévoles du JRS en train de distribuer des vêtements chauds aux réfugiés pour les protéger de l'hiver. Des milliers de personnes ont tout perdu sous les bombardements.

efforts pour accompagner les réfugiés sont voués à être chancelants. Nous ne pouvons pas donner ce que nous n'avons pas.

Nawras Sammour SJ, directeur du JRS Syrie, l'a exprimé de la manière suivante : « Nous ne pouvons pas accompagner si, d'abord, nous ne sommes pas accompagnés. C'est ce qui fait la différence : accepter d'être accompagné. Je parle ici d'une autre dimension, la dimension de la foi, être accompagné par Dieu le premier de tous, et ensuite concrètement par d'autres personnes, les compagnons, les collaborateurs, les amis. Vous avez besoin de prendre du temps pour être accompagné. Sinon vous atteindrez un point où vous ne pouvez plus accompagner, mais vous devenez comme une machine, qui peut tout juste fournir des services ».

La dimension de la foi soulignée par Nawras est la clé parce que l'accompagnement est en fin de compte une expression de notre foi en un Dieu qui n'abandonne pas son peuple. Nos efforts ne sont pas seulement les nôtres. La Charte du JRS dit : « Accompagner les réfugiés c'est affirmer que Dieu est présent dans l'histoire humaine, et même dans ses épisodes les plus tragiques. » Chaque fois que nous accompagnons ou sommes accompagnés par les réfugiés, nous affirmons un espoir solide, enraciné dans la souffrance, la résilience et l'amour, que « ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie ».

Traduction de Yves Morel, S.J.

Violence

Compassion pour une humanité sur le fil du rasoir

Francesca Campolongo – *Leader du RRT*

Le contrecoup humain immédiat des conflits ou des catastrophes naturelles est le déplacement massif de populations. Prendre soin de ces personnes et les accompagner a été et reste aujourd'hui la mission principale du JRS.

Je me rappelle le jour précis, le 16 novembre 2012, où nous avons visité une région au nord de la Syrie où le premier camp pour des IDP (personnes déplacées dans le pays) était en construction. Un directeur de projet du *Service Jésuite des Réfugiés* (JRS) avait reçu un appel d'un ancien bénévole disant qu'il n'y avait pas de lait pour les enfants dans la région et que ceux qui avaient commencé le camp était à court de fonds. Il appela le Directeur régional, et celui-ci décida qu'une équipe du JRS devait visiter le camp pour évaluer l'ensemble des besoins des personnes déplacées et répondre immédiatement à leur besoins les plus fondamentaux. Comme j'étais déjà dans la région, je participai à la visite d'évaluation. Il est difficile de décrire avec des mots ce que je vis et ressentis. Mon cœur se tourna vers les familles dans une situation d'extrême nécessité, innocentes victimes d'un conflit armé dans leur pays. Malgré la tension palpable, et tous autour de nous à cran, nous avons rapidement analysé la situation et avons commencé à répondre aux nécessités les plus urgentes. Avec les Directeurs, le régional et l'international, nous nous sommes mis d'accord sur un plan fondamental, et en l'espace d'un mois une opération qui fournissait des paniers de vivres, des repas chauds et du linge d'hiver pour 20.000 familles était mise sur pied et fonctionnait.

En 2014, les Nations unies et leurs partenaires humanitaires identifièrent quatre urgences de « Niveau3 » (Syrie, Iraq, République Centre Africaine et Sud Soudan) qui nécessitaient une réponse immédiate. (Cette classification « Niveau 3 » est utilisée par les Nations unies pour faire référence aux crises humanitaires les plus sévères et de grande échelle).

- 2012, Sud Soudan – des réfugiés du Nord Soudan arrivent à Maban, Sud Soudan. Un

membre du RRT (Equipe Réponse Rapide du JRS) fut envoyé pour évaluer les besoins et un projet fut mis sur pied et commença à fonctionner.

- 2014, République Centre Africaine – tandis que l'instabilité continuait dans la majeure partie du pays, un membre de l'équipe du RRT et l'équipe locale du JRS mirent sur pied un projet éducatif pour les enfants.
- 2014, Iraq du Nord – ISIS envahit l'Iraq du Nord. Le Bureau régional du JRS Moyen-Orient dépêcha une mission pour évaluer la situation et mettre sur pied un projet.

Syrie, Iraq, République Centre Africaine et Sud Soudan : dans ces pays difficiles, pleins de conflits, le JRS a réussi à évaluer et à répondre aux besoins des réfugiés et d'autres populations déplacées en collaboration avec des structures jésuites locales, là où c'était possible, et avec d'autres partenaires. La collaboration avec des œuvres jésuites existantes et la présence des jésuites souvent renforcent ou, dans certains cas, ouvrent un espace au JRS pour intervenir. Ce fut le cas en Syrie, un Etat au régime autoritaire, où le début du conflit, lent et horriblement destructeur, a contraint la plupart des acteurs humanitaires à agir dans un espace fort restreint, les rendant incapables de répondre efficacement aux souffrances du peuple syrien. Le JRS, avec ses volontaires d'horizons religieux et culturels différents, en collaboration avec les jésuites sur le terrain, a été capable d'intervenir discrètement mais de façon significative, inspiré par ce que je nommerai « dialogue inter-religieux en action ». Par cette approche largement ouverte faite en collaboration, nous avons réussi à servir jusqu'à 500.000 personnes par an dans ce qui a été, dans l'histoire du JRS, la plus ample réponse dans ces circonstances critiques.

Le contrecoup humain immédiat des conflits ou des catastrophes naturelles est le déplacement massif de populations. Prendre soin de ces personnes et les accompagner a été et reste aujourd'hui la mission principale du JRS.

La façon rapide avec laquelle le JRS aborde les problèmes suit en général trois étapes : évaluation des besoins, création d'un projet, et transmission du projet à la branche régionale du JRS sur place. Ces étapes sont à la base d'une première réponse rapide du JRS, mais sont conçues de telle façon qu'elles puissent être étendues et consolidées en un projet plus stable à moyen ou à long terme.

La présence des équipes du JRS dans des ré-

En crise

Sur la photo, un camp de réfugiés au Liban. La guerre en Syrie et la peur des violences commises par l'Etat Islamique ont fait des milliers de réfugiés qui recherchent paix et tranquillité.

Ci-dessous, deux familles au Liban, dans la Vallée de la Bekaa. Ces réfugiés sont sous la protection du JRS qui a aussi monté des écoles pour les enfants. L'exil ne doit pas empêcher les enfants d'étudier.

gions en crise, de petite ou de grande importance, garde vivante la compassion pour une humanité sur le fil du rasoir qui a inspiré le P. Pedro Arrupe à fonder le JRS en 1980, quand il fut témoin de la situation désastreuse et critique de milliers de personnes cherchant refuge pour fuir la guerre au Vietnam. Son inspiration continue à urger le JRS à répondre aux crises humanitaires rapidement, avec souplesse et compassion.

Le *Plan Stratégique du JRS 2012-2015* (JRS 2012-2015 Strategic Framework) a gardé et fait progresser la mission de l'organisation, en tenant compte des changements dans la nature des crises humanitaires internationales. Le plan a donné la priorité d'intervention aux régions ayant de plus grands besoins et a cherché à rejoindre les populations les plus vulnérables et les plus oubliées affectées par les conflits – sans se soucier qui elles sont et où elles se trouvent. Le plan a cherché à atteindre ces besoins auxquels personne ne prêtait attention et a sollicité le meilleur des forces, de l'expertise et de l'expérience du JRS.

Le premier objectif du Plan Stratégique, compassion pour une humanité sur le fil du rasoir, est d'établir le point de départ pour envisager une façon de fonder la capacité du JRS à évaluer et répondre rapidement aux situations urgentes et de soutenir des projets de premier plan.

Le *Système de Réponse Rapide* (RRS) est une initiative centrale et stratégique du JRS pour promouvoir sa mission en répondant aux défis des crises humanitaires. Sous le leadership du Directeur international, l'*Equipe de Réponse Rapide* (RRT) a mis sur pied à la fois un système d'outils d'exploitation et de protocoles pour l'action ainsi qu'un lot de principes internes, de procédures et de normes opérationnelles.

Quand je pense à mon travail dans le RRT, résonnent toujours dans ma tête les paroles de Sœur Denise Coghlan (Directrice du JRS Cambodge) : « Si les gens ont soif, c'est maintenant qu'ils ont besoin d'eau – et non après une réunion du comité ». Ces mots traduisent le but du RRS : mener des actions efficaces et au moment opportun, en regardant toujours dans les yeux les personnes que nous voulons aider !

Il y a des années quelqu'un a décrit les travailleurs du JRS comme des « missiles non guidés », signifiant que les équipes JRS entraient dans les situations critiques quand les autres en sortaient. Aujourd'hui, dans un monde humanitaire plus structuré et complexe, tous les acteurs doivent se conformer avec respect aux règles essentielles et aux procédures. Le but des « règlements » est de standardiser les concepts si familiers au JRS – à savoir ceux qui garantissent la dignité humaine et la compassion. Le JRS cherche à organiser et à structurer notre démarche sans perdre nos valeurs essentielles. Le RRS est structuré pour être une version moderne des « missiles non guidés » : garder un œil sur les besoins nouveaux et critiques, suivant les règles, renforçant la compétence des équipes sur le terrain, mais toujours engagé à susciter un esprit de compassion et une réponse efficace aux personnes au moment de leur besoin.

Traduction de Claude Espitalier-Noël, S.J.

L'éducation à tous les niveaux

Boom Martinez, S.J.

Les projets éducatifs du *Service Jésuite des Réfugiés* s'inscrivent dans la longue tradition d'éducation de la Compagnie de Jésus. Etre capable de servir les populations marginales en leur offrant une éducation de qualité est une réponse continue au service de la foi et de la promotion de la justice où le besoin est le plus grand.

Le paysage dénudé n'est parsemé que par quelques buissons épineux. Tout autour il n'y a que du sable, et les dunes s'étendent sur des kilomètres à perte de vue. Des bouteilles en plastique jonchent le sol, et des chèvres cherchent du fourrage. Puis vous entendez le rire de petits enfants – ils vous saluent et sourient – en allant à l'école, comme les enfants de partout. Voilà la scène dans 8 des 12 camps de réfugiés du Tchad oriental où le *Service Jésuite des Réfugiés* (JRS) se charge de 56 écoles maternelles, 39 écoles primaires, 7 collèges, 5 écoles secondaires.

Outre la gestion de ces écoles, le JRS sponsorise également un projet avec l'*École Normale d'Instituteur* d'Abéché pour former et assurer les qualifications des enseignants provenant de tous les 12 camps du Tchad oriental. A la fin d'un cours de deux ans les enseignants passent un examen et reçoivent une licence d'enseignant du gouvernement tchadien. Le premier groupe de 167 enseignants a été formé et certifié en 2014.

Bien que le Tchad soit le plus grand des projets éducatifs du JRS, nous assurons également une présence éducative dans 34 autres pays, desservant presque 240.000 personnes au total ce qui représente environ un quart de l'ensemble des personnes servies par le JRS en différentes capacités.

Le travail éducatif du JRS varie selon les régions, allant d'assumer la responsabilité de la gestion d'écoles comme au Tchad oriental et à Mae Hong Son en Thaïlande, au soutien du travail des autres en les aidant à construire et à assurer l'entretien des écoles au Sud Soudan. La plupart des projets JRS proposent des cours informels d'éducation et d'alphabétisation pour adultes. Les équipements scolaires sont distribués aux jeunes enfants et l'accès aux bibliothèques et à Internet leur sont offerts. De nombreuses écoles primaires offrent des programmes d'alimenta-

Des musulmanes du Népal auxquelles le JRS a donné la possibilité d'aller à l'école. Pour le Service Jésuite des Réfugiés, *l'éducation est une priorité.*

Une vieille dame du camp de réfugiés de Masisi (R.D. Congo), heureuse de pouvoir apprendre à lire et à écrire.

tion supplémentaire, fournissant aux enfants un supplément nutritif pour stimuler leur éveil et leur concentration sur leurs études.

De nombreux réfugiés urbains et des personnes déplacées (IDP), comme à Nairobi et à Johannesburg bénéficient de bourses pour leur permettre d'accéder aux écoles locales. Dans de nombreux camps, le JRS fournit des occasions d'éducation tertiaire en partenariat avec *Jesuit Commons: Higher Education at the Margins* (JC:HEM).

En travaillant avec le JC:HEM, le JRS peut apporter des occasions d'éducation supérieure dans des zones où elles ne seraient pas disponibles autrement. Le premier programme est le *Community Service Learning Track* (CSLT), qui est constitué par des cours de trois à six mois d'anglais comme langue étrangère, d'éducation en enseignement primaire, de gestion de cas psychosociaux, de développement de gestion communautaire et commerciale et de protection de l'enfance. Les CSLT sont offerts dans le cadre des projets JRS au Malawi, au Kenya, en Jordanie, au Tchad, en Afghanistan, en Thaïlande et au Sri Lanka. Aux étudiants les plus avancés, d'habitude après qu'ils aient complété un CSLT en anglais, nous offrons un Diplôme en études libérales, qui est délivré par le biais de la *Regis University* aux Etats-Unis. Le programme, qui s'opère en ligne, est enseigné principalement par des professeurs des universités jésuites. Pour de nombreux réfugiés, ce programme est le seul à leur offrir des débouchés éducatifs au-delà du niveau secondaire.

Au Liban, le JRS travaille avec les enfants réfugiés de Syrie pour les préparer au système scolaire libanais en offrant des *Accelerated Learning Programs* en anglais et français. Beaucoup de ces enfants n'ont pas été scolarisés depuis le début de la crise syrienne en 2012. Puisque l'enseignement au Liban se fait en trois langues (en plus de l'arabe, il leur faut l'anglais et le français), les enfants réfugiés syriens ne possèdent pas les capacités linguistiques pour être scolarisés avec leurs contemporains dans les écoles publiques. Les programmes durent de six à neuf mois et, bien qu'ils soient focalisés sur la préparation linguistique, les étudiants apprennent également des matières académiques en arabe.

Au début de l'anéè 2015, à l'invitation de l'évêque local, le JRS a mis en œuvre un nouveau projet dans le nord de l'Irak en y offrant des cours à Ozal, près d'Erbil, dans une zone avec beaucoup d'IDP chrétiens, musulmans et yesidis. Une école provisoire est en construction pour recevoir 1.000 enfants et le JRS a l'intention d'étendre des activités éducatives aux communautés IDP

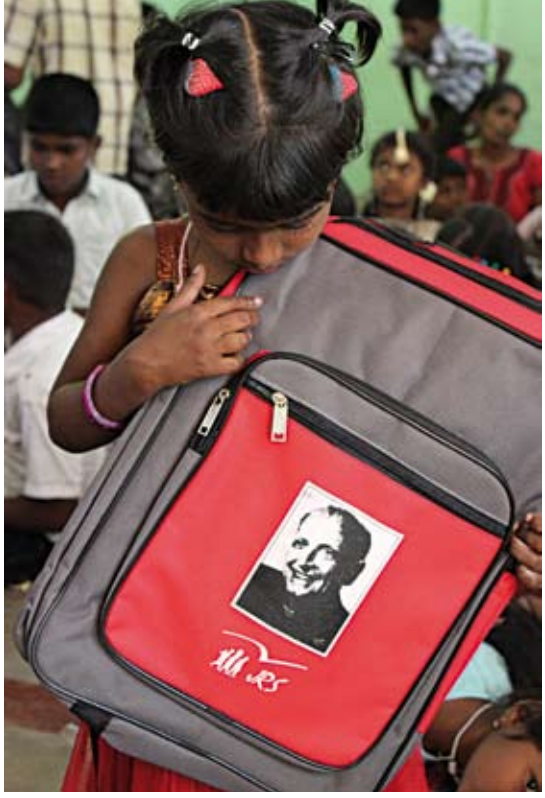
dans les villages environnants. En enseignant le kurde, l'anglais et l'arabe, le JRS espère ouvrir la voie pour des solutions futures durables pour des dizaines de milliers d'enfants IDP qui ne vont pas à l'école, soit par leur intégration dans le système scolaire kurde, la réinstallation ou le rapatriement.

Le JRS a comme priorité l'éducation dans le nord de l'Irak, avec une attention particulière sur la formation linguistique dans les communautés IDP les plus pauvres de chrétiens et de yesidis car ce sont elles qui plus probablement rechercheront l'intégration locale et voudront rester en Irak. Sans une connaissance du kurde il leur sera impossible de trouver du travail au Kurdistan. D'avoir une connaissance de l'anglais augmentera leurs chances de trouver un emploi avec des agences et sociétés internationales.

Bien que le JRS ne sponsorise pas ses propres écoles au Camp Kakuma de réfugiés dans le nord-ouest du Kenya, nous y offrons des programmes de formation visant les enseignants de la région. Actuellement, 100 enseignants par an y sont formés par le JRS, et sont employés dans les écoles primaires et secondaires du camp. Avec l'arrivée de nouveaux réfugiés, le besoin d'enseignants augmente, et le JRS redouble ses efforts afin de pouvoir former jusqu'à 200 nouveaux enseignants par an.

Ceux-ci ne sont que quelques-uns des nombreux services éducatifs rendus par le JRS. Ce sont des projets qui se situent dans la longue tradition qui a caractérisé le ministère de la Compagnie de Jésus. Pouvoir servir les populations marginales en offrant une éducation de qualité est une réponse continue au service de la foi et de la promotion de la justice où le besoin est le plus grand.

Traduction de Louis Marcelin Rice



A gauche, fillette de la couverture. En dessous, deux images de jeunes népalaises à l'école et, en bas, des jeunes en train d'étudier dans le camp de réfugiés de Karenni, en Thaïlande.

Allumer l'espoir au feu de l'éducation

Stan Fernandes, S.J.

Allumer l'espoir au feu d'une éducation ciblée sur la formation des leaders de demain et sur l'encouragement de ces jeunes gens à s'épanouir en cultivant leur compétence et leur fiabilité.

« Le *Service jésuite des réfugiés* (JRS) m'a appris l'anglais, à commencer par l'alphabet. » Tabasum a fait bien du chemin après avoir mémorisé son abc… Quelques années plus tard, la jeune et brillante afghane est devenue professeur d'anglais ; elle rêve maintenant d'étudier les sciences politiques. « Nous suivions nos cours d'anglais avec un tel enthousiasme que nous avons aisément acquis nos maîtres à l'idée de pousser plus loin notre apprentissage. » – Ce sont les propres mots de Tabasum. – « Ainsi le JRS nous a-t-il d'abord encouragées, chacune, à donner des leçons à cinq ou sept élèves de notre voisinage ; et puis mon amie et moi-même avons été sélectionnées comme coordinatrices du Programme de formation des leaders de demain, et chargées d'enseigner les bases de la langue anglaise à d'autres filles encore. »

L'attitude résolue de Tabasum ne nous surprend pas. Depuis la chute des talibans en Afghanistan (2001), les chiffres officiels de l'enregistrement scolaire des filles ont bondi d'environ 5.000 à plus de 4,4 millions aujourd'hui. Toutefois le rêve d'entrer à l'université que nourrissent les jeunes afghanes – elles y aspirent certainement – bute sur une foule d'obstacles parmi lesquels les facteurs culturels, l'insécurité, la médiocre qualité de l'enseignement, et le simple fait que tout juste 55.000 postes d'étudiant sont disponibles pour les plus de 300.000 candidats issus du secondaire qui se disputent l'accès de l'une des universités d'Etat.

La chance de Tabasum, c'est d'être entrée en contact avec le JRS qui, depuis 2005, travaille en liaison étroite avec les ONG (Organisations non-gouvernementales) locales et les institutions publiques à la promotion d'une éducation de qualité, notamment au bénéfice des jeunes filles, des ex-émigrés de force rentrés au pays, et des communautés vulnérables. Cette activité a pris rapidement de l'ampleur, avec des projets dans les provinces de Bamiyan, Kaboul, Daikundi et spécialement Herat. A Herat-ville en particulier, le JRS a ouvert une école dans la banlieue de Sohadat, cité de rapatriés, et organise des cours d'anglais, d'informatique et de leadership dans le district de Guzara et les villages de Khoshrud, Jebreal et Shaydei.

En novembre 2013, le JRS a introduit un graduat d'anglais en ligne à l'*Institut technique de Herat* en collaboration avec les *Réseaux jésuites : L'enseignement supérieur aux frontières* (JC: HEM). Ce sont les cours préparatoires offerts depuis des années par le JRS qui ont tracé la voie prise par ce programme en ligne. 21 filles et 15 garçons ont achevé avec succès, le 15 mars 2014, le cycle de cours de la première promotion, et reçu le certificat homologué par le collège Saint-

Ces photos illustrent le travail des jésuites en Afghanistan, centré surtout sur l'éducation non formelle. A droite, un groupe d'étudiants.

Leaders

Xavier de Calcutta.

Par malheur, le succès de ce programme a coûté extrêmement cher. En effet, le 2 juin 2014, le directeur du JRS-Afghanistan, père Alexis Prem Kumar, S.J., a été kidnappé à Sohadat où il était venu visiter l'école. Heureusement, il a été libéré 8 mois après, le 22 février 2015. Issu d'une famille d'enseignants dans un petit village du sud de l'Inde, Prem adore s'occuper d'enfants. Nos projets en Afghanistan sont redevables d'une dette incommensurable à son dévouement et à son professionnalisme. Lors du rapt de Prem, nous avons suspendu nos projets en Afghanistan pour un mois, mais nous les avons ensuite remis en route, car nous savons avec quelle ferveur de nombreux enfants afghans sont attachés à l'espoir qu'ils leur ouvrent.

Allumant l'espoir au feu de l'éducation, nous allons de l'avant en appliquant une approche double : celle-ci a pour objectif, d'une part, de générer les leaders de demain et d'encourager ces jeunes gens à s'épanouir en cultivant leur compétence et leur fiabilité. Les moyens mis en œuvre comprennent la formation au leadership et à la promotion de la paix, l'apprentissage de la pédagogie, les classes de langue anglaise, l'initiation technique et professionnelle. Tabasum et son amie Freshta montrent que cette approche porte ses fruits. Freshta a dit ceci : « Je voudrais étudier le journalisme et Tabasum les sciences politiques. Nous souhaitons entrer en politique et jouer un rôle dans le développement de notre pays. » Avec d'autres, les deux amies renforcent les rangs des enseignants, impatientes de partager ce qu'elles ont reçu.

L'autre objectif de notre approche est d'atteindre les enfants les plus défavorisés, qui vivent en périphérie urbaine ou dans des régions reculées, et qui n'ont aucune chance a priori d'aller à l'école. « Je voulais apprendre l'anglais, mais ma famille n'avait pas les moyens de payer pour moi le minerval d'un institut privé. J'appris alors que le JRS allait mettre en route à Jebrael un projet pour les filles. C'était mon rêve devenu réalité, » dit Shamsi, ex-émigrée revenue d'Iran.

En périphérie de Kaboul, le JRS enseigne l'anglais dans un centre de jour aux enfants des rues, ainsi que sur deux sites de réfugiés aux enfants déplacés de force. Près de 34.000 personnes vivent dans 52 camps officieux en plein Kaboul ou en bordure de la ville. La plupart des occupants ont fui leur province d'origine pour cause d'insécurité ou de pauvreté. « Nous avons quitté la province de Paktia à cause des combats entre talibans et forces gouvernementales, » disait la petite Bebi Juma âgée de 11 ans. « Nous ne pouvions pas étudier ni aller à l'école parce que les talibans ne permettaient pas cela aux filles. Mon père ne pouvait pas travailler et nous n'avions rien à manger, de telle sorte que nous avons décidé de laisser notre village pour venir à Kaboul. » Dans leur nouvelle demeure, maladie et malnutrition se ré-

Ci-dessous, le Père jésuite Sébastian Nallail, professeur dans un orphelinat de Kaboul.

Ci-dessous, le P. Prem Kumar S.J. remet son diplôme à un élève de l'école du village de Sohadat, non loin d'Hérat. C'est là que le P. Prem fut enlevé le 2 juin 2014 et libéré au bout de huit mois, en février 2015.

vèlent choses courantes ; l'accès à l'eau vraiment potable est problématique ; il n'y a pas d'isolation pour les protéger des rigueurs de l'hiver. Toutefois, ils se sentent mieux lotis : « Ici, nous avons la chance de pouvoir étudier et mon père peut travailler. Tous les jours à partir de 7 heures du matin, je viens assister aux classes du JRS. J'ai appris les alphabets du dari et de l'anglais. Je veux devenir une enseignante. »

Le JRS de l'Asie du Sud a toujours eu de bons programmes d'éducation. Pendant plus de deux décennies, nous avons opéré un programme de ce type pour les enfants sri lankais dans 110 camps de réfugiés au Tamil Nadu, en Inde méridionale. Une étude d'impact réalisée en 2013 montre que le JRS a vraiment fait la différence : les enfants vont régulièrement à l'école et les jeunes sont de plus en plus nombreux à entrer au collège et même à l'université ; les parents, pour leur part, témoignent d'un intérêt considérable envers l'éducation de leurs enfants, sans comparaison avec leur indifférence préalable. L'accent mis sur les compétences de vie et les conseils d'orientation aident les jeunes gens à développer l'estime de soi et de fortes capacités d'adaptation aux défis qui les attendent. Les réfugiés, répondant aux questions qui leur étaient posées dans le cadre de l'étude d'impact, ont donné du personnel du JRS les appréciations les plus distinguées de leur « approche humaine et amicale ». Au Sri Lanka proprement dit, le JRS continue à servir la population du nord dévasté par la guerre, en poursuivant des activités qui s'étendent de l'attention aux préscolaires jusqu'à la formation aux compétences multiples et à l'enseignement supérieur. Le JRS-JC:HEM vient justement d'ouvrir un cours universitaire de langue anglaise homologué par l'*Université de Georgetown*, à l'*Académie jésuite pape François* inaugurée récemment en ville de Mannar, le 28 janvier 2015.

Aucun exposé sur le JRS en Asie du Sud ne saurait être complet sans mentionner le *Programme d'éducation des réfugiés bhoutanais* (BREP), que le JRS a conduit en tant que partenaire de *Caritas Népal* depuis 1995. Le BREP gérait des écoles pour les réfugiés bhoutanais de sept camps situés dans l'est du Népal. Au tournant du siècle, ce programme représentait le système d'instruction scolaire pour les réfugiés le plus vaste du monde, comptant environ 40.000 élèves distribués du niveau pré-primaire au post-secondaire. La plupart des réfugiés bhoutanais sont maintenant rentrés chez eux, mais le BREP est toujours en place, accompagnant les réfugiés restant là jusqu'à la fin.

La qualité n'est pas facile à mesurer, car elle comporte des choses différentes selon les personnes. Une bonne manière d'évaluer la qualité d'un service consiste à poser la question aux utilisateurs. Nos jeunes en Afghanistan, au Tamil Nadu, au Sri Lanka et au Népal sont, dans une large majorité, ravis de l'éducation reçue et des espoirs qu'elle ouvre à leur avenir. Je termine en reprenant les mots de Prakash Ghisingh, un enseignant principal attaché au BREP : « Nous sommes fiers de nos étudiants qui se sont réinstallés aux Etats-Unis et ailleurs. Ils marchent bien et leurs progrès doivent pour une bonne part être mis au crédit du BREP. Je tiens à exprimer notre sincère gratitude au JRS qui assure des services dans le domaine de l'éducation, une des plus importantes richesses qu'une agence - quelle qu'elle soit - puisse offrir. La communauté bhoutanaise toute entière a été bénie – Merci ! »

Traduction de Anne Stainier

Réconciliation

Merlys Mosquera; Mauricio García, S.J.; Pablo Fernández, S.J.; Miguel Grijalba, S.J.; Elías López, S.J.

Le *Service Jésuite des Réfugiés* travaille à la réconciliation dans sa mission d'accompagnement, de service et de défense des victimes, en leur permettant de retrouver la dignité intégrale qui leur a été arrachée par la violence.

Saint Ignace a écrit de sa propre main que « réconcilier ceux qui sont fâchés » est un des objectifs fondamentaux de la Compagnie de Jésus. De même aussi, la 35ème C.G. a actualisé cette mission pour toute la Compagnie : *rétablir des relations justes*. Au Service jésuite des réfugiés (JRS) nous croyons que la spiritualité de la réconciliation est politique et que la politique de la réconciliation est spirituelle.

Pilar, réfugiée afro-colombienne en Équateur, est avant tout une mère. Pour qui ? Comme je travaillais avec elle dans un atelier de réconciliation, elle a parlé de son histoire familiale. Elle a dû traverser la frontière avec sa famille à cause des menaces des groupes armés. Après deux heures d'atelier de Pilar avec son frère Luis, son cousin Jefferson et un autre groupe de victimes, alors que nous allions finir, Pilar demande : « Est-il possible de pardonner et de se réconcilier quand on voit tous les jours ses blessures ? » Pour Pilar, la violence due en la circonstance aux mauvais traitements de son mari (décédé), lui a laissé plein de cicatrices au corps. Elle nous les a montrées. Comment, devant ces cicatrices, répondre qu'il est possible de pardonner et de se réconcilier ? Comment oublier si l'on porte la violence tatouée sur la peau ? Face à cela, peut-être ne peut-on que contempler Jésus venant à notre rencontre par la croix, avec ses blessures ouvertes et pleines d'amour pour nous donner cet amour. Ceci fit répondre : « Pilar, qui remplit d'amour tes blessures ? » En entendant cette question, son visage s'illumine et elle répond avec un frais sourire : « Valeria ! » Elle regarde la fillette et celle-ci court heureuse vers sa mère. Valeria est sa fille de sept ans qui avait dessiné un arbre en couleurs dans la salle pendant tout l'atelier. Elle est sa source de vie et d'amour et qui guérit d'amour une telle blessure. A cause de cela Pilar, c'est une mère.

Au JRS, nous avons appris que ce sont les enfants qui aident beaucoup de pères et de mères à donner un autre sens aux blessures du passé, qu'elles soient physiques ou psychologiques. L'amour des enfants est ce qui brise le cercle de

Victimes

De jeunes constructeurs de ponts à la frontière entre la Colombie et le Venezuela. Photo de Carla Casanova.

Ci-dessous, toujours à la frontière entre la Colombie et le Vénézuela : le Père jésuite Miguel Grijalba en train de discuter avec une « victime » qui a besoin de « réconcilier son cœur ». Photo de Paola Andrea Cordoba.

la violence, en donnant un passage à la réconciliation pour que la violence ne se transmette pas aux nouvelles générations, en leur donnant un avenir différent. Nous appelons cela « réconciliation préventive ». Ce sont les réfugiés eux-mêmes qui nous l'ont enseignée. Non pas les manuels. Nous avons appris cette réconciliation préventive d'autres cas nombreux où, bien qu'ils ne puissent pas pardonner, à cause de leurs enfants ces adultes essaieront de ne pas transmettre la haine et la tristesse qu'elle contient.

Nous savons que la réconciliation commence par un chemin personnel et complexe qui a de nombreuses variables interdépendantes aussi bien spirituelles que politiques, que nous avons appris à connaître en cheminant avec les réfugiés et les personnes déplacées au milieu des sentiers des conflits armés. A cause de cela, la réconciliation est un processus que nous discernons avec les gens que nous servons, *selon les temps, les lieux et les personnes*, que celles-ci soient victimes et fauteurs de victimes. En résumé, c'est une *réconciliation par discernement* et non par recette.

Le « traumatisme extrême » est une blessure massive (graves violations des droits de l'homme, crimes de guerre, crimes contre l'humanité, etc.) causée intentionnellement par un être humain contre un autre être humain. Cette violence intentionnelle et massive détruit la confiance en la bonté humaine tellement importante pour vivre humainement. Comme le dit la philosophie de l'*ubuntu* africain : un être humain est humain dans la mesure où il est en relation et se confie à un autre être humain. Lorsque le *traumatisme extrême* a rompu cette confiance de base dans la bonté des êtres humains, lorsque la violence extrême a rompu les sources de l'amour et de la vie des gens, comment guérir ? Comment retrouver les sources d'une vie qui guérisse une telle mort, qui pardonne l'impardonnable ?

En tant que JRS, nous cherchons à partir de la spiritualité à guérir les sources de vie des réfugiés détruites par la violence radicale, en les aidant à rencontrer dans leurs vies ces visages proches de Dieu, comme le fait Pilar avec sa fille Valeria, ces visages qui sont source d'un amour infini et miséricordieux rendant capables, à partir de leur liberté, de les pousser à *pardonner soixante-dix fois sept fois*, et même à choisir librement d'*aimer l'ennemi* – « amour extrême » auquel Jésus nous invite sans pressions. Ainsi dans cette intention de réconcilier ceux qui sont brouillés, à partir de la spiritualité nous désirons aller là où ne vont pas les autres pour écouter même la douleur étouffée des victimes, et aller dans les prisons écouter la douleur étouffée des faiseurs de victimes, comme un Provincial nous invitait à le faire en tant que JRS, puisque *Dieu fait briller le soleil sur les justes et les injustes*.

Dans ce chemin, nous avons pu reconnaître qu'une profonde spiritualité est chrétienne si elle

Ci-contre, photo de groupe au Collège Fe y Alegría *de Soacha (Colombie) : la communauté éducative participe au processus de réconciliation, en aidant ceux dont la violence a privé de toute dignité.*

est incarnée dans la réalité même, dans la société et le politique. Pour cette raison, il n'y a ni réconciliation ni pardon sans un effort authentique et ferme pour transformer les structures injustes et faire justice en cas de violence.

Le JRS travaille à la réconciliation dans sa mission d'accompagnement, de service et de défense des victimes, en leur permettant de retrouver une dignité intégrale qui leur a été arrachée par la violence. Telle est notre perspective principale dans les processus de réconciliation abordés en partant de la complexité des relations sociales et publiques, où ce qu'on appelle « justice de transition » articule les droits et les devoirs de tous les acteurs autour de : la vérité, la justice, la réparation et les garanties que les actes violents ne seront pas répétés de la part des acteurs armés ; l'une des composantes de la réconciliation est également la guérison des blessures (aussi bien physiques que psychologiques).

Ainsi, partant de la perspective politique de la réconciliation, est-il important : 1) de protéger les droits des victimes (réfugiés et déplacés de force) en donnant la priorité à leur réinsertion sociale et politique : en formant des leaders qui aient l'autorité voulue pour exiger leurs droits ; 2) de servir et défendre l'établissement de confiance entre acteurs, dans les communautés et les institutions, en aidant à recomposer le tissu social ; 3) d'encourager de manière directe ou indirecte la participation sociale et politique dans les processus démocratiques des personnes que nous servons, comme un passage qui se construit de bas en haut ; 4) de promouvoir leur intégration dans la dimension économique comprise comme la capacité de sortir de la pauvreté grâce à la justice distributive, à l'accès à l'éducation, à la santé, à un logement, à des terres, etc. ; 5) de stimuler une culture de paix et de réconciliation qui aide au processus de guérison et au passage d'une culture de la violence à une culture du soin de la vie.

Pour conclure, nous croyons qu'il est important d'insister sur ce que sont les nouvelles générations, éduquées et formées sans haine, qui couvriront d'amour les blessures et les cicatrices des personnes et de l'histoire, qui permettront de pardonner pour « aimer à l'excès » (dont le sens étymologique est « per-don », pardonner). Ainsi, à partir d'une spiritualité qui s'enracine dans des valeurs de respect et de reconnaissance de l'autre, il sera possible de faire le chemin de réconciliation et de justice, jusqu'à une véritable paix soutenable et durable. Parce que nous avons appris que si l'on ne remplit pas d'amour les blessures des victimes et des fauteurs de victimes, il sera difficile de se réconcilier.

A cause de ce qui est arrivé dans le cas de Pilar et dans beaucoup d'autres cas, en tant que JRS dans notre mission d'accompagner face aux blessures des conflits, nous devons aider beaucoup d'autres personnes à pouvoir se demander : qui remplit leurs blessures d'amour ? Pour que ces personnes puissent les découvrir autour d'elles. De cette manière nous pourrons, dans le politique et la spiritualité, faire des pas solides et durables sur le chemin en direction d'une authentique société réconciliée.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Une œuvre spirituelle et pastorale

Gary Smith, S.J.

« On ne va plus chez nous » dit-elle. « Mais là où se croisent des chemins qui ont de l'affinité l'un pour l'autre, le monde entier ressemble pour un temps au chez soi. » Herman Hesse, Demian

Hesse avait raison. Dans le travail pastoral du *Service jésuite des réfugiés* (JRS) la connexion spirituelle mystérieuse entre le cœur de l'agent du JRS et les cœurs des gens qu'il ou elle sert est une connexion de la maison à venir. Dans cette relation la grâce de Dieu opère –le réfugié est touché ; le personnel du JRS est touché. Nous disons qu'il y a une relation pastorale, là où le JRS accompagne, sert et plaide en faveur de ceux qui sont confiés à ses soins. Dans cette relation il y a un chez soi métaphorique pour le réfugié et l'agent pastoral du JRS ; un chez soi créé au milieu d'une confusion envahissante et de difficultés qui s'accumulent ; un chez soi où l'on peut découvrir et saisir la vie intérieure qui aspire à trouver sens et espérance au divin.

Un chez soi de visages et de cœurs. Makhado, Afrique du Sud : à 80 kilomètres de la frontière du Zimbabwe. J'inspecte la salle de réception du projet JRS ; sur les visages des réfugiés j'observe le stress causé par l'incertitude, la douleur et la tension. Ils portent les marques de mois pendant lesquels ils n'ont jamais vécu ensemble, jamais sous contrôle, jamais su ce qui allait se passer ; j'observe le regard douloureux d'avoir tout perdu : famille, amis, travail, espoir. Beaucoup ont vu des êtres chers assassinés sous leurs yeux. Il y a le regard de détresse, de colère, d'être démoralisés et d'être trahis par leur gouvernement. Ils savent que la vie ne devrait pas suivre cette voie.

Les réfugiés sont à la porte de notre bureau tôt le matin ou bien ils traînent pendant le jour ; ils sont fatigués, sales, affamés, brisés, découragés et inquiets ; la plupart ne possèdent que les vêtements qu'ils portent, un document d'asile et un petit nombre de précieux numéros de contact téléphonique. En écoutant les gens dans les séances de conseils, j'ai conscience que le paysage spirituel de beaucoup d'entre eux est le terrain déchiqueté d'un cœur brisé. Les larbins du caprice ont coincé les réfugiés, les ont liés, leur ont bandé les yeux, les ont plaqués contre le mur et

leur infligent une lente exécution. Personne ne devrait vivre ainsi.

Le JRS parcourt ce monde, pansant les blessures, faisant face avec un cœur qui écoute et fournissant les besoins physiques nécessaires : nourriture, abri, transports et soins. J'apporte le meilleur de moi-même à ces moments en attestant de l'amour de Dieu par le moyen de mes propres mains et de mon cœur. Je suis l'agent du mystère de l'amour et de la compassion de Dieu. Les paroles de Paul sont un *mantra* quotidien : « Ainsi nous sommes les ambassadeurs du Christ ; comme si Dieu exhortait par nous. » (2 Co 5,20).

Un chez soi qui embrasse la mort. Nord de l'Ouganda : un matin, les dirigeants d'un village de réfugiés arrivèrent à l'enclos du JRS : une jeune femme était morte la nuit précédente. Pourrai-je venir ? En arrivant dans ce village extrêmement pauvre, je fus abordé par le mari de cette femme. Il me prit la main et me conduisit à son enclos le long du sentier poussiéreux. Nous entrâmes dans le petit *tukul* ; sa femme décédée était drapée dans une couverture, sauf sa tête ; elle était entourée d'un cercle silencieux de femmes. Elles me saluèrent, moi le prêtre, l'*Abuna*, sachant que j'étais venu prier et participer à ce moment.

Cette femme avait vingt-deux ans et elle était décédée la nuit précédente : des complications liées à la naissance de son second enfant. Les femmes s'écartèrent et je m'agenouillai devant le corps. Les responsables de la chapelle se tenaient derrière moi ; ils n'étaient pas beaucoup plus âgés que cette femme, mais c'étaient des vétérans de la souffrance humaine. Je priai et l'un des dirigeants traduisait. En ce moment pastoral suprême qui relie cette vie à l'autre vie, ils croyaient pleinement que Dieu était là présent de quelque manière à cette tragédie. Une sage-femme murmure à mon oreille : « Nous sommes dans les mains de Dieu, *Abuna*. »

C'est un chez soi avec des enfants. Un dimanche à la messe dans l'un des villages du Camp des réfugiés Adjumani à la frontière du Soudan et de l'Ouganda, j'ai remarqué Scovie âgée de dix ans. Elle avait un bec de lièvre. Après la messe j'ai parlé avec sa mère et nous avons causé des possibilités de corriger ce défaut de la lèvre. Elle en redoutait le prix, mais je l'ai informée que, deux fois par an, le gouvernement ougandais envoie une équipe de médecins de Kampala pour soigner des enfants de la même condition que Scovie. Ils opèrent gratuitement. Toutes deux, la mère et Scovie, acceptèrent la procédure.

Trois mois plus tard, après que son village lui eut souhaité une heureuse issue, Scovie fut admise à l'Hôpital Adjumani. Le lendemain les doc-

Vie et mort

Sur la photo, traversée du Nil dans le nord de l'Ouganda.

Le personnel du JRS, en particulier les jésuites, ne se limite pas à fournir des secours humanitaires aux réfugiés. Il pratique aussi auprès d'eux une intense activité pastorale. Ci-dessous, l'auteur de l'article, le P. Gary Smith, avec une petite communauté chrétienne dans le camp de Kakuma, au Kenya. En haut, le P. Richard Sotelo S.J célèbre le sacrement de la réconciliation pour les immigrés sans papiers détenus à El Paso, au Texas.

teurs accomplirent l'opération chirurgicale sur le bec de lièvre, une opération de quarante-cinq minutes. Une des infirmières emmena Scovie en dehors de la salle d'opération et la plaça dans le lit voisin de celui de sa mère qui attendait. Elle était assommée par l'anesthésie. La mère, qui avait vécu dix ans avec sa fille défigurée, regarda le visage restauré de sa petite Scovie. Elle prit son enfant dans ses bras, la balançant doucement, pleurant silencieusement. Elle leva le regard sur moi et chuchota plusieurs fois en arabe : « Fi Ayah, Baba ; fi ayah, Baba. » (« C'est un miracle, Père, c'est un miracle, Père. »). Dans mon cœur ce moment pastoral restera une image d'une singularité durable. Un retour à la maison comme aucun autre retour. La brèche avait été réparée, le défaut de la bouche avait été complètement comblé pour toujours. Je pensais qu'à partir de ce moment, chaque fois que Scovie souriait, ce serait un témoignage du miracle de la chirurgie et une preuve de l'œuvre spirituelle du soin pastoral dans la mission du JRS.

C'est un chez soi de compassion. Le Camp des réfugiés de Kakuma au Kenya. Une jeune femme m'attendait comme j'arrivais à l'une des chapelles. Elle avait besoin de parler. Elle était assise sur un banc, à l'abri d'un arbre, un neem. Je lui demandai si elle attendait quelqu'un. « C'est vous, Père, que j'attends, vous. »

C'était une grande femme d'Afrique de l'Est, dans la vingtaine, le cœur plein de peines. Elle voulait se confesser, désirant que Dieu la guérisse d'un type de vie qui la consumait lentement. Dans le chemin torturé de la prostitution, elle avait atteint un point où elle savait qu'elle avait affaire au mauvais traitement qu'elle s'infligeait à elle-même ; elle voulait fuir ce monde paralysant d'un corps déconnecté des aspirations du cœur. Et maintenant une bonne relation était possible et un moyen de soigner ses enfants sans vendre son corps. Elle avait un grand désir de Dieu.

Elle mit sa main dans la mienne. Je devins le bâton lumineux de la compassion de Dieu. Elle

fit une confession pour la première fois depuis des années. Il y eut des larmes, expression de sa peine et de sa recherche de ce qui est saint. En ce moment j'étais le pasteur. Sur la montagne qu'elle avait gravie ce jour-là, je la rencontrai pour lui être présent, pour être l'agent du sacrement de réconciliation qui est le sceau du Christ, un sceau qui contient à la fois la croyance en elle et la promesse d'une aide. Lorsque nous eûmes fini elle partit. A partir de ce jour je la verrai à presque chaque messe dominicale : elle serait toujours l'une des dernières à recevoir la communion et la dernière à quitter l'église. « Ta foi t'a sauvée, va en paix. » (Lc 7,50).

Un chez soi de la joie mystérieuse qui habite l'Eglise d'Afrique. Camp de réfugiés de Kakuma, une chapelle des réfugiés, le dimanche de Pâques : embrassant l'assemblée du regard, à l'audition de leur chant émouvant, voyant leurs visages pleins de foi, les regardant se balancer pour l'accompagnement de l'*adungu*, je pensais qu'il n'y a aucun autre endroit dans le monde où je préfèrerais être. Si j'étais sur le point de mourir, que ce soit maintenant et ici : avec ces gens. La simplicité de tout cela m'a saisi : pas de livres de chant, pas de piano ni de guitare ; rien qui soit difficile ou compliqué. Entendre l'hymne une seule fois suffit pour qu'il soit maîtrisé ; il suffit d'entendre une fois le battement et le rythme, et tous sont saisis par l'instinct africain du rythme.

Comme un de ces énormes trains à vapeur dont les roues se mettent à tourner, la chapelle a vrombi –en avant à toute vitesse– dans l'hymne final d'action de grâces. Moi, le Pasteur, j'étais entraîné dans le sillage de ce dernier chant qui était une marmite bouillonnante, débordante d'une procession spectaculaire d'enfants qui dansaient, de femmes hululant, d'applaudissements rythmés, et un rassemblement irrépressible de réfugiés chantant venus de beaucoup de pays et chaque strophe en augmentait le volume et ce type de joie qui accompagne mystérieusement l'Eglise d'Afrique.

Au cœur de la vie du JRS est un élan de bienveillance en vue d'accompagner, servir et plaider. C'est une autre manière d'exprimer notre spiritualité la plus profonde, notre raison d'être ; il s'agit de prendre soin de nos gens comme le pasteur prend soin de ceux qui lui sont confiés. En agissant ainsi il trouve le meilleur de lui-même. Ce fut l'épiphanie d'Arrupe lorsqu'il s'attaqua à la souffrance des boat people de l'Asie du Sud. Cette épiphanie battait en lui comme un second cœur, comme elle le fait chez nous tous qui avons eu le privilège d'être dans le JRS.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Le JRS travaille aussi en Papouasie-Nouvelle-Guinée, comme le montre la photo ci-dessus : nous sommes dans le diocèse de Kiunga, durant la célébration eucharistique.

Liturgie

Dialogue interreligieux : espoir et peur

Mourad Abu-Seif, S.J.

Ces lignes racontent la naissance d'un projet du JRS à Alep, un projet porteur d'une semence spéciale, promoteur de dialogue et de convivialité entre les différentes religions et ethnies en Syrie.

Ces lignes racontent la naissance d'un projet du JRS à Alep, un projet porteur d'une semence spéciale, promoteur de dialogue et de convivialité entre les différentes religions et ethnies en Syrie. Ce projet est la source de beaucoup d'espoir.

Mais avant d'entrer dans les détails, il faut noter que le travail du JRS en Syrie pour le dialogue et la réconciliation s'appuie sur une longue tradition. Présents au cœur du monde arabe musulman dont l'histoire est chargée de tensions sous-jacentes qui rendent les relations multi-culturelles, -religieuses, et -ethniques très complexes et sensibles, les jésuites du Proche-Orient ont depuis toujours fait du développement du dialogue interreligieux l'une de leurs priorités essentielles.

L'université Saint-Joseph de Beyrouth et les écoles jésuites sont des lieux privilégiés pour éduquer les générations nouvelles à des relations de dialogue et d'acceptation de la différence, et pour lancer des réflexions et des recherches sur la culture et l'histoire du Proche-Orient. De nombreuses associations ont été fondées par les jésuites en Egypte, au Liban et en Syrie, pour devenir des lieux de rencontre entre personnes de différentes cultures et religions. Au début des années 1980, le Père Frans Van Der Lugt, un jésuite hollandais syrien, avait lancé une activité de marche. Frans y rassemblait plusieurs fois par an des jeunes de différentes composantes de la société syrienne et parcourait avec eux la Syrie dans tous les sens, du nord au sud et de l'est à l'ouest, pour explorer ensemble les racines de leur histoire et la richesse de leur diversité culturelle. Il voulait que ces rassemblements soient une image miniature de la vie, qu'ils puissent vivre ensemble une expérience de fatigue et de dénuement, et découvrir ensemble un sens nouveau à leur vie, dans la nécessité et la richesse d'être différents. Frans avait également fondé dans les années 1990 le projet de Al Ard, non loin de Homs, avec des ateliers pour les personnes handicapées des villages alentours, et un centre de dialogue entre des personnes de religions et d'horizons différents qui pouvaient venir prier et méditer à Dar Es Salam (La Maison de la Paix) ouvert à tous. Dans le même but mais avec une approche différente, le Père Paolo dall'Oglio, un jésuite italien, restaurait un ancien monastère dans le désert syrien (Deir Mar Mousa) et y fondait une vie religieuse au service du dialogue interreligieux.

En décembre 2008, le JRS s'implantait à Damas et à Alep avec deux projets au service des réfugiés

irakiens. Le projet d'Alep fut basé au Centre St Vartan, et mit en place du soutien scolaire et un support psychosocial pour les réfugiés, à travers une équipe dont les membres, au début, étaient uniquement chrétiens. L'équipe n'a jamais fait de discrimination d'aucune sorte entre chrétiens et musulmans, entre kurdes, arméniens ou autres. Tous se sentaient chez eux à St Vartan. Malgré l'ouverture de l'équipe et l'accueil de membres non chrétiens pour y travailler, et bien que les bénéficiaires des activités fussent en large majorité musulmans, la couleur du projet est toujours restée plutôt chrétienne.

Lorsque le soulèvement de l'opposition a commencé en Syrie en mars 2011, sous l'influence du soi-disant « printemps arabe », cela a généré beaucoup d'attentes chez les Syriens et aussi beaucoup de peur. Les Syriens savaient que réforme et changements étaient vitaux pour le développement du pays, mais aussi que cela coûterait très cher. Dès le départ, espoir et peur ont divisé la population syrienne : tous aspiraient à une véritable réforme mais, pour certains, l'espoir dominait et ils ont soutenu le mouvement et, pour les autres, la peur dominait et ils s'y sont opposés. Dans les deux camps, il y avait des extrémistes et des modérés. Les extrémistes d'un camp ont voulu le changement par tous les moyens, sans se soucier du prix à payer, et ont refusé toute critique du mouvement. Ceux de l'autre camp ont condamné sans appel le mouvement et l'ont combattu par tous les moyens. Entre les deux extrêmes, il y eut diverses positions, mouvantes, à la recherche d'un équilibre, d'un point de ralliement qui rassemble le peuple syrien.

Jésuites en Syrie, nous aussi avons expérimenté cet espoir et cette crainte. Nous voulions, dès le début, être totalement présents dans ce point de ralliement qui pourrait rassembler tous les Syriens. Une option complexe et délicate, car trouver un point de rassemblement puis choisir comment se positionner, de façon appropriée et acceptée par tous, n'a rien d'évident. En outre, assumer les conséquences de ce choix n'était pas non plus évident, car les jésuites en Syrie représentent plus qu'eux-mêmes, ils font partie d'un groupe particulier (les chrétiens), et leur travail fait aussi partie du travail de l'Eglise locale et la représente d'une certaine manière. Nous étions également conscients des interférences internationales dues à l'enjeu géopolitique que représentait le mouvement, et aussi de la complexité de la composition confessionnelle, culturelle et ethnique de la société syrienne. Et nous devions tenir compte à la fois de ces facteurs externes et internes.

A partir de là, notre choix a consisté à nous efforcer, avec toute notre énergie, d'être un instrument de paix et de médiation qui travaille avec tous pour trouver et favoriser des lieux de rencontre qui rassemblent tous les Syriens. Les Syriens de tout bord se côtoient naturellement dans de nombreux aspects de leur vie, à l'école et à l'université, travail et voisinage ou ailleurs. Cependant, nous ne trouvons pas de rencontres communes spontanées quand il s'agit d'activités dans les mosquées ou les

En Syrie, où le contexte est très difficile, le JRS tente de donner un peu de réconfort aux personnes déplacées. Les photos de cet article ont été prises au Centre jésuite de St Vartan, qui a longtemps servi de centre d'accueil. Ci-bas, préparation de la nourriture dans les cuisines du camp et une photo de groupe.

St Vartan

Comme toujours dans ces camps d'accueil, on essaie d'exploiter au mieux le temps de permanence des réfugiés en leur donnant la possibilité de continuer leurs études (photo ci-dessous).

églises, ou dans des associations relevant d'elles, ni dans la sphère privée où la société est très compartimentée.

Dans toutes les mosquées et les institutions musulmanes et dans toutes les églises et les institutions chrétiennes en Syrie, des projets caritatifs ont été lancés pour aider les déplacés et les gens affectés par les événements. Mais la couleur des services dans les mosquées est toujours une couleur purement musulmane, et celle des services dans les églises est purement chrétienne. C'est pourquoi nous avons choisi pour le travail du JRS d'adopter un double objectif, comme deux ailes, de composantes d'égale importance : la première est d'apporter aide et secours à tous ceux qui seront affectés par la violence qui dévastera notre pays, en priorité les plus vulnérables, indépendamment de leur affiliation ou orientation ; la seconde est de faire tout cela avec nos frères et sœurs des autres religions et communautés en Syrie et de ne jamais travailler seuls. Nous ne voulions pas que l'aide que nous apporterions soit cataloguée comme un service chrétien pour les chrétiens, ni un service chrétien pour les musulmans, ni même un service chrétien pour la Syrie. Nous voulions que ce travail ne soit en aucun cas empreint d'une couleur particulière qui nous fige dans un modèle prédéfini, qui en soi pourrait être bien mais ne répondrait pas aux exigences de cette phase difficile que la Syrie traverse. Afin d'atteindre cet objectif d'être présent au point de rassemblement de tous les Syriens, sans tomber dans le piège des discriminations et de l'extrémisme, il fallait que notre projet vise à recueillir, dès le début, toutes les composantes de la société syrienne, afin que chacun et chacune s'approprie positivement le projet pour sauver et construire son pays.

Vers la fin février 2012, et malgré le fait que beaucoup de réfugiés irakiens aient commencé à quitter Alep, le projet JRS de St Vartan fonctionnait toujours. La violence n'avait pas atteint la ville elle-même mais elle avait déjà touché quelques quartiers dans la banlieue. Les gens espéraient encore que les événements prendraient fin bientôt et que la Syrie parviendrait rapidement à une solution pour résoudre le conflit et ramener la paix et la tranquillité. Nous n'imaginions pas qu'un jour viendrait où nous serions nous-mêmes forcés de quitter St Vartan.

Le nombre de personnes déplacées de Homs, Hama, Idlib et Deir'Ezzor, et arrivant à Alep a commencé à augmenter considérablement. Des familles entières arrivaient tous les jours cherchant la sécurité perdue avec la perte de leurs maisons. Des dizaines de jeunes se sont proposés pour les secourir. Le Croissant-Rouge Arabe Syrien (SARC) s'est mobilisé avec tous ses effectifs et son énergie. Un grand nombre de jeunes bénévoles ont rejoint SARC ou d'autres ONG pour aider.

Au milieu de toute cette agitation, des jeunes se sont rassemblés par petits groupes de huit personnes et se sont donnés le nom de « Famille de volontaires ». Ces groupes étaient un mélange original de jeunes universitaires et jeunes professionnels qui représentaient la société syrienne dans toute sa diversité. Sans se connaître auparavant, ils ont pu organiser une campagne de secours, ce qui a révélé une ouverture et une maturité de haut niveau et fait jaillir une source d'espérance lumineuse pour l'avenir de notre pays. Ces jeunes n'avaient pas de lieu particulier pour se réunir, ni de titre officiel qui leur permette de travailler ouvertement dans l'atmosphère agitée dans laquelle nous étions. Eux

recherchaient un lieu et une couverture officielle et, si j'ose dire, St Vartan les cherchait. Lorsque je les ai rencontrés pour la première fois, je n'avais aucune idée de ce à quoi cette rencontre allait aboutir, mais j'ai été profondément touché par leur courage et leur sincère désir de servir. Leur plus grand tourment était de laisser une famille passer la nuit dans la rue, n'étant pas capable de lui trouver un lieu d'hébergement, à tel point que certains leur ont parfois ouvert leurs propres maisons. J'ai proposé qu'ils aient à St Vartan une pièce pour se retrouver tranquillement, deux salles pour accueillir provisoirement les familles nouvellement arrivées, le temps de trouver d'autres endroits pour elles, et un dépôt où ils puissent préparer le matériel d'aide à distribuer et les paniers alimentaires.

En moins de deux mois, le nombre de volontaires fréquentant le Centre St Vartan avait atteint la centaine. Et les familles enregistrées sont passées d'une vingtaine à plus de sept cents. Cette croissance accélérée ne m'a pas laissé le temps de penser aux dangers qui pouvaient résulter d'un rassemblement de jeunes d'une telle diversité dans un environnement aussi incertain.

Parfois, dans les premiers temps, j'ai eu des inquiétudes à voir des gens que je ne connaissais pas et des voitures pleines qui rentraient et sortaient du Centre à tous moments, comme dans une fourmilière. Le Centre St Vartan avait son propre programme et, en plus de l'équipe du JRS, il existait déjà d'autres groupes (les scouts, CVX, la catéchèse) qui le fréquentaient et qui se connaissaient plus ou moins. Avec l'introduction de cette nouvelle équipe, par sa diversité et par sa taille, la vie du Centre devint bien différente. Je devais faire attention au contact entre les anciens et les nouveaux ; ce qui m'a fait suivre leurs travaux avec beaucoup de prudence et d'observation. Ce fut le cas jusqu'à ce qu'un incident survint et bouleversa toute ma perspective en me faisant voir les choses avec un œil neuf. Moins d'un mois avait passé depuis que ces jeunes avaient commencé à venir à St Vartan lorsque Youssef, un jeune musulman, fit une simple remarque. Il venait de rentrer d'une rencontre avec des amis d'une autre organisation, et il nous racontait sa discussion avec eux où il leur avait dit : « Chez nous, à St Vartan, on fait autrement, car notre relation est différente ». La remarque est passée presque inaperçue pour les autres, mais pour moi, ce fut un tournant dans mon rapport à l'équipe.

Ce n'était pas nouveau qu'un jeune musulman se sente « chez soi » à St Vartan. Je l'avais déjà entendu de beaucoup d'Irakiens, musulmans ou chrétiens. Mais cette fois, cela avait un sens bien différent. L'expression de Youssef montrait que St Vartan devenait le lieu de réalisation d'un « rêve » : chacun se sentait plus humain grâce aux liens établis avec des inconnus auparavant, et de ce réseau de relations émanait quelque chose, une sorte de bonté surnaturelle, qui faisait d'eux une vraie famille, où chacun contribue sans chercher son intérêt personnel. Youssef vit actuellement à l'étranger pour poursuivre ses études. Mais son « rêve », l'équipe et tout le projet restent toujours inscrits dans son cœur.

Quand la violence a atteint les districts d'Alep, c'était à la mi-juillet 2012, le deuxième jour du mois sacré du Ramadan, les rues étaient remplies de personnes déplacées. La nouvelle nous est parvenue rapidement et, en quelques minutes, toute l'équipe s'est précipitée dans les rues pour aider, et le nombre de bénévoles a doublé avec l'augmentation du nombre de personnes déplacées. Les écoles ont été transformées en abris. En deux semaines, l'équipe s'est trouvée en charge de onze écoles qui abritaient près de quatre mille personnes déplacées. La situation économique d'Alep était encore bonne. Nous n'avions aucune réserve financière pour répondre à une telle demande en masse, et pourtant, nous n'avons ressenti aucun manque. Car le jeûne d'un musulman ne compte pas si son voisin reste affamé. La générosité des Aleppins a dépassé nos attentes ; ce qui nous a encouragés à développer rapidement notre projet. Nous avons aussi réalisé que la crise ne se terminerait pas de sitôt, et que les ressources de la population d'Alep ne pourraient pas supporter tout le fardeau. Du coup, nous avons commencé à planifier le long terme.

Distribution de médicaments, nourritures et vêtements aux personnes qui ont tout perdu, leur maison et leurs affaires, sous les bombardements.

Deplacés

Pour chaque centre (abri-école), une équipe fut constituée, ayant pour rôle d'organiser la vie quotidienne et d'assurer l'hygiène de plus de trois cents personnes par école. Un point médical et une équipe de soutien psycho-éducatif se sont aussi installés dans chacun des abris. Une grande marmite fut installée dans la cour d'une des écoles, puis est devenue la cuisine de campagne qui a préparé des plats chauds pour près de deux mille personnes par jour. Voyant la situation de misère de cette cuisine, un homme d'affaire nous a fourni un terrain à côté de son usine, un grand jardin avec deux tentes qui sont devenues notre cuisine pour un mois et demi avant que les environs ne deviennent lieux de combat. Devant être déplacée une nouvelle fois, notre cuisine fut alors accueillie par les sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie dans le beau jardin de leur monastère où la cuisine JRS continue encore de préparer des plats chauds cuisinés pour plus de dix mille personnes par jour, dont les prisonniers de plusieurs maisons de détention relevant du gouvernement syrien. Quant à l'équipe, plus les besoins augmentaient, plus elle devenait déterminée et solidaire.

A la fin du mois de septembre, la plupart des activités de l'équipe étaient orientées vers le service des gens déplacés, hébergés dans les écoles. Les quartiers entourant St Vartan étaient devenus des champs des batailles, rendant l'accès au Centre véritablement risqué. Certaines familles du quartier avaient trouvé refuge dans St Vartan pour échapper aux roquettes et aux balles des tireurs isolés. Puis, le vingt-quatre septembre, un groupe armé de l'opposition s'est infiltré dans le centre. Ils en ont fait sortir les familles que l'on avait abritées là. Des échanges de tirs entre les factions ont eu lieu pendant des heures, et le centre St Vartan fut bombardé. Depuis, nous n'avons jamais plus pu y accéder, ni même le voir sauf par quelques photos ou vidéo diffusés sur Internet.

L'équipe a continué de travailler dans les écoles sans avoir de lieu pour pouvoir se réunir comme auparavant, jusqu'à ce que les évêques catholiques d'Alep répondent à l'appel d'un ami qui suivait de près l'avancement de notre projet, et que nous soyons accueillis au « Cercle Catholique ». C'est un ancien bâtiment qui servait de club pour les jeunes chrétiens d'Alep. Il avait été dirigé par les pères jésuites jusque dans les années soixante-dix du siècle dernier puis il a été fermé et ne servait qu'occasionnellement. Le bâtiment comprend une grande salle qui servait de théâtre et salle de cinéma. Nous y avons installé le centre de distribution de paniers alimentaires et d'objets de première nécessité pour les familles déplacées. Le nombre de ces familles servies mensuellement a atteint douze mille en 2014. Une autre pièce a été utilisée comme centre de « base de données » ; et finalement une autre grande salle est devenue notre « Club », le lieu de rencontre et de convivialité de l'équipe. Tous ces changements ont coïncidé avec le début de l'année scolaire 2012-2013. De nombreux parents ont réalisé que leurs enfants ne pourraient pas aller à l'école, les bâtiments étant occupées par les familles déplacées. Nous nous sommes préparés à une éventuelle évacuation des écoles, mais le nombre de familles déplacées se réfugiant dans les quartiers dits sûrs d'Alep augmentait chaque jour. Le Croissant Rouge syrien a joué un rôle très important à Alep pour rassembler et organiser les efforts de toutes les associations caritatives de la société. L'équipe JRS a joué un rôle spécial dans ces efforts, grâce à la particularité unique de sa diversité qui lui a fait gagner le respect et l'admiration des autres organisations, et lui a permis de jouer

Photos de femmes occupant leur temps à faire de petits travaux d'artisanat dans les centres d'accueil.

L'équipe

un rôle de médiateur/modérateur.

Une équipe de visite a été formée pour être en contact direct avec les familles réinstallées dans des immeubles et les familles locales affectées par les événements. Cette équipe était souvent confrontée à la réalité des souffrances de ces familles, ce qui l'a amenée à mûrir et renforcer ses liens, lui donnant une expérience constructive qu'elle partageait régulièrement avec les autres équipes. Puis, un centre médical a été créé pour permettre l'accès à des services médicaux gratuits pour toutes les familles inscrites et visitées. Et enfin, comme nous avions commencé à nous retirer des écoles que le gouvernement avait décidé d'évacuer, il était nécessaire de créer une possibilité de poursuivre le travail avec les enfants dans un centre où nous pouvions les rassembler. Ce centre fut offert au projet JRS par les sœurs de St Joseph de l'Apparition. Elles ont mis à notre disposition une partie de leur résidence devenue alors notre centre psychosocial. Dans celui-ci, une équipe fut constituée et entraînée pour accueillir et suivre des centaine d'enfants, de jeunes et d'adultes, hommes et femmes, qui participaient à des activités de toutes sortes, éducatives, culturelles, sportives ou artistiques.

En 2014, le nombre de bénéficiaires directs de ce projet était de l'ordre de soixante mille. Il y a eu jusqu'à deux cent cinquante volontaires dans l'équipe, la plupart d'entre eux étaient venus sans en connaître d'autres, mais tous savaient une chose, que des milliers de gens avaient besoin de leurs efforts et de leurs cœurs pour soulager leurs souffrances. Les soirées de l'équipe au Club sont devenues un lieu de partage, d'occasions de se connaître les uns les autres dans une atmosphère de fraternité qu'ils n'avaient jamais eu la possibilité d'expérimenter. Que chrétiens et musulmans puissent avoir une telle relation et puissent travailler ensemble de cette façon a surpris tout le monde autour de nous ; surprise agréable et porteuse de promesses pour certains, source de désagrément voire d'animosité pour d'autres. Mais indépendamment des deux réactions, cette innovation avait ouvert la porte à un type de relations et une expérience de dialogue qu'il était nécessaire d'initier depuis très longtemps.

Avant la crise syrienne, je souhaitais avoir l'occasion d'une véritable rencontre entre de jeunes chrétiens et musulmans. Dans ce sens, avec l'équipe du JRS Alep, nous considérons que la crise nous a offert un cadeau de grande valeur en nous donnant cette occasion de nous connaître les uns les autres. Cela a fait de notre vie quotidienne d'équipe un but en soi, ayant la même valeur que celui du service que nous apportions aux affligés par le conflit. C'est ce qui a fait de ce projet, aux yeux de ceux qui étaient proches de nous, un noyau de la future société syrienne.

Personnellement, je n'aurais jamais rêvé avant la crise de pouvoir construire avec mes frères et sœurs musulmans des relations pareilles à celles que nous avons maintenant grâce à ce travail commun. Je n'aurais jamais rêvé qu'un jour je dirais la messe à la chapelle de notre résidence au moment où, dans la pièce à côté, une jeune musulmane étend son tapis de prière, chose qu'elle faisait à la chapelle-même parfois. Je n'aurais jamais rêvé d'être accueilli dans une mosquée et me sentir chez moi comme je l'étais avec mes frères à Alep. Notre travail et notre relation pour le bien commun sont devenus un lieu de rencontre où les préjugés et l'étiquetage des gens n'ont plus de place. Beaucoup de ceux qui ont vécu cette expérience sont toujours en Syrie et travaillent silencieusement, comme beaucoup d'autres. Ils ne sont ni extrémistes ni terroristes. Ils sont l'espoir de la Syrie. Leur travail ensemble les a guidés vers une réconciliation anticipée que la Syrie aspire à atteindre. Mais ils attendent le soutien de tout le monde pour qu'ils puissent continuer d'être le levain de leur société pour un futur meilleur.

Ci-dessous, organisation de jeux et petits travaux pour enfants ; distribution de vêtements.

Au service de la justice et de la réconciliation

Amaya Valcárcel – *Coordinateur international du Plaidoyer du JRS*

Le Père Arrupe voyait grand pour le JRS (Service jésuite des réfugiés) dont il attendait une triple mission : servir et accompagner les personnes déplacées ne pouvait se faire sans plaider leur cause.

Le plaidoyer a été pratiqué dès les premières étapes de l'existence du JRS. Michael Campbell-Johnston SJ, qui a travaillé avec le JRS au Salvador dans les années quatre-vingts, nous rappelle un moyen très pratique de faire le plaidoyer : « Nous avions l'habitude d'inviter le personnel diplomatique à visiter les camps et à parler aux personnes déplacées ; ils voyaient ainsi de leurs yeux ce qui arrivait. Nous n'avions pas à rédiger beaucoup de rapports ! »

Au JRS, nous comprenons le plaidoyer comme donner aux personnes déplacées de force la possibilité de réclamer les droits qui sont les leurs, et de les aider à exercer ces droits. Ceci implique de promouvoir les droits des réfugiés et des personnes déplacées de force ; de faire pression en vue d'une action gouvernementale et institutionnelle pour s'attaquer aux causes de ce qui est à l'origine du déplacement forcé ; et de travailler à des solutions soutenables et durables. La plaidoirie comprend aussi des activités pour accroître la connaissance qu'a le public des réfugiés et des personnes déplacées de force, et de leur intégration.

Le JRS réalise le plaidoyer en recherchant les occasions de plaider pour ceux dont les besoins sont oubliés par les autres : en examinant à la fois les besoins immédiats aussi bien que les objectifs d'une politique à plus long terme de groupes spécifiques de déplacés de force ; en donnant aux gens l'occasion de raconter leur histoire ; en créant des espaces de dialogue entre les centres de pouvoir et ceux qui désirent provoquer un changement positif.

Le plaidoyer du JRS se caractérise par les principes clés suivants :

- Il s'enracine dans une proximité avec les réfugiés et en soutenant leurs espoirs et leurs aspirations.
- Il découle de l'accompagnement et du service et est lié aux projets du JRS ;
- Il est basé sur des valeurs jésuites, inspirées de la spiritualité ignatienne.

Denise Coghlan, RSM (Congrégation des Sœurs de la Miséricorde), directrice du JRS du Cambodge, explique la base de l'engagement du JRS dans la Campagne pour l'arrêt des mines terrestres : « Si vous aidez les gens qui ont été blessés par des mines terrestres, la justice exige que vous plaidiez aussi pour arrêter la cause de la souffrance ; que vous interdisiez les mines terrestres et que vous invitiez les fabricants à en tenir compte. La pitié exige que l'on serve les pauvres, les malades et les ignorants. Les organisations fondées sur la foi peuvent aider à aligner les intérêts des gens sur les intérêts politiques des dirigeants. »

Le plaidoyer du JRS intervient à de nombreux niveaux. Sur le terrain, le personnel du JRS plaide fréquemment au nom de réfugiés qui ont besoin d'aide pour la protection de leurs droits et de leur dignité, ou pour faire face à leurs besoins de base. Une telle plaidoirie de personne à personne est souvent effectuée par le personnel du projet qui observe les besoins des réfugiés et leur apporte

Plaidoyer

une réponse au cours de leur travail quotidien.

L'accompagnement devient plaidoyer lorsque, au nom d'un réfugié, un membre du personnel du JRS fait appel à un groupe extérieur qui peut fournir de l'aide. Quelques exemples : en aidant un réfugié à s'inscrire à un programme du camp dont il ou elle a été exclu par erreur ; en aidant un réfugié handicapé à bénéficier de soins appropriés ; en organisant une représentation légale pour un réfugié en difficulté.

A part le fait qu'il est une partie spontanée du travail quotidien du personnel JRS, le plaidoyer pour les individus est aussi un aspect structuré de nombreux projets du JRS, spécialement dans les zones urbaines où les avocats sont occupés à des affaires liées à des demandes d'asile et à d'autres problèmes.

Le plaidoyer JRS intervient aussi au niveau national : lorsqu'on demande des changements dans la loi nationale ou la politique concernant les réfugiés ou les migrants internes ; lorsqu'on pourrait affecter les ressources nationales en faveur d'une meilleure solution des besoins du réfugié ; pour promouvoir l'intégration et combattre la xénophobie.

Notre plaidoyer a aussi une composante régionale significative, avec du personnel de plaidoyer à ce niveau, chargé de suivre la situation des réfugiés et des migrants intérieurs dans la région, et aidant à ébaucher des formes d'organisation pour des problèmes importants. Dans beaucoup de pays d'Amérique latine, par exemple, les institutions responsables de la détermination du statut des réfugiés sont centralisées, loin des zones où arrivent et vivent les chercheurs d'asile. Au Venezuela, au Panama et en Équateur, le JRS fournit un avis légal aux zones frontières. Les équipes suivent des cas tout au long de la procédure du statut de réfugié.

Enfin, le JRS plaide à un niveau international. Nos bureaux à Rome, Genève, Bruxelles et Washington présentent les préoccupations du réseau JRS aux gouvernements et aux institutions qui peuvent améliorer les conditions concernant les réfugiés, et font pression sur les autres acteurs pour qu'ils agissent aussi bien. Ces bureaux travaillent étroitement avec les cadres du JRS régional dans des domaines d'une grande importance, telles que la détention ou l'accès à la protection.

Un exemple : utilisant une information provenant de rapports de la région du JRS en Afrique orientale, le JRS des USA a rencontré le personnel du bureau des réfugiés du Département d'Etat responsable de l'Afrique pour souligner la tension en matière de ressources dans le Camp de Kakuma au Kenya, causée par le récent afflux de milliers de nouveaux réfugiés fuyant le conflit du Sud Soudan. Notre plaidoyer a été très bien reçu parce que le JRS des USA est en partenariat avec le JRS de l'Afrique orientale dans des projets couronnés de succès financés par le Département d'Etat, et parce que nous étions en mesure d'illustrer nos remarques essentielles avec des exemples précis de l'effet de l'afflux sur les programmes des ONG (Organisations non gouvernementales) et sur les groupes particuliers de réfugiés. En moins de dix jours de cette réunion, le Département d'Etat a débloqué le financement supplémentaire pour Kakuma.

A chaque niveau, le plaidoyer du JRS est lié à la connaissance et la compréhension qui résultent de notre étroite relation avec les réfugiés eux-mêmes et il en dépend. La capacité de mobiliser le réseau entier pour amener la voix des réfugiés à ceux qui sont bien placés pour effectuer des changements positifs montre combien le plaidoyer du JRS est intègre. Voici quelques exem-

Ci-dessous, un enseignant à Yei, au Sud-Sudan. Page précédente, le P. Amalraj S.J., directeur régional du JRS, au milieu des réfugiés du Bhoutan au Népal.

ples du cœur de notre plaidoyer.

Le JRS est un partenaire d'application pour l'UNHCR (le Haut Commissaire des Nations Unies pour les Réfugiés) et pour les autres donateurs dans les projets qui visent à empêcher la SGBV (violence sexuelle et basée sur le genre) et à y répondre dans les situations de migration. Ce type de travail comprend des services légaux et psychologiques pour les survivants des violences sexuelles, y compris les réfugiés et les personnes déplacées à l'intérieur d'un pays. Les initiatives en matière d'éducation et la prise de conscience au sujet de la Violence sexuelle sont prises pour les hommes et les femmes dans les lieux de détention, les centres d'accueil et les communautés affectées. Une illustration de ces efforts est la participation du JRS aux 16 Journées d'activisme contre la violence sexuelle ; une campagne mondiale qui cherchait à mobiliser les communautés du monde entier pour mettre fin à toutes les formes de violence sexuelle, et notre participation à la campagne internationale pour arrêter le viol et la violence basée sur le sexe.

Aujourd'hui, la majorité des réfugiés et des personnes déplacées à l'intérieur des pays dans le monde vivent dans des villes, en majorité dans les zones pauvres à croissance rapide des villes dans le Sud de la planète. Johannesburg, la plus grande ville d'Afrique du Sud, abrite environ 470.000 personnes qui vivent dans des situations semblables à celles des réfugiés. Ceci en fait tout simplement la plus grande concentration de réfugiés en tout lieu. Mais ce n'est guère un cas isolé –Addis-Abeba, Amman et Bangkok abritent de grandes populations de migrants malgré eux.

Une démarche positive habilite les réfugiés urbains à employer leur énergie et leurs talents pour bénéficier des communautés d'accueil. Les réfugiés urbains ont part à tous les défis des pauvres de la ville, et sont souvent confrontés à des barrières supplémentaires dues à leur statut légal incertain et à leur manque de documents. Ils sont constamment confrontés aux manques de protection, parmi lesquels la détention, la déportation, et l'exploitation par le travail et le sexe. Lorsqu'ils sont accusés de contribuer à l'épuisement de ressources rares, les réfugiés d'une ville peuvent devenir la cible de la xénophobie et affronter le harcèlement des autorités locales et l'exploitation des employeurs.

Dans les régions du JRS en Afrique méridionale et orientale, dans l'Asie du Pacifique, l'Asie du Sud, l'Amérique latine, l'Europe et le Proche-Orient, le service et le plaidoyer du JRS s'associent pour examiner quelques-uns des problèmes urgents auxquels ils font face. Le JRS presse les gouvernements et les groupes de la société civile du monde entier d'accueillir les réfugiés et les autres populations déplacées de force dans les zones urbaines. Nous croyons qu'adopter une démarche positive et secourable face à la présence des réfugiés dans les pays d'accueil ne promeut pas seulement leur bien-être, mais les habilite à mettre leurs atouts au service de leurs communautés d'accueil.

Sur la photo à droite, des refugiés bhoutanais du camp de réfugiés de Goldhap, au Népal lors d'une manifestation contre la violence faite aux femmes.

A un niveau plus large, le JRS fournit une contribution aux ébauches qui donnent forme aux politiques et aux travaux internationaux pour voir que les principes formulés dans de tels documents et dans les lois du droit international de l'homme sont appliqués au traitement de tous les réfugiés, y compris de ceux qui vivent dans des établissements hors des camps.

Le JRS d'Europe a fait des recherches sur la situation des migrants forcés en Europe qui vivent dans l'indigence, et qui résident pour la plupart dans les zones urbaines. A cause de leur statut légal incertain, les migrants forcés indigents ont peu ou pas d'accès aux soins de santé, à un logement fiable ou à un emploi officiel. Le JRS Europe plaide avec les décideurs politiques de l'Union Européenne au moyen de réunions de personne à personne et lors de grands événements, en demandant des lois et des politiques qui soulageraient l'indigence des migrants forcés à travers l'Europe.

A Nairobi, le JRS fait partie du Réseau de protection des réfugiés urbains, canal visant à une prise de conscience de la condition critique

Ci-dessous, un enfant du Sri Lanka dans un camp d'accueil pour « déplacés internes ».

des réfugiés urbains, une conscience basée sur leurs expériences, leurs défis et leurs besoins de protection au Kenya. Le JRS travaille étroitement en partenariat avec des agences en envoyant des réfugiés urbains à l'assistance médicale et légale. Dans le projet urbain de Kampala, le JRS donne une voix aux chercheurs d'asile et aux réfugiés en travaillant avec l'UNHCR et le Projet de Loi des réfugiés pour plaider en vue de leur protection légale et au moyen d'envois à d'autres ONG.

Mais peut-être la première étape consiste-t-elle à trouver des voies à l'histoire des réfugiés urbains afin que les chaînes de l'anonymat soient brisées et qu'ils deviennent plus largement entendus.

L'hospitalité est au centre de notre foi chrétienne : accueillir des étrangers dans nos maisons est une question de justice. En Europe et en Amérique latine, le JRS a développé des communautés d'hospitalité et des campagnes d'éveil de la conscience. En France, le JRS travaille avec des familles et des congrégations religieuses qui accueillent des réfugiés dans leurs maisons. Commencé à Paris, le *Welcome Project* (Projet d'accueil) s'est étendu à 12 autres villes, atteignant ainsi un plus grand nombre de réfugiés.

Permettez-moi de finir cet article avec le témoignage d'Antony, réfugié du Kenya qui vit maintenant à Rome et qui est devenu un de nos avocats pour l'hospitalité. Il s'est adressé avec ces paroles à un groupe de religieuses dans une rencontre organisée par le JRS à la Curie jésuite : « C'est à l'appel du pape François que nous avons tous à répondre concrètement, en accueillant les réfugiés dans les maisons religieuses, les couvents et les séminaires, en les accompagnant pendant leur période de grand besoin. Les personnes déplacées ont de nombreux besoins tels qu'un toit, de la nourriture ou de l'éducation. Cependant, d'après mon expérience de réfugié, ce dont les réfugiés ont le plus besoin c'est d'amour et de compassion, qui leur permettent de restaurer la dignité qui leur a été enlevée par un conflit et une migration soudaine. Ils ont besoin de sentir qu'ils sont des êtres humains, de sorte qu'ils puissent soigner leurs blessures et bâtir à nouveau leur vie, et soigner avec espoir d'autres réfugiés qui sont semblablement blessés. »

Traduction de Yves Morel, S.J.

Les familles et les problèmes des réfugiés

Danielle Vella – *JRS International*

La famille de Mark (ce n'est pas son vrai nom) a fui une persécution pour raison politique au Kenya en janvier 2014. Des voyous à gages ont fait irruption chez lui un soir et l'ont pris en otage, après avoir tué son cousin âgé de 20 ans et provoqué l'envoi à l'hôpital d'un ami proche sérieusement blessé. « Ils s'en sont pris à ma mère », rappelle l'homme à la voix douce, âgé d'une vingtaine d'années. « Nous avons survécu par la grâce de Dieu. Ils m'ont pris et ont dit à mon cousin de retourner dormir. Dès qu'il s'est retourné, ils l'ont frappé au cou et l'ont tué. » La famille de Mark a survécu parce que les voisins ont déclenché leurs alarmes contre les cambrioleurs et alerté la police. La mère de Mark n'a pas traîné : avec Mark et sa fille de 11 ans, elle s'est réfugiée en Italie. Ils ont tous reçu le statut de réfugiés et ils regroupent maintenant à Rome les morceaux de leurs vies bouleversées.

La famille de Mark a eu de la chance dans son malheur : au moins, ils sont tous parvenus à fuir ensemble et ont atteint leur destination, sains et saufs. D'autres n'ont pas cette chance. Époux et épouses sont séparés, des parents sont séparés de leurs enfants, frères et sœurs se perdent de vue. Ceci peut arriver lorsque le soutien de famille va chercher du travail au loin, parce que, simplement, il n'y a pas d'occasions chez eux, et que la famille est trop pauvre pour survivre. Et cela peut arriver lorsque les gens veulent échapper à un conflit, à la violence et à la persécution, en fuyant souvent au dernier moment dans un chaos complet.

Finalement ceux qui n'ont pas d'autre choix que de quitter leur chez soi et leur pays prennent souvent cette décision difficile, en payant un grand prix pour leur famille. Ce n'est pas ce qu'ils visent ni certainement ce qu'ils veulent. Tout à fait à l'inverse, ils prennent d'habitude cette décision pour protéger ceux qu'ils aiment et qui dépendent d'eux. Mais chercher asile ou une vie meilleure à l'étranger peut être une affaire risquée, spécialement quand on entreprend le voyage sans documents par des canaux illégaux et hautement risqués, parce qu'on n'a pas d'autre possibilité.

Beaucoup de réfugiés laissent leur famille derrière eux dans l'espoir qu'ils atteindront d'abord leur destination et qu'ensuite ils s'organiseront pour qu'épouse et enfants les rejoignent légalement, ce qui implique pour eux un voyage sûr.

Un nombre incalculable de gens meurent en route. Je me rappelle Kofi, un jeune chercheur d'asile venant d'Afrique de l'Ouest, que j'ai rencontré en Sicile. Son épouse et ses enfants de deux et six ans se sont noyés dans la Méditerranée, alors qu'ils essayaient de le rejoindre en Europe. Il disait : « J'étais normalement un gars heureux, joyeux et plaisantant tout le temps. Mais maintenant j'ai réellement changé, je ne peux plus rire et sourire comme avant. Si seulement je pouvais avoir une autre famille, avec au moins un enfant, alors je pourrais de nouveau repartir. »

En octobre 2013, un bateau de pêche portant 400 réfugiés syriens a sombré en Méditerranée après qu'il ait essuyé les tirs de ce qui semblait être un navire militaire ou un garde-côte au moment où il quittait la Libye. Des familles entières se trouvaient à bord. Environ 260 personnes sont mortes, dont beaucoup d'enfants. Quelques survivants étaient tout ce qui restait de leur famille.

Le Dr Katrine Camilleri, directrice du *Service Jésuite des Réfugiés* de Malte, se rappelle avoir entendu un père, qui avait perdu ses deux enfants, parler à une réunion avec les fonctionnaires du gouvernement local. « Il dit : Nous ne vous imputons pas la mort de nos enfants. Nous savons que nous avons tué nos enfants, » se rappelle-t-elle. « Ses paroles m'ont laissée complètement froide parce que d'abord, comme parent, je ne peux pas imaginer à quoi cela ressemble. Mais une part de moi a ressenti : Non, vous ne les avez pas tués, c'est nous, à cause des murs que nous avons dressés pour nous protéger nous-mêmes en Europe. Les chercheurs d'asile font ce voyage parce qu'ils n'ont pas d'autre choix. Beaucoup de gens sur ce bateau avaient des passeports, quelques-uns étaient des professionnels, mais ils ne pouvaient obtenir de visa, car la vérité est qu'une fois qu'il est évident que vous avez besoin de protection, les portes se ferment. Il est pratiquement impossible d'obtenir un visa pour voyager légalement afin de trouver

une protection. »

Des hommes et des femmes affrontent souvent seuls le voyage périlleux, traversant des déserts pleins de traîtrise et des mers et des territoires hostiles, à la merci de contrebandiers et de trafiquants. Beaucoup d'entre eux laissent leur famille à l'arrière avec l'espoir qu'ils atteindront d'abord leur destination et qu'ensuite ils s'organiseront pour qu'épouse et enfants les rejoignent légalement, ce qui implique pour eux un voyage sûr.

Mais la réalité les rattrape en route. Même si un chercheur d'asile obtient protection pour lui-même, les politiques restrictives de recomposition de la famille et des problèmes logistiques peuvent faire obstacle à ses espoirs. Pour ne mentionner que deux des nombreux obstacles, des critères élevés de preuve sont exigés par les nations hôtes pour s'assurer que ceux que vous désirez faire venir sont bien des membres de votre famille ; et les visas et les documents de voyage peuvent être extraordinairement difficiles à obtenir, même si vous recevez l'autorisation que votre famille vous rejoigne.

Certains y parviennent. Comme la famille d'Alas, un homme qui a fui seul jusqu'à Malte après qu'il ait été menacé dans sa Somalie natale à cause de son action en faveur des droits de l'homme. Sa femme et ses six enfants vinrent à Kampala et y ont attendu dans l'espoir de le rejoindre. On accorda d'abord à Alas une protection provisoire, statut qui ne lui aurait pas permis de faire la demande de réunification de sa famille. Grâce à l'aide légale du JRS de Malte, il fit appel et obtint le statut de réfugié. Il entreprit alors le processus pour faire venir sa famille. La procédure prit de nombreux mois d'espoirs anéantis, de frustration et de contretemps. Enfin, quand sa famille partit d'Ouganda armée de ses documents de voyage durement gagnés et d'une lettre établissant qu'un visa leur serait accordé à l'arrivée à Malte, ils rencontrèrent des obstacles à chaque étape de leur route. A chaque bureau, les fonctionnaires de l'immigration rechignaient à les laisser passer et le leur interdirent quelquefois. En fin de compte ils atteignirent Malte et Alas, plus de quatre années après qu'ils se soient séparés et une année entière après que sa demande de réunification ait été acceptée.

La résilience obstinée et le refus d'abandonner de la part des réfugiés peuvent être rien moins qu'incroyables. C'est pourquoi ils parviennent, quelquefois pendant des années, à vivre séparés de leur famille et ensuite à reconstruire leur vie dans un nouveau lieu, à partir de rien, quand ils sont enfin réunis.

Ce qui peut contribuer à faire ou défaire cette réunification est le soutien accordé par la communauté d'accueil. La famille d'Alas est parvenue à se réunir à Malte à cause du soutien légal et moral accordé par le JRS et une ONG (Organisation non gouvernementale). Sa femme et ses enfants ont été accompagnés jusqu'à Malte par une avocate de l'ONG. « Nous avons gagné ! » écrit-elle dans un SMS triomphal à sa collègue au JRS dès qu'ils ont réussi à s'embarquer dans le dernier vol pour atteindre Malte.

Ci-dessus, Alas, un réfugié somalien de Malte, qui a réussi à retrouver sa famille au bout de maintes difficultés. Page précédente, la tzigane de Bosnie dont parle l'article, qui a réussi à obtenir un droit d'asile en Allemagne.

Mark et sa famille sont hébergés par une congrégation religieuse à Rome. « Ils nous ont aidés, non seulement en offrant un toit, mais aussi un endroit pour guérir nos blessures intérieures, par des conseils spirituels et en nous permettant d'être une partie de leur famille. Nous prenons nos repas avec eux, nous partageons les discussions, nous jouons au football, ou nous regardons un match ensemble. » Mark fut aussi enchanté de trouver une "seconde famille", un groupe paroissial de 20 familles. Il dit : « Ils nous ont d'abord invités dans leur église pour que nous racontions notre histoire et, après cela, nous sommes devenus très proches. Ils sont si bons avec nous. Nous avons passé la veillée de Noël avec une famille. C'est ce dont les réfugiés ont besoin : se sentir accueillis et ne pas être vus comme un 'trouble-fête'. »

Nous le constatons souvent. Dans un autre cas individuel qui a eu une issue heureuse, le JRS de Berlin a accompagné une famille de Rome qui luttait contre la déportation en Bosnie. Après deux ans, la Commission des epreuves d'Allemagne a accordé à la famille la permission de rester. Le JRS a dit : « La solidarité de camarades d'école, d'enseignants et de cadres de l'administration publique qui ont approuvé la requête de la famille, a été extraordinaire et encourageante. » En France, le JRS coordonne un Réseau d'accueil qui encourage les familles françaises et les congrégations religieuses à ouvrir leurs demeures à des réfugiés qui, autrement, n'ont nulle part où aller.

Étant donné l'état du monde aujourd'hui, des gens continueront à fuir leur maison en nombre élevé, et ils continueront à affronter l'épreuve de la séparation et de la perte. En tant que frères et sœurs en solidarité avec eux, notre devoir est d'assurer que les réfugiés et les autres migrants forcés atteignent le but qu'ils ont payé à un prix si élevé : un endroit sûr où ils peuvent vivre ensemble avec leur famille, dans la dignité et l'espérance.

Traduction de Yves Morel, S.J.

L'éducation de ceux qui sont aux marges

Mary McFarland – *Directrice internationale du JC:HEM*

L'*Index du Développement Humain* (IDH) montre que les lieux du monde où se trouvent la plus grande pauvreté et les conflits les plus graves ont les niveaux d'éducation les plus bas. Peut-on imaginer qu'un plus haut niveau d'éducation pourrait renverser cela ?

Sur les photos, de gauche à droite, les universités jésuites qui sponsorisent les études dans les pays en voie de développement ; une salle de cours pour l'informatique à Ban Mai Nai Soi, en Thaïlande.

Quand on discute de l'importance qu'il y a à accéder à un plus haut niveau d'éducation, on pose souvent la question « Pourquoi former des réfugiés si on ne peut pas les embaucher ? ». Un réfugié qui est diplômé des *Jésuites ensemble : Enseignement supérieur aux marges* (JC:HEM) avec un Diplôme en études libérales, répondit en disant « Nous ne recherchons pas un enseignement supérieur en vue des métiers, nous recherchons l'enseignement supérieur pour combattre l'ignorance ». Un réfugié vivant au Tchad a proposé une autre perspective, « Si nous avions eu l'enseignement au Darfour, nous ne serions pas aujourd'hui des réfugiés. Sans éducation, nous avons été pris au dépourvu ».

Tous ceux qui vivent aux marges ne sont pas des réfugiés. Beaucoup sont des gens déplacés à l'intérieur de leur propre pays. Durant une récente visite d'évaluation au Sri Lanka où vivent beaucoup de personnes déplacées du pays, un enseignant réfléchit à la nécessité d'une éducation supérieure « … de sorte que les gens puissent avoir une place dans leur esprit pour des idées nouvelles – une place qui leur donne quelque distance loin de la guerre. » Un enseignement plus élevé apporte de l'espoir pour un avenir meilleur.

Les marges sont définies par le JC:HEM comme ces lieux du monde où les gens ne bénéficient pas du tout ou pas assez d'une éducation supérieure. En plus du JC:HEM, deux organisations qui ouvrent le chemin aux réfugiés et aux gens déplacés à l'intérieur pour qu'ils accèdent à l'enseignement supérieur sont le *Service jé-*

Semence

suite des réfugiés (JRS) et la *Haute Commission des Nations Unies pour les Réfugiés* (UNHCR). Dans beaucoup de pays le JRS assure aux réfugiés une éducation primaire et secondaire. Ils sont les premiers à comprendre combien l'enseignement supérieur est important pour préparer des enseignants qualifiés pour leurs classes, et aussi l'importance de l'enseignement supérieur pour le développement de la communauté. La *Haute Commission des Nations unies pour les Réfugiés* (UNHCR) rapporte que plus de 51 millions de gens, plus qu'à aucun autre moment connu de l'histoire, vivent dans un état de migration humaine forcée. Très peu ont accès à l'enseignement supérieur. En conséquence, l'UNHCR a reconnu l'accès à l'enseignement supérieur comme un objectif stratégique pour 2014-2016. L'*Index de développement humain* (IDH) montre que les lieux du monde qui ont la plus grande pauvreté et les conflits les plus élevés sont aussi ceux où le niveau de l'éducation est le plus bas. Est-il possible d'imaginer qu'un enseignement plus élevé puisse renverser cela ? En vingt ans l'IDH pourrait indiquer que ces mêmes pays ont des niveaux d'éducation plus élevés, une pauvreté basse et peu de conflits. C'est possible.

En 2007 l'Association US des Collèges et des Universités jésuites (AJCU) qui est doyenne des programmes pour adultes et de l'éducation continue (DACE) a parrainé une conférence mondiale pour étudier comment les zones du monde riches en éducation pourraient être une passerelle pour les zones du monde pauvres en éducation. Cette conférence a conduit nombre de gens de même sensibilité à travailler à ce qui est devenu : les *Jésuites ensemble : Enseignement supérieur aux marges* (*www.jc-hem.org*).

JC:HEM, initiative de la Compagnie de Jésus, a pour but d'assurer à ceux qui vivent aux marges l'accès à l'enseignement supérieur, et que le monde bénéficie des voix et de la perspicacité de ces étudiants brillants et capables. Au moyen de la salle de classe virtuelle et mondiale du JC:HEM, les voix de ceux qui sont aux marges atteignent le monde. Des professeurs venant du monde entier donnent bénévolement du temps pour enseigner. Ces professeurs parlent de leur transformation après avoir entendu les étudiants parlant de leur marche de plus d'une heure sous une chaleur de 38 degrés pour rejoindre la salle

*Ci-dessous, des filles et des garçons du cours d'informatique à l'*Arrupe Learning Centre*, dans le camp de réfugiés de Kakuma, au Kenya.*

*Ci-contre, un jeune diplômé du camp de Kakuma et, ci-dessous un groupe d'élèves de l'*Arrupe Learning Centre. *Au milieu de la photo, le P. John Fitzgibbons S.J.*

des ordinateurs et l'accès à Internet pour étudier, et parlant aussi de leurs histoires sur la manière dont l'enseignement supérieur apporte un avenir meilleur. Étudiants et professeurs s'encouragent mutuellement. Apprendre donne de la joie.

2010 à 2013 ont formé les années pilotes pour JC:HEM. En 2010 deux programmes universitaires ont été assurés : le Diplôme d'études libérales et les cours de niveau certificat ou les Voies du service d'apprentissage de la communauté (CSLTs). Trois emplacements ont été choisis pour l'émission pilote : Alep en Syrie, Dzaleka, un camp de réfugiés au Malawi, et le Camp de Kakuma au Kenya. Lorsque la guerre s'amplifia en Syrie en 2012, le centre de la classe fut bombardé. Le JRS resta pour accompagner les Syriens et le programme du JC:HEM dut se déplacer à Amman en Jordanie.

Le Diplôme d'études libérales est un programme en ligne qui a reçu le prix de l'Université Régis à Denver au Colorado. Les étudiants étudient en ligne dans une salle de classe virtuelle avec des professeurs se trouvant dans le monde entier, et l'enseignement est soutenu par des tuteurs sur le site ou en ligne. Dans chaque section de cours de 15 étudiants, dix à douze cultures et pays différents sont représentés. La communauté d'étude comprend des femmes et des hommes qui sont musulmans, chrétiens, bouddhistes et d'autres religions. Les anciens élèves créent une différence dans leur communauté, les uns en créant des affaires, d'autres en devenant enseignants, et beaucoup appelés à être des agents du maintien de la paix ou à servir de médiateurs pour les conflits interculturels ou interreligieux.

Les CSLTs sont des cours de certificat avec le support de nombreuses universités. Des cours tels que : Education pour enseignant du primaire, conseil, anglais comme langue étrangère, protection de l'enfant, besoins spéciaux et pourvoyeur de santé communautaire, répondent aux besoins locaux et ont été proposés en anglais, en français ou en arabe. Les responsables de communauté et le tuteur qui est sur le site déterminent les sujets pour le CSLTs. La communauté bénéficie directement des fruits des cours. Dans un emplacement où les besoins spéciaux sont proposés, les diplômés ont commencé un centre de réhabilitation pour les handicapés et leur famille. Aujourd'hui le centre est une ressource remarquable pour beaucoup de ceux qui vivent dans le camp de réfugiés.

En plus des lieux du programme initial, les nouveaux lieux du JC:HEM comprennent le Tchad, l'Afghanistan, Mae Hong Son en Thaïlande et Taunggyi, au Myanmar (Birmanie) avec des étudiants de l'Institut Saint Louis de Gonzague. En 2015, JC:HEM s'étend à un plus grand nombre d'étudiants en partenariat APC à Bendum, aux Philippines ; au Sri Lanka avec le JRS et la Province jésuite ; et au Camp Za'atari sur la frontière Jordanie-Syrie, avec le JRS et l'UNHCR.

Grâce à l'équipe du JC:HEM, le JRS et les autres partenaires sur le site, la faculté et des Universités comme Régis, Georgetown, Gonzague et l'Université Comillas (de Madrid) qui ont ouvert la voie, JC:HEM a été au service d'environ 1.600 étudiants… de l'Enseignement supérieur jésuite : transformer la pensée, c'est transformer le monde.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Au service des migrants les plus vulnérables

Rafael Moreno Villa, S.J.

Selon le Rapport des Nations unies sur les migrations internationales, il y avait en 2013 environ 37 millions d'émigrants internationaux en Amérique latine et dans les Caraïbes. 1,1% a émigré en Afrique ; 5,1% en Asie, 10,3% en Europe, 13,4% dans un autre pays de la région d'Amérique latine et des Caraïbes (LAC), 69,8% aux États-Unis et au Canada et 0,3% en Océanie. 43% des migrants latino-américains viennent du Mexique ; c'est le deuxième pays au monde avec l'émigration la plus élevée après l'Inde. La Colombie quant à elle, est le deuxième pays au monde qui a le plus grand nombre de personnes déplacées en interne en raison du conflit armé. Cela représente un total de 5 millions 700.000 personnes.

Parmi tous ces émigrants, entre 7,5 et 9 millions sont les plus vulnérables. Leur vulnérabilité est due à plusieurs facteurs découlant de la difficulté d'obtenir un visa. Ce manque les conduit à devoir subir les traitements de marchands et de passeurs sans scrupules, de devoir emprunter des routes extrêmement dangereuses sur lesquelles ils souffrent d'innombrables agressions causées par les autorités d'immigration, le crime organisé et la délinquance commune ; ils doivent aussi faire face à un durcissement des politiques migratoires gouvernementales dans les pays de transit et de destination, qui de plus en plus violent leurs droits humains.

Le Réseau jésuite avec les migrants est devenu un réseau entre provinces et entre secteurs, présent dans 18 pays d'Amérique latine et dans les Caraïbes , il comprend plus de 80 chantiers ou programmes liés à l'émigration.

Par exemple, le transit de migrants clandestins par le territoire du Mexique par la frontière avec les Etats-Unis est sans aucun doute la route la plus dangereuse des Amériques, et l'une des plus périlleuses au monde. Il existe une probabilité de 80% que pendant le voyage, les migrants soient arrêtés et se voient extorqués ou déportés par les autorités mexicaines ou américaines, qu'ils soient victimes d'extorsion, d'enlèvement, de violences sexuelles, d'assassinat, de torture, de trafic et de traite de la part du crime organisé.

Même si la situation avec les migrants est aussi inquiétante, l'apostolat avec les migrants a commencé dans la Compagnie de Jésus bien après le travail avec des personnes déplacées et des réfugiés, poussé par le *Service jésuite des réfugiés*

Ci-dessus, les participants à un séminaire sur l'hospitalité.

Servir

(JRS). Ce n'est qu'en 1998 lors d'une réunion des directeurs nationaux du JRS d'Amérique latine et des Caraïbes (LAC) qu'il a été demandé à l'ancien directeur, Fr. Raúl González Fabre, SJ de réaliser une analyse de l'émigration irrégulière et de présenter une proposition de plan de travail aux Provinciaux de LAC.

Raul a terminé ses travaux en novembre 1999. Il a repéré les flux migratoires les plus vulnérables et présenté une stratégie d'intervention très bien pensée, qui jusqu'à présent continue d'inspirer notre travail et notre organisation. La première nouveauté organisationnelle qu'il a trouvée était que « l'apostolat des migrants irréguliers nous pose la question du dépassement de notre structure apostolique territoriale (les Provinces sont calquées sur les divisions nationales) pour retenir comme champ d'action le phénomène en lui-même : le flux ou le mouvement des migrants qui se déplacent d'un pays à l'autre. Ainsi, dès le début, le plan devait se penser à une échelle trans-provinciale. L'unité principale pour penser cet apostolat est nécessairement régionale ».

Ses autres intuitions les plus pertinentes furent: 1. distribuer les tâches entre les provinces correspondantes selon qu'elles sont situées dans un pays d'origine, de transit et / ou de destination; 2. concevoir l'apostolat comme une œuvre multidimensionnelle, composée de trois dimensions: socio-pastorale; recherche théorique; politico-organisationnelle; 3. développer progressivement l'articulation en trois phases: la construction et l'élargissement de la base du travail local, l'articulation régionale et l'articulation continentale; 4. structurer cet apostolat, depuis le début, en liaison étroite avec l'action des autres, en particulier les Scalabriniens.

La proposition a été approuvée par les provinciaux, mais le Frère González n'a pas pu la mettre en œuvre car il fut envoyé en Zambie. Il fallut attendre 2002 qu'un groupe de jésuites de République dominicaine, Equateur, et du Mexique nous réunissions à Quito pour relancer la proposition et commencer à articuler internationalement ce que nous faisions à l'échelle nationale sur la migration. De 2002 à 2011 nous avons développé notre réseau. Au début, nous nous sommes organisés en *Service jésuite des migrants* (SJM) et seules des œuvres spécialisées sur la migration furent créées dans diverses provinces. Peu à peu, nous avons inclu des programmes dans nos universités, paroisses, centres sociaux impliqués dans cette question. Pendant tout ce temps, nous avons oscillé dans la façon dont nous nous rapportions au JRS. En Octobre 2011, la Conférence des Provinciaux d'Amérique latine (CPAL) a approuvé les budgets et la structure actuelle.

Dans le même temps que nous développions le réseau latino-américain, nous avons conçu et adapté les formes de collaboration avec les œuvres des jésuites américains consacrées à l'émigration organisées différemment. Cet effort a abouti à la signature d'un accord entre la Conférence des Provinciaux de ce pays et la CPAL en 2004. Cela a favorisé un processus de développement de la collaboration et de la coordination au niveau des Amériques qui perdure aujourd'hui encore.

Les présupposés les plus importants qui définissent la spécificité du travail de la Compagnie de Jésus dans le domaine de l'émigration et déterminent la façon dont nous sommes actuellement organisés dans la région LAC sont les suivants : 1. S'occuper de l'émigration implique de la considérer dans son contexte global. Ce contexte nous oblige à agir comme un corps universel avec une mission universelle, en prenant conscience en même temps de la diversité radicale de nos situations. 2. La manière dont nous nous organisons doit être déterminée par la nature et la trajectoire des flux de mobilité humaine dans la région LAC et non par nos propres structures provinciales. 3. Pour être une préférence apostolique de toute la Compagnie de Jésus et une des priorités du plan apostolique de la CPAL, notre travail avec les

migrants, les réfugiés et les personnes déplacées doit être conçu comme un service inter-provincial et inter-secteurs. Non pas comme une œuvre exclusive du JRS ou SJM, ou du secteur social. 4. Nous devrons respecter le caractère global et durable de l'émigration, le caractère particulier et transitoire du réfugié et du déplacé.

Sur la base de ces présupposés, le *Réseau jésuite avec les migrants* (RJM-LAC) est devenu un réseau interprovincial et intersecteurs présent dans 18 pays de la région LAC et comprend plus de 80 chantiers ou programmes en rapport avec l'émigration, le déplacement et / ou les accueils des secteurs social, éducatif ou pastoral, de la spiritualité, des médias, appartenant à 13 provinces de la CPAL.

Les objectifs spécifiques du RJM sont : promouvoir et défendre les droits de l'homme pour les migrants, les déplacés et les réfugiés les plus fragiles et leurs familles grâce à un soutien pastoral et social, la recherche, la formation, le suivi (= la conséquence) et la promotion de leurs propres organisations; affronter les causes structurelles qui génèrent ces mouvements humains; aider notre région et les sociétés qui la composent à penser et à assumer les transformations sociales qu'apportent avec elles ces migrations, les déplacements et l'accueil; relier la Compagnie de Jésus en Amérique latine et dans les Caraïbes à d'autres initiatives et réseaux civils et ecclésiaux autour de la mobilité humaine.

Le réseau est divisé géographiquement en quatre sous-régions : la *sous-région Amérique centrale et Amérique du Nord* (CANA), qui porte une attention prioritaire aux flux de migrants de l'Amérique centrale et des migrants mexicains aux États-Unis. De plus en plus, elle s'occupe de réfugiés qui s'enfuient du Honduras, du Salvador et du Guatemala en raison de la violence; la *sous-région des Caraïbes*, donne la priorité aux flux des migrants haïtiens et dominicains aux États-Unis, au Canada et en Amérique du Sud; la *sous-région sud*, porte attention principalement aux flux de migrants andins au Chili et migrants haïtiens au Brésil; la *sous-région de Colombie* et des pays voisins, est une sous-région où le JRS est présent pour se consacrer à l'accompagnement des personnes déplacées et des réfugiés internes notamment en raison du conflit armé colombien.

Dans chaque sous-région est fourni un service multidisciplinaire qui comprend quatre dimensions: la *dimension sociale*, à partir de laquelle sont proposés des services humanitaires et sociaux directement aux personnes; la *dimension pastorale*, qui leur offre l'accompagnement évangélisateur, sacramentel et pastoral; la *recherche théorique*, dimension dans laquelle on privilégie la recherche interdisciplinaire sur les causes et conséquences des migrations, des déplacements et des demandes d'asile, tout comme la formation et le soutien des organisations en lien avec ces questions ; *la dimension politico-organisationnelle*, dans laquelle sont lancées des campagnes autant de sensibilisation des communautés d'origine, de transit et de destination que de la conséquence politique sur les gouvernements de notre région pour parvenir aux changements de fond des politiques de migration. L'organisation et la mobilisation des réfugiés, des personnes déplacées et des travailleurs les plus fragiles et de leurs familles sont également favorisées afin que ces gens soient les principaux acteurs de leurs demandes. Il existe aussi une aide juridique pour les victimes des droits de l'homme et les institutions qui les servent.

Tout cela, nous essayons de le faire dans le cadre de la Pastorale de la mobilité humaine que mène l'Eglise dans les Amériques.

Traduction de Y.V.

Ci-dessus, accolade entre chiliens et péruviens après la controverse sur le tracé maritime entre les deux pays. Page précédente, des femmes en liesse le « jour de la mère ».

Le Service Jésuite des Migrants

Josep Buades Fuster, S.J.

Le *Service Jésuite des Migrants* est considéré comme un acteur important dans le monde de l'attention aux immigrés, dans la réflexion sur les migrations, sur la société qu'elles configurent, et sur le débat public concernant les politiques de l'immigration et de l'intégration.

Ci-dessous, un groupe de travail du SJM, le Servicio Jesuita a Migrantes *d'Espagne. Page suivante, une manifestation de réfugiés.*

L'Espagne a été un pays d'émigration pendant presque tout le XXe siècle, de même qu'elle fut un pays d'exil durant la Guerre civile (1936-1939). A partir des années cinquante, elle devint une destinée touristique importante pour beaucoup d'Européens. Peu à peu, un bon nombre de retraités britanniques, allemands et d'autres pays européens ont transformé les côtes espagnoles en lieu de résidence, parce qu'il était moins cher de vivre en Espagne avec les pensions de retraite de leurs pays respectifs. L'Espagne ne commença à recevoir des travailleurs immigrants qu'à la fin des années quatre-vingts, dans des secteurs comme l'agriculture, les emplois domestiques, la construction et l'hôtellerie.

Les premiers immigrants étaient surtout marocains, bien qu'il y ait aussi des Dominicains, des Argentins, des Cubains, des Colombiens, des Philippins… Mais les étrangers en Espagne n'atteignaient pas 1% de la population totale. Entre 1995 et 2008, l'immigration des populations venues de l'Equateur, de la Colombie, de la Bolivie, d'Argentine, de la Roumanie, de la Bulgarie, de Chine, etc. augmenta énormément. Les résidents étrangers en vinrent à représenter 12% de la population totale. Au cours des années plus récentes, il convient de souligner trois grands groupes de population étrangère en Espagne : le groupe roumain, le groupe marocain et le groupe britannique ; viennent ensuite le groupe équatorien, puis le chinois et le colombien. Mais il y a aussi des résidents de très nombreuses autres origines.

La crise économique a été longue et intense en Espagne. Les taux de chômage ont dépassé 25%, taux beaucoup plus élevés quand il s'agit des jeunes et des étrangers. Cela s'est répercuté sur les migrations. Il y a beaucoup moins d'entrées d'immigrants, en même temps qu'augmentent les mouvements de retour ou de nouvelle migration d'anciens immigrants, ou d'émigration de jeunes Espagnols. Ce sont des mouvements notables, mais modérés. La majeure partie des immigrés est restée en Espagne. Avec le temps, chaque fois davantage de migrants acquièrent la nationalité espagnole, de sorte qu'« immigrant » ne signifie pas « étranger » et que la société espagnole devient plus diverse et complexe. Il faut remarquer que tout au long de cette période, le

nombre des demandeurs d'asile s'est maintenu à un bas niveau et que le nombre des réfugiés, auxquels l'Espagne accorde la protection internationale, est encore plus bas.

La Compagnie de Jésus s'est intéressée aux immigrants pendant les années quatre-vingt dix. En même temps, des jésuites se joignirent à des initiatives locales en faveur de l'accueil des migrants. Quelques Provinces incorporèrent les migrations dans leurs projets apostoliques. Et des œuvres de la Compagnie pour l'accueil des immigrants commencèrent à prendre forme. L'initiative la plus remarquable fut alors la création de l'Institut Universitaire des études sur les migrations dans l'Université pontificale de Comillas.

L'année 2000 reste comme un point de référence. En effet, une assemblée de l'Apostolat social –de ce qui était alors les six Provinces espagnoles–, choisit les migrations parmi les priorités apostoliques du secteur. Ceci stimula la création d'œuvres dans tout le pays. *Peuples unis* à Madrid (quartier de La Ventilla), la fondation *CeiMigra* à Valence, la fondation Migra Studium à Barcelone, la fondation *Ellacuria* à Bilbao et l'association du *volontariat Claver* à Séville. Ces œuvres devaient former le noyau du SJM (Service Jésuite des Migrants), mais elles n'en sont pas les seules. A Madrid s'est aussi formé le *Centre Père Rubio* avec la paroisse Saint François de Borgia. A Valladolid et à Burgos, la Compagnie participe à des réseaux avec d'autres congrégations religieuses : le *Réseau Íncola* et *Atalaya interculturel*. A Tudela s'est formé le *Centre Lasa*. Des communautés d'accueil se sont également formées à Madrid, Bilbao, Durango, Saint Sébastien…, communautés dans lesquelles les jésuites partagent leur vie avec des immigrés (spécialement des jeunes Africains). Et il y a eu d'autres initiatives à Alicante, Almeria, Las Palmas de la Grande Canarie…

A mesure que se créaient des œuvres apostoliques, une structure interprovinciale fut formée. Cette coordination se projeta également au dehors, pour s'articuler avec le *Service Jésuite des Réfugiés* en Europe (JRS-Europe) et le *Service Jésuite des Migrants* en Amérique Latine et aux Caraïbes (SJM-LAC). En 2006, lorsque la coordination des œuvres commençait à donner naissance à quelques réseaux communs, on adopta la dénomination commune de SJM-Espagne.

Le SJM a grandi adapté à l'entreprise de projets communs dans quelques domaines plus importants, parfois partagés avec le JRS-Europe ou le *Réseau Ignatien pour l'Incidence Mondiale sur les Migrations* (connu comme GIAN-*Migration, Réseau mondial ignatien de plaidoirie*). Il est aisé de faire ressortir les deux domaines qui touchent à la garantie des droits de l'homme : la « Frontière Sud » (celle de l'Espagne avec le Maroc dans les villes africaines de Ceuta et Melilla, ou plus largement avec la Méditerranée et l'Atlantique) ; et les « frontières invisibles » (celles que subissent à l'intérieur du pays les personnes qui s'y trouvent de manière irrégulière). Le SJM mise sur une société accueillante et s'oppose aux discours qui criminalisent les immigrants. Les visites aux migrants enfermés dans des Centres d'internement d'étrangers, conçus pour assurer leur expulsion, ont été la base d'informations très rigoureuses, attendues par la société civile et comme outils pour le dialogue avec le gouvernement. L'expérience des communautés d'accueil, ainsi que d'autres formes d'engagement avec les personnes, ont

SJM España
servicio jesuita a migrantes

Migration

donné lieu à la participation à des motions qui ont eu une incidence sur les processus législatifs sous le nom de « Sauvons l'accueil », pour que les lois ne criminalisent pas les immigrés en situation irrégulière ni ceux qui les accueillent. Il y a d'autres champs de mission : la formation de dirigeants d'association, le développement de la participation citadine, la rencontre interreligieuse, la formation des femmes immigrantes à l'emploi domestique.

Dès que le SJM-Espagne a découvert des domaines d'action commune, il a élaboré une réflexion sur el *modo nuestro de proceder* (notre manière jésuite de procéder). En 2005, il a publié un document qui présentait la spécificité de son travail avec la population immigrante et avec la société issue du phénomène migratoire. Il affinait la spécificité de sa manière de procéder dans l'investigation et la réflexion, l'intervention socio-éducative avec la population immigrée, la sensibilisation de la société, et même dans la collaboration. Il fixait également quelques priorités. En 2010, le SJM continua à réfléchir sur son identité, sa mission et sa manière de procéder. Il s'agissait d'articuler la pluralité d'œuvres avec l'unité que représentait le SJM. Il établit deux pôles en tension : le pôle local et le pôle commun ; entre les deux s'étendait un vecteur sur lequel se situaient (du local au commun) – la vie et l'insertion, l'action, la recherche et la réflexion, la sensibilisation sociale et l'incidence politique.

Le SJM découvrit que sa mission s'étendait aussi entre deux pôles : la population immigrée plus vulnérable et l'intégration d'une société plurielle. Le premier pôle indiquait le travail aux frontières (extérieures et intérieures) et avec la jeunesse. Le second pôle indiquait le travail de domaines comme la participation citadine et la rencontre interreligieuse.

Sur la photo, formation professionnelle à l'école San José. Photo du P. Josep Buades Fuster S.J., auteur de l'article.

Le SJM est en passe d'être considéré comme un acteur d'une certaine importance dans le monde de l'attention aux immigrés, dans la réflexion sur les migrations et la société à laquelle ils donnent forme, et sur le débat public concernant les politiques d'immigration et d'intégration. Il possède un ensemble intéressant de publications (que l'on peut trouver en *www.sjm.org*), mais aussi une série d'actions d'influence auprès du gouvernement, du Parlement et d'autres organismes de l'État. On peut peut-être situer l'année 2009 comme référence avec la dernière réforme de la loi sur les étrangers. Normalement, le SJM participe à l'arène publique avec d'autres organisations. En Espagne, on peut souligner la collaboration avec la Caritas espagnole, la Commission espagnole d'aide au réfugié, le Réseau Accueil, le Secrétariat des migrations de la Conférence épiscopale espagnole, et beaucoup d'autres. Et le SJM collabore étroitement avec le JRS-Europe lorsqu'il s'agit d'intervenir au sein des Institutions européennes.

Dans cette présentation, on a vu comment le SJM est né en réalité d'un ensemble d'œuvres qui se coordonnent. On serait tenté de soupçonner qu'il coïncidait avec la commission de coordination : c'est vrai, avec les directeurs d'œuvre et quelques personnes peu nombreuses en plus. Le SJM a grandi à la mesure de ce qu'il produisait, à la mesure de ce qu'il se montrait à l'extérieur, principalement par les publications. Peu à peu, les professionnels et les volontaires qui composent les œuvres de la Compagnie de Jésus dans le domaine des migrations sentent l'identité du SJM comme la leur propre. Dans les moments importants, des séminaires de réflexion avec les membres des équipes ont eu lieu. Mais la première assemblée du SJM s'est tenue en 2014. Y ont assisté environ 50 personnes venant de toutes les œuvres. Cette assemblée a porté ses fruits. Les participants demandent à multiplier les contacts entre les diverses entités : qu'il y ait plus de visites entre les membres de leurs équipes, plus de possibilités d'apprentissage à partir de l'expérience des unes et des autres, des possibilités aussi de formation conjointe. Enfin, ils demandent un renforcement de la structure même du SJM : bulletin de communication interne, rénovation de la page Web, dotation d'un bureau de gestion. Il s'agit de se doter des moyens pour poursuivre l'accomplissement d'une mission, pour poursuivre son apport à une société complètement transformée par les mouvements migratoires, une société que nous voulons accueillante et inclusive.

Traduction de Yves Morel, S.J.

La mission tsigane en Europe centrale

Tamás Forrai , S.J.

Les changements politiques et économiques des années '90 en Europe de l'Est ont eu pour conséquence le licenciement de beaucoup d'ouvriers dans l'industrie. Généralement, la plupart de ces ouvriers spécialisés ou non qualifiés venaient d'un milieu ou d'une ethnie tsiganes. Ils ont beaucoup souffert des changements survenus dans le système. Durant les dernières vingt années, la pauvreté les a de nouveau touchés, car ils ont été victimes de discrimination dans le partage des ressources de la sécurité sociale.

L'intégration tsigane en Europe centrale est un défi très important pour nos pays, nos Eglises, et par conséquent pour les Provinces jésuites. Mais il y a maintenant des signes clairs de coopération entre ces Provinces par le travail en réseau et le partage de programmes locaux. Les jésuites hongrois, roumains et slovaques se réunirent pour réfléchir ensemble et partager leurs meilleures façons d'agir, tandis que la Région Roumaine lançait un programme avec le *Service Jésuite des Réfugiés* (JRS). Ce qui suit sont quelques fruits de cette collaboration et coopération.

Hongrie

La Province hongroise de la Compagnie de Jésus a lancé un programme unique de tutorat et d'enseignement à divers niveaux : des adultes qui n'ont pas terminé le secondaire à ceux qui ont atteint le niveau universitaire. Le but principal est de construire une nouvelle génération éduquée et socialement intégrée, une génération pour laquelle la migration coutumière, avec toutes ses difficultés, ne serait plus qu'une chose du passé.

A Budapest se trouve le Collège Universitaire Résidentiel Tsigane. Le but de ce collège est de former des étudiants tsiganes prometteurs, collégiens ou universitaires, qui s'engagent dans une activité publique et le dialogue social. Les étudiants du Collège doivent faire preuve d'excellence et être sensibles aux questions sociales.

L'ouverture officielle du Collège jésuite tsigane eut lieu en septembre 2011. C'est un exemple unique de collaboration entre les Eglises catholique romaine, grecque catholique, réformée et luthérienne. Les églises décidèrent de travailler ensemble dans cet unique projet, situé dans cinq villes universitaires.

Les jésuites conduisent le programme. Nous travaillons avec 31 étudiants tsiganes qui ont choisi d'étudier à Budapest. Notre Collège leur assure une vie communautaire et une atmosphère académique, indispensables au développement professionnel des étudiants. Des tuteurs organisent des programmes au Collège résidentiel. Ils aident les étudiants à compléter avec succès leurs études de collège et universitaires. Quand

Dimension sociale des migrations

« L'intégration tsigane en Europe Centrale est un défi très important pour nos pays, nos Eglises, et par conséquent pour les Provinces Jésuites. Il y a maintenant des signes clairs de coopération entre ces Provinces par le travail en réseau et le partage de programmes locaux. »

Sur la photo, de jeunes nomades bénéficiant de l'assistance des jésuites en Roumanie.

Nomades

les étudiants achèvent les programmes internes au Collège, l'université leur accorde leurs diplômes, certifiant qu'ils ont complété avec succès leur scolarité.

Le programme interne a trois parties : le premier module comprend : technique moderne d'alphabétisation, introduction aux sciences sociales, technologie de l'information, et étude de langues – celles-ci sont des aptitudes intellectuelles essentielles pour une carrière brillante. Le second module comprend : étude de la culture tsigane, et ethnographie hongroise. Ce module inclut l'apprentissage des langues oubliées tsiganes. Le troisième module est centré sur des activités communautaires chrétiennes. Le Collège fait son possible pour donner un certificat de compétence qui aidera les étudiants, une fois le diplôme obtenu, à trouver un emploi.

Ilona, une des premières étudiantes du Collège, parla du programme, que l'on peut appeler Ecole des possibilités pour adultes (*School of Possibilities for Adults*) : « J'ai 52 ans, et je désire apprendre à lire et à écrire car je n'ai pu le faire quand j'étais une enfant. J'étais la fille la plus âgée de la famille, et il ne m'était pas permis d'aller à l'école. Je devais aider dans la maison et m'occuper de mes quatre plus jeunes sœurs et frères. Plus tard j'ai eu ma propre famille. J'ai élevé trois enfants, qui aujourd'hui sont mariés et ont leurs propres enfants. Je voudrais pouvoir leur lire des contes de fée et des histoires de la Bible. »

Ce système d'éducation informel – il y a déjà huit de ces centres en Hongrie – repose sur l'aide de volontaires. Ceux-ci se passionnent de pouvoir aider ceux qui n'ont pas eu l'opportunité d'achever leurs études élémentaires quand ils étaient enfants. C'est pourquoi la priorité est d'enseigner les tsiganes qui appartiennent au groupe le plus défavorisé dans la société. Comme ailleurs dans le monde, l'éducation demeure le seul moyen qui ouvre de bonnes perspectives d'avenir. Le rôle des femmes est ici capital, c'est pour cela qu'elles sont notre priorité. Les premiers pas furent faits en 2010 : aujourd'hui près de 200 personnes ont reçu leurs diplômes. C'est leur premier pas pour trouver un emploi et gagner leur vie, plutôt que de compter simplement sur des allocations de chômage.

« Tandis que j'adore le monde miraculeux du peuple tsigane – la variété culturelle de sa musique, de sa danse et de son art – c'est un défi de leur enseigner les mathématiques et d'en faire l'application à leur façon différente de penser. Nous avons vraiment de la chance qu'ils soient en relations avec nous », dit Mme Éva Balázs, volontaire, professeur retraitée. Des volontaires de milieux différents se joignent au projet. Beaucoup d'entre eux n'ont jamais eu la moindre idée de la pauvreté des tsiganes, et n'ont aucune expérience comme éducateurs. Il arrive que ce genre de travail avec les plus pauvres mette à rude épreuve et décourage les volontaires. C'est la raison pour laquelle, deux fois par an, des sessions spéciales de formation sont organisées pour eux. Des spécialistes et des experts sont invités pour aider à préparer et former des volontaires

A gauche, un moment de détente au centre d'accueil des jésuites en Slovaquie. Page précédente, le P. Peter Sabol S.J. avec des jeunes du projet Lunik IX *destiné au peuple nomade de Slovaquie.*

pour ce travail. Et les tsiganes et tous ceux qui travaillent pour eux, ont affaire à de solides préjugés et des stéréotypes. Il est donc nécessaire de prendre ces mesures qui mènent à une société plus diversifiée.

Il y a aussi le *Miskolc – « Common Space » Youth Program* (Programme pour la jeunesse). Dans ce projet à long terme les volontaires ont un rôle crucial. Ce genre de travail n'est pas aussi bien connu en Hongrie comme il l'est dans les pays de l'Europe de l'Ouest. Cet important projet *Common Space* a de multiples facettes et compte beaucoup sur les volontaires. Le projet tend à promouvoir une société diversifiée dans une cité défavorisée dans la ville industrielle de Miskolc. Ce quartier est très connu pour son fort taux de chômage et sa désintégration sociale. Nos volontaires s'engagent pour la durée d'une année scolaire. Ils participent à une foule d'activités : ils aident à la paroisse jésuite du quartier, organisent des activités, guident des projets éducatifs pour des adultes, impliquent des familles dans l'écojardinage, participent à la réhabilitation communautaire, et coopèrent avec d'autres services civiques et avec les autorités locales. Le fait qu'il y ait si peu de projets impliquant des volontaires en Hongrie rend celui-ci très significatif. C'est un genre de « prototype » qui pourrait aussi faire ses preuves dans d'autres parties du pays.

Slovaquie

« *Meilleure résidence – espérance pour Lunik IX* » est un programme de voisinage commencé par la Province slovaque de la Compagnie de Jésus. Le P. Peter Sabol le décrit comme suit : « En septembre 2013, j'ai commencé à travailler, de façon très méthodique, à *Lunik IX,* une banlieue de Košice, où vivent 4.000 tsiganes. Là une communauté salésienne travaille autour d'une église récemment construite, et depuis 2008, dans un centre pastoral en lien avec l'église. L'équipe comprend trois prêtres salésiens, trois sœurs salésiennes et une poignée de volontaires.

Mon travail consiste à enseigner. J'enseigne le catéchisme huit heures par semaine dans une école pour tsiganes. Les après-midi deux fois par semaine j'enseigne l'anglais. Il y a des enfants et des adultes dans les groupes. J'aide aussi les enfants dans les matières scolaires. Chaque mardi je rencontre un groupe de garçons âgés de 10 à 16 ans. Nous pratiquons quelques sports, et puis nous discutons autour de la Bible.

Les mercredis, je propose le sacrement de réconciliation aux jeunes durant la messe. Après la liturgie, je rencontre un groupe dont les membres sont désireux de changer de vie –assez souvent ce sont ceux qui ont une histoire liée à la drogue. Nous parlons de beaucoup de sujets, et aussi du catéchisme et de la Bible. Chaque jeudi, nous avons une heure de prière tous ensemble. Nous nous mettons en présence du Seigneur, priant le chapelet, en adoration devant le Saint Sacrement, chantant et louant le Seigner, priant une partie des vêpres, finissant par la bénédiction. Les vendredis nous offrons un temps de réconciliation suivi de la célébration de l'eucharistie pour les enfants et les parents. Après cela, je prépare un petit groupe d'une demi-douzaine d'enfants à la première communion.

Les samedis, nous prenons un peu de temps pour du travail manuel pour les adultes (sur le terrain de jeu ou à l'intérieur), et nous aidons le projet « *Meilleure résidence – espérance pour Lunik IX* ». Finalement, le dimanche nous célébrons l'Eucharistie tous ensemble, et dans l'après-midi nous organisons divers jeux dehors

Lunik IX

En Hongrie aussi, comme le montre la photo ci-dessous, les jésuites travaillent avec le peuple nomade, surtout à leur éducation. En 2011, ils ont ouvert un collège où travaillent ensemble l'Eglise catholique Romaine, l'Eglise grecque catholique et les communautés protestantes : un superbe exemple de coopération inter-ecclésiale.

ou à l'intérieur. Durant l'Avent et le Carême, il y a des retraites et des activités pour les jeunes. Durant l'été nous organisons trois camps pour les jeunes, ainsi que des promenades, et un grand pèlerinage.

JRS Roumanie

Durant les quinze dernières années, JRS Roumanie a été impliqué dans la construction et le soutien du système d'asile et de migration en Roumanie. Il le fait en collaboration avec les autorités nationales et d'autres ONGs (Organisations non-gouvernementales).

La mission d'accompagnement, de service et de plaidoyer pour la cause des réfugiés s'est développée en rapport avec les besoins identifiés par le JRS, et des possibilités auxquelles le JRS pensait pouvoir répondre de façon réaliste. L'équipe comprend 20 personnes, le personnel et les volontaires. Ils font de leur mieux pour accomplir leur mission à laquelle ils croient passionnément.

En 2014, le travail se concentra principalement sur l'assistance directe. Mais ce premier travail fut soutenu par des campagnes de sensibilisation, défense des intérêts, formation et recherche. La Roumanie est un pays où le nombre de réfugiés et de demandeurs d'asile n'est pas très significatif en comparaison de leur nombre dans les autres pays européens. Mais le système social d'accueil exige de constants efforts d'amélioration. Les efforts de l'équipe furent très significatifs dans les situations suivantes :

- dans l'aide apportée à ceux qui arrivent par bateau. Le JRS fut capable d'assurer une aide d'urgence, et faire campagne pour collecter des fonds, de la nourriture et des vêtements pour faire face aux besoins essentiels. L'an dernier près de 350 personnes sont arrivées par bateau sur la Mer Noire. Elles ont eu besoin d'aide dans leur demande d'asile, et pour survivre dans leurs premiers jours en terre étrangère ;
- en essayant de protéger les droits des demandeurs d'asile face à des obstacles légaux divers, afin que les demandeurs d'asile puissent rester dans le pays légalement. Plus de 1.000 demandeurs d'asile reçurent des informations sur leurs droits, ou furent conseillés, et furent ainsi soutenus pour commencer leur nouvelle vie en Roumanie ;
- en aidant et accompagnant ceux dont la demande d'asile avait été acceptée, et qui devaient faire face à l'intégration dans leur nouvel environnement. Cette aide comprenait des stages de formation professionnelle et d'enseignement, une assistance financière pour se loger, faire face aux coûts des soins de santé, se nourrir et s'habiller ;
- en procurant un logement d'urgence, à l'abri de nuit Pedro Arrupe, à ceux laissés pour compte dans la rue. Ceux avec peu de soutien ou sans aide, reçurent des aides sociales et légales. A côté de soins pastoraux, une aide financière pour la nourriture, les médicaments et les besoins essentiels a été pourvue ;
- en responsabilisant les demandeurs d'asile à travers des séminaires et des tables rondes animés par des hommes de loi et d'autres personnes au service des réfugiés et des migrants ;
- en procurant un lieu où des étrangers d'origines diverses, qui arrivent en Roumanie, puissent se sentir accueillis et à l'aise dans la culture locale. Le Centre « My Place » a proposé des activités sociales, éducatives et récréatives à plus de 450 étrangers. Ils font de ce lieu « leur lieu », en se rencontrant, apprenant et partageant leurs cultures mutuelles.

La part la plus importante de notre travail demeure, en faisant de notre mieux, l'accompagnement, le soutien et l'aide à ceux dans le besoin. Le nombre de ceux que nous avons touché à travers le pays – et dans les centres communautaires et dans les centres de détention – est très significatif. L'an dernier, un peu moins de 1.500 demandes d'asile furent déposées dans le pays.

Traduction de Claude Espitalier-Noël, S.J.

Une migration sûre et digne

Benedictus Hari Juliawan, SJ. – *Coordinateur pour l'apostolat social et Coordinateur pour le réseau de migration, Conférence jésuite Asie Pacifique*

Lorsque François Xavier arriva à Malacca vers la fin de la décennie de l'an 1540, le grand missionnaire dut être le témoin d'une vue attachante sur la cité portuaire qui allait devenir sa base principale dans le Pacifique. Bien avant son arrivée, la ville et les régions avoisinantes étaient devenues un centre actif d'affaires et de commerce. Venus d'aussi loin que de l'Europe et de diverses parties de l'Asie Pacifique, les marchands sillonnaient la mer sur leurs galions chargés d'épices, de bois de santal, de thé, de porcelaine, de tissus et d'esclaves. Aujourd'hui, au moins 70.000 navires croisent sur les eaux bleu-vert du détroit de Malacca en tenant le cap vers ou depuis le Pacifique, chargés d'un tiers de tout le pétrole transporté par voie maritime dans le monde, en plus d'une quantité de marchandises diverses entassées dans leur soute.

En effet, l'histoire du Pacifique a longtemps été caractérisée par les déplacements de biens et de personnes, et aujourd'hui plus que jamais, la région est le moteur de la croissance du monde entier. Près d'une moitié du commerce global est couverte par les 21 pays de ce que l'on appelle le pourtour du Pacifique. Un rapport spécial du magazine *The Economist* suggérait que nous étions aujourd'hui à « l'âge du Pacifique ». Le commerce des biens et des services a beau se poser en sujet favori de tous les gouvernements, il n'en reste pas moins qu'à côté de toutes les histoires à succès, il y a un secret honteux dans la famille, un secret tragique pour tout dire.

Selon l'*Indice global 2014 de l'esclavage*, à peu près les deux tiers des 35,8 millions de personnes estimées en situation d'esclavage moderne se trouvent dans la région Asie Pacifique. Le moteur économique de la croissance dans la région attire une main-d'œuvre à bon marché et obéissante provenant souvent des économies les moins développées de la région. Les ressortissants asiatiques émigrant à la recherche d'opportunités d'emploi modeste et semi-spécialisé sont particulièrement vulnérables. Chaque année, des millions de personnes provenant de l'Indonésie, du Myanmar, des Philippines et du Vietnam partent vers d'autres pays de la région et au Moyen-Orient à la recherche d'un emploi qui leur permettrait, finalement, d'être capables de pourvoir aux besoins de leur famille. Depuis le recrutement dans leur ville natale et dans leurs villages jusqu'au placement et au rapatriement, tout le processus de migration est lourd d'épreuves et de dangers.

Le moteur économique de la croissance dans la région Asie Pacifique sollicite une main d'œuvre à bon marché et obéissante provenant souvent des économies les moins développées de la région. Les ressortissants asiatiques qui émigrent à la recherche d'opportunités d'emploi modeste et semi-spécialisé sont particulièrement vulnérables.

Leçon au Centre Rerum Novarum *de Taipei (Taiwan). Le centre est né en 1971 pour défendre les droits des travailleurs migrants qui commençaient à arriver sur l'île.*

En 2010, la *Conférence jésuite Asie Pacifique* fit de la migration une priorité constante dans les actions sociales. Elle identifia le phénomène comme une particularité bien définie de notre âge qui est caractérisé par la facilité de voyager et par des promesses de prospérité, mais aussi par des échecs et des dangers. Les jésuites, présents dans à peu près tous les pays en Asie Pacifique, sont bien placés pour répondre aux nécessités de ces migrants. Cependant, même en incluant

Dignité

L'histoire d'une domestique indonésienne

Hasnawati avait 28 ans lorsqu'elle se rendit d'abord à Bagdad pour travailler comme femme de ménage. En trois ans, elle travailla pour deux patrons différents. A la fin de son dernier contrat, elle fut violée par son propre patron et les parents de celui-ci mirent le feu à la jeune femme lorsqu'ils découvrirent ce qui était arrivé. Lorsque *Sahabat Insan* la trouva à son retour en Indonésie en juillet 2012, elle était dans un état terrible. Elle avait de sévères brûlures sur le visage, le cou, la poitrine et les deux bras, ce qui rendait même difficile le fait de bouger sa tête. Et elle était enceinte de six mois.

Elle eut besoin de plusieurs opérations sur ses plaies de brûlure, mais cela fut retardé jusqu'après la naissance de l'enfant car, selon les instructions du médecin, la priorité de Hasnawati, au point de vue médical, était de donner naissance à son bébé. Ainsi, le bébé ne serait-il pas affecté par l'utilisation des anesthésiques nécessaires pour les opérations chirurgicales. Le bébé naquit en bonne santé et comme Hasnawati ne voulait pas le garder, *Sahabat Insan* trouva un couple pour l'adopter. Quand elle fut déclarée prête pour d'autres interventions, Hasnawati dut subir des opérations chirurgicales pour cicatriser ses blessures. Elle eut besoin de cinq opérations et, pendant tout ce temps, *Sahabat Insan* l'aida et l'accompagna. Elle est maintenant réunie avec sa famille.

La rencontre de travailleurs étrangers à Tokyo

Il y a plus de 800.000 travailleurs étrangers dans le grand Tokyo. Une section de notre centre est spécialement concernée par l'assistance légale et l'éducation des enfants et des travailleurs adultes de nationalité étrangère.

Au début du mois de décembre 2014, neuf personnes sont venues pour des entrevues privées avec un de nos avocats. L'une d'elles était une jeune femme mère de trois enfants, portant un bébé âgé de quatre mois. Un de nos volontaires prit soin du bébé en pleurs tandis que la mère consultait l'avocat. Elle avait deux autres enfants, dont un séjournait dans une école spéciale pour handicapés. Le garçon avait été brutalisé à l'école et il souffrait de blessures. Il fut décidé de retirer le garçon de l'école par mesure de sécurité, mais le personnel de l'école se mit en colère quand ils furent informés de la décision prise, disant que les accusations étaient fausses. L'école exigea plus de 7.500 dollars en compensation et menaça de poursuivre la famille en justice. Nous avons été à même de l'aider à rétablir la situation *(P. Ando Isamu, SJ)*.

le *Service jésuite des réfugiés*, qui sert les réfugiés et les chercheurs d'asile, il reste beaucoup de travail à faire à l'avenir avant que nous ne puissions informer la Conférence qu'il est répondu à ce défi de façon significative.

Au niveau national/provincial, seulement cinq institutions très différentes l'une de l'autre servent directement les migrants et défendent leurs droits : le *Bureau de l'immigration* à Tokyo (Japon), *Yiutsari* à Séoul (Corée), la *Fondation UGAT* à Manille (Philippines), le *Centre Rerum Novarum* à Taipei (Taiwan) et *Sahabat Insan* à Jakarta (Indonésie). Ce sont de petites institutions locales qui offrent des services spécifiques à certains petits groupes spécifiques de migrants, qu'il s'agisse de travailleurs immigrés, d'épouses étrangères vulnérables ou d'immigrés sans papiers.

Le *Centre Rerum Novarum* est la plus ancienne de ces cinq organisations. Etabli en 1971 pour couvrir les questions des droits humains et du travail, le Centre a tourné par la suite son attention vers la situation critique des travailleurs immigrés qui commencent à arriver en très grand nombre à Taiwan. Actuellement, le Centre emploie 16 personnes ; certaines d'entre elles sont des ressortissants philippins, indonésiens ou vietnamiens. Son travail est concentré sur une aide aux victimes d'accidents du travail et de mauvais traitements, fournie dans son refuge de Taipei. Chaque année, environ 100 personnes vont dans ces postes d'aide pour y chercher refuge, protection et assistance socio-psychologique. Le Centre organise aussi différents stages de formation, sous la direction de l'énergique Sœur Stephana Wei Wei de l'ordre des Missionnaires mercédaires de Berriz. Ses cours de mandarin sont particulièrement populaires auprès des immigrés de fraîche date.

Le *Yiutsari*, ce qui signifie littéralement « vivre avec des voisins », et qui est semblable au travail fait à Taipei, est un service destiné aux travailleurs immigrés en Corée du Sud, provenant principalement du Cambodge, du Vietnam et des Philippines. Fondé en 2005, son personnel se compose de deux jésuites, de trois femmes laïques et d'environ 20 volontaires travaillant sous la direction de l'infatigable P. Kim Chong-dae SJ. Ils offrent des sacrements, de l'assistance socio-psychologique, des soins de santé et des stages de formation à partir de leur bureau à Gimpo. Lors d'un week-end typique, il accueille plus de 50 personnes désireuses d'apprendre la langue coréenne, ainsi qu'un plus grand nombre d'immigrés lorsqu'il organise des événements com-

munautaires tels que le Nouvel An khmer ou le Festival de l'eau.

Au Japon, le *Bureau de l'immigration* de Tokyo (*www.migrantstokyo.wordpress.com*) a ouvert officiellement ses portes en 2011, mais le travail avec les immigrés date de bien longtemps avant cela. Contrairement au *Rerum Novarum Center* et au *Yiutsari*, le *Bureau de l'immigration* de Tokyo travaille surtout avec des immigrés provenant d'Amérique latine. Le Japon ne reconnaît pas le terme légal de « travailleur immigré », de sorte que ces migrants entrent dans le pays par divers autres canaux et ils se fourrent rapidement dans des difficultés lorsque leur séjour excède la durée fixée ou qu'ils ont besoin de travailler dans le pays. C'est pourquoi l'organisation offre des services cruciaux en matière de consultation juridique, d'assistance socio-psychologique familiale, d'éducation informelle pour les enfants d'immigrés et de stages de formation en langue pour adultes. Le P. Ando Isamu SJ, qui déborde de jeunesse bien qu'il soit dans les quatre-vingts ans d'âge, dirige un autre jésuite, trois employés rémunérés et de nombreux volontaires faisant campagne pour l'hospitalité à l'égard des immigrés dans la société japonaise.

Alors que les trois premières institutions œuvrent dans ce que l'on appelle des pays d'accueil, les deux autres institutions travaillent avec des immigrés provenant de ce que l'on appelle des pays d'origine, par exemple leur pays natal. Des histoires poignantes d'abus par des employeurs sont bien documentées, mais l'on sait peu de choses sur la façon dont ils sont traités lorsqu'ils sont rapatriés et comment leurs familles font face à leur absence.

La *Fondation UGAT* (*www.ugatfoundation.org*) à Manille offre des services d'assistance socio-psychologique pour ces immigrés et leur famille. L'organisation tire son nom de l'esprit d'*Ugnayan at Tulang para sa maralitang pamilya* (UGAT) qui consiste à établir le contact avec les familles pauvres et à les aider. Sous la direction du P. Nilo Tanalega SJ, conseiller ayant plus de 20 ans d'expérience à son actif, et actuellement du P. Roberto Archie R Carampatan SJ, l'organisation répond aux besoins d'apaisement et de réconciliation.

Bien plus petite que son équivalent philippin, *Sahabat Insan* (*www.perkumpulansahabatinsan.blogspot.org*) ou *Amis de l'humanité* à Jakarta est une organisation purement volontaire. Elle a débuté d'une façon informelle autour du P. Ignatius Ismartono SJ, comme groupe d'amis émus par la souffrance des victimes du tsunami de 2004. Quand la réponse au *tsunami* s'acheva, le groupe reporta son intérêt sur des travailleurs immigrés qui recevaient très peu d'attention de la société. Comptant sur des volontaires et des associés, il œuvre actuellement à l'aide des émigrés rapatriés qui ont besoin d'aide médicale et d'accompagnement.

A la fin de l'année 2014, ces institutions avaient convenu de former un réseau concerné par le phénomène migratoire en Asie Pacifique. Avec le *Service jésuite des réfugiés* et les *Services sociaux jésuites* d'Australie, le réseau a imaginé un processus de migration sûr et digne, particulièrement pour les plus vulnérables. Lorsque saint Ignace envoya François Xavier sur son chemin vers l'Inde, il pouvait seulement confier son cher ami à la grâce de Dieu et rien d'autre. Les jésuites en Asie Pacifique tentent maintenant de faire leur part afin de donner forme à cette générosité divine.

Traduction de Anne Stainier

Ci-dessous, des jeunes du Tokyo Migrants Desk *en train de travailler dans une plantation de riz, au Japon. En bas, des migrants suivant un cours au Centre Yiutsari de Séoul (Corée).*

Un emploi pour les Australiens Africains

Carolyn Ryan – *Services Sociaux Jésuites, Australie*

La communauté australienne africaine est une communauté nouvelle en Australie. Certains d'entre eux sont arrivés comme réfugiés, fuyant la violence et la persécution, d'autres sont les enfants de citoyens australiens d'origine africaine, d'autres encore sont arrivés comme migrants qualifiés.

Sur la photo, des élèves du « Programme d'Inclusion afro-australien » qui ont fini les cours. Ce programme est dirigé par les services sociaux des jésuites australiens et s'adresse aux immigrés africains dans le pays.

« Je suis le premier dans ma famille à avoir un diplôme universitaire. En fait, je suis le seul de tout mon village. Je viens d'un endroit sans espoir. Mais maintenant j'espère pouvoir encourager les autres. » Telles sont les paroles d'Alison John, Soudanais de 20 ans qui a émigré en Australie voilà trois ans et qui, après une transition difficile, a été reconnu dans le *Programme Australien Africain d'inclusion* (AAIP).

L'AAIP est une initiative des *Services sociaux jésuites* (JSS) en Australie en partenariat avec la *Banque Nationale d'Australie* (NAB), une des plus grandes institutions financières d'Australie qui emploie dans le monde plus de 40.000 personnes. Le programme vise à briser le cycle de sous-emploi dans la communauté qualifiée afro-australienne en organisant un stage payé de six mois, un accompagnement prolongé et le développement des formations pour les Africains qui ont les qualifications universitaires mais peu ou pas d'expérience de société.

Australie

La communauté afro-australienne est une communauté émergeante en Australie. Certains sont arrivés en réfugiés fuyant la violence et la persécution, d'autres sont les enfants de citoyens australiens d'héritage africain, d'autres encore sont arrivés comme migrants qualifiés. Pour beaucoup, l'entrée en Australie fut extrêmement difficile, et quand ils arrivent, ils affrontent de nouveaux défis dont l'absence de réseau social, les différences culturelles et le racisme, le coût élevé de la vie et les difficultés pour obtenir un bon travail.

Alison John dit que les premiers mois en Australie ont été frustrants. Il a grandi dans une île du Soudan, et ne connaissait que le frère qui a parrainé sa migration. Il a commencé à étudier au cours des deux semaines qui ont suivi sa première fuite hors des frontières du Soudan, et a bientôt jonglé avec les métiers tels que serveur, puis dans une usine, pour financer les frais importants de l'université australienne. Il dit l'avoir fait parce que sa jeunesse lui a appris la valeur de l'éducation. « J'ai perdu mon père à l'âge de quatre ans, et ma mère était toujours en train de travailler, de cultiver pour avoir la nourriture dont nous avions besoin. Elle m'a dit que si je voulais une vie différente, il fallait que j'étudie. Personne ne s'intéressait à moi. J'ai réalisé que j'avais besoin d'être mon père, ma mère et leur enfant. Jeune garçon, je m'efforçai moi-même d'apprendre à lire. Je savais que l'éducation est la seule voie pour s'en sortir. »

Mais comme d'autres gens dans la communauté afro-australienne, il trouva que l'éducation seule n'était pas suffisante pour assurer un emploi significatif qui lui permettrait de mettre en œuvre sa qualification et ses talents. Il avait aussi besoin d'expérience. « J'ai fait une centaine de demandes d'emploi, j'ai eu seulement deux entretiens, et ces deux fois-là j'ai été refusé » explique-t-il. « J'ai ressenti un manque de confiance en moi. Il y a eu aussi un sentiment de peur. J'ai commencé

à penser que je n'étais pas assez bon pour décrocher un métier en Australie. Même celui qui est passionné et déterminé, s'il n'a pas l'expérience, il n'a pas de chance. »

Ce sentiment faisait écho chez une camarade de stage de l'AAIP, Teresa, qui a immigré en Australie à 13 ans, après des années dans les camps de réfugiés en Éthiopie et au Kenya. Là les deux heures de marche pour aller à l'école étaient souvent suivies de raclées parce qu'elle n'avait pas les livres ou les vêtements corrects, des luxes auxquels sa famille ne pouvait faire face. Teresa fréquenta un lycée australien et finit par obtenir un diplôme universitaire, mais son manque d'expérience l'empêcha d'obtenir un emploi professionnel. Pour Teresa, trouver un emploi était bien davantage que l'accès à une carrière et qu'avoir de quoi vivre. C'était un message à ses frères et sœurs. « Ma réussite est aussi la réussite de ma famille. » explique-t-elle. « Si j'échoue, qu'est-ce que j'apprends à mes petites sœurs qui viennent après moi ? » L'AAIP, dit Teresa, a donné une orientation, bien que cela ne vînt pas facilement. Elle échoua dans ses premiers efforts pour accéder au programme, mais un employé de la banque NAB commença à jouer le rôle de tuteur, en préparant Teresa au processus d'inscription ; et à sa troisième tentative, elle fut acceptée.

Obtenir une place dans le programme n'est que le premier défi. Après leur admission, les participants doivent réussir en prouvant à l'organisation de quoi ils sont capables. Tous affrontent une courbe d'études abrupte, et les résultats remarquables du programme sont la preuve de leur détermination.

« Ma mère m'a toujours appris à ne pas abandonner », dit Teresa. « Je suis réellement heureuse de tous les refus essuyés car ils m'ont rendue plus forte. Je sens que j'ai en fin de compte la chance de faire mes preuves. Mon avenir est maintenant entre mes mains. »

Depuis le programme pilote de l'AAIP en 2009, JSS a facilité le placement de 160 personnes dans la banque NAB, et le programme continue de se développer. Les participants reçoivent une expérience commerciale et on les assiste pour qu'ils développent leur qualification professionnelle et leur réseau d'affaires. On leur fournit aussi un soutien détaillé de recherche d'emploi qui comporte des techniques d'interview et de rédaction de résumés. Environ 87 % des stagiaires ont fini par trouver des emplois dans leur domaine d'intérêt. Près de 90 anciens membres (soit environ 63 %) sont maintenant employés à la NAB, et à leur tour ils soutiennent les nouvelles fournées de stagiaires. Sans aucun doute le programme aide beaucoup d'Africains à participer plus pleinement à la société australienne, et la communauté entière profite de leur intégration, de leurs talents et des perspectives variées qu'ils apportent.

L'AAIP est né d'une rencontre de hasard. John Prior, employé de la NAB formé par les jésuites, rendit visite au programme africain du JSS à l'établissement public de Flemington, quartier pauvre de la banlieue de Melbourne. Asha Saleh, membre de la communauté et employé du JSS, lui parla des nombreux Afro-Australiens qui avaient des diplômes universitaires dans les finances, mais qui travaillaient dans des cliniques, qui empilaient des étagères ou étaient chauffeurs de taxis. Le lendemain, elle lui envoya 17 curriculum vitae et demanda si le JSS et la NAB pouvaient travailler ensemble pour traiter le problème. Croyant que le monde dans son ensemble, la NAB en particulier, devraient et pourraient aider la société, John prit une initiative de base pour construire quelque chose avec le JSS.

Environ au même moment, par hasard mais fort heureusement, Lindsay Tanner, ancien ministre fédéral des finances, lança un défi à l'adjoint du Président directeur général de la NAB, pour que l'on fasse davantage pour ce qui concernait la situation des Afro-Australiens qui luttaient pour obtenir un marchepied sur l'échelle de la carrière. Ensemble, ces deux rencontres ont conduit à l'initiative d'un développement professionnel en collaboration qu'est l'AAIP, et le programme a reçu de nombreux encouragements y compris le prix de la Communauté africaine victorienne, celui de la Ville de Melbourne et celui de l'Institut australien des ressources humaines.

Le JSS (*Services sociaux jésuites*) est actif à toutes les étapes de l'AAIP, du recrutement à la remise des diplômes. Il joue un rôle déterminant en identifiant et encourageant les participants éventuels, pendant qu'il forme le programme de stage de manière à reconnaître à la fois les besoins des participants et les requêtes et les défis de l'environnement commercial. Son travail préalable avec les groupes afro-australiens lui permet de s'occuper d'eux et de comprendre ce qui les aidera le plus en facilitant une transition

En haut, Teresa heureuse de montrer son diplôme. Ci-dessus, la directrice de l'école, Pauline, en compagnie de Grace, une des élèves de Sidney.

dans un lieu de travail collectif.

Le JSS pense que la réussite du programme est due à trois facteurs. En premier lieu, l'AAIP a vraiment appartenu à la base dès le début. Il a commencé et continue d'être dirigé par une poignée de gens qui cherchent à faire autre chose. Ce n'est pas imposé au personnel de la banque NAB, mais cela inspire, relie et encourage les employés qui le désirent et sont engagés à former un monde meilleur et plus juste. Les rapports établis entre les participants et le personnel de la NAB signifient que tous ceux qui sont impliqués deviennent personnellement investis dans la réussite de l'initiative et des participants. Le JSS soutient cela en organisant des ateliers et en assurant toute autre forme d'aide pour que tous ceux qui y participent soient prêts à affronter l'internat et qu'une « oreille à l'écoute » et les conseils soient là à l'heure des difficultés.

En second lieu, le programme est créatif et cherche à tester un terrain neuf. L'AAIP est conçu pour répondre à un besoin non résolu, aussi l'innovation a-t-elle été centrale dans son succès. Il encourage les participants à sortir de leur zone de confort, mais pousse aussi la banque NAB à réfléchir à la meilleure voie vers l'avenir.

En troisième lieu, l'AAIP devient habilitée à la fois pour les participants afro-australiens, qui ont enfin l'occasion de prouver leurs capacités, et pour le personnel de la NAB qui est incité à réfléchir à son aptitude à provoquer et réaliser un changement, tandis que le JSS agit comme facilitateur entre les deux groupes. Par lui-même et en partenariat avec les organisations communautaires et le secteur des affaires, le JSS (*Services sociaux jésuites*) a mis au point des programmes à long terme pour faire face aux besoins des gens marginalisés et désavantagés. L'AAIP est une partie importante de son programme « la Direction Juste » qui cherche à développer la capacité de commandement des individus, des organisations et des communautés selon des moyens qui contribuent à construire une société plus juste et plus solidaire.

L'AAIP encourage le personnel de la NAB à songer à la responsabilité collective et à l'appliquer d'une manière très tangible et basique. Comme le dit un membre du personnel de la NAB : « Je réalise combien un appel téléphonique peut être réellement déterminant pour la vie de quelqu'un d'autre. Où veux-tu aller ? Qui est-ce que je connais ? C'est au sujet de nos origines de rang et de pouvoir relatif. J'ai réalisé que j'avais un pouvoir que je pouvais bien employer. » Un autre a dit : « Ce programme renseigne nos gens … sur les perspectives … sur l'importance qu'il y a à rendre à ceux qui n'ont pas eu autant de chance. » Un autre employé NAB a encore dit : « Les candidats ont donné un bel exemple à l'équipe en surmontant les défis pour réaliser ce que vous aviez établi qu'ils devaient atteindre, et leur énergie et leur passion pour réussir quand ils rejoignent l'équipe peuvent être contagieuses et elles inspirent à toute l'équipe d'aller de l'avant ensemble. »

Le programme s'est aussi révélé comme une source valable de talents pour la NAB, en produisant souvent un personnel plus performant que celui des voies traditionnelles du recrutement. Pour les participants, l'impact peut changer la vie. « Sans l'AAIP, je travaillerais encore dans une usine en ayant une pauvre estime de moi, » dit Alison John, en ajoutant que l'impact positif se répercute sur la communauté. Les Afro-Australiens qui travaillent peuvent devenir des modèles pour les membres plus jeunes de la communauté, en les motivant à rester à l'école et à devenir eux-mêmes qualifiés. Ceci parce qu'à la base de tout il y a l'éducation. Comme Teresa l'a écrit dans un essai qui fait partie de son processus de demande à l'AAIP : « L'éducation permet aux individus de s'aider eux-mêmes et, à leur tour, d'aider les gens de leur milieu, et c'est comme cela que le changement commence. »

L'AAIP démontre le puissant impact que le secteur de la communauté et les affaires peuvent avoir lorsqu'ils travaillent ensemble, et les bénéfices qu'en retirent à la fois les affaires et la communauté plus large quand elles relèvent ce défi. Pour avoir plus d'information sur le JSS, visitez : *www.jss.org.au*.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Un immigré africain s'exhibe dans une danse de son pays, suscitant la curiosité de son entourage.

Le ministère jésuite des prisons

Nopparut Ruankool (Bee), S.J.

Le ministère social est une des missions jésuites les plus importantes en Thaïlande. Depuis les années 80, de nombreux jésuites étrangers ont commencé à venir en Thaïlande afin d'aider les milliers de réfugiés dans des camps divers, au nom du *Service jésuite des réfugiés* (JRS). Un de ces missionnaires, le P. Olivier Morin, S.J., jésuite français, s'est engagé comme volontaire pour œuvrer avec le JRS et a ensuite été spécialement affecté à l'est de la Thaïlande à un ministère auprès des boat people vietnamiens. Après quelques années de service, le nombre des vietnamiens à aider avait diminué puisqu'on les avait aidés à passer dans d'autres pays. Alors qu'il pensait revenir en France, le P. Olivier passa voir le *Centre de détention des immigrants* (IDC) et ensuite la Prison Bangkwang. En voyant les terribles conditions de vie dans ces deux endroits, il comprit qu'il y avait d'autres besoins urgents pour le service social en Thaïlande, à savoir, l'aide aux détenus et aux prisonniers coupables de crimes. Ceci devint ensuite deux projets sociaux des jésuites en Thaïlande : le Projet IDC et le Projet de la prison pour criminels.

A présent, ces deux projets ne sont plus qu'un seul ministère, « le Ministère de la Prison », bien que ces projets soient centrés sur divers groupes cibles. Le Projet IDC est davantage centré sur ceux qui sont détenus un certain temps et qui ne sont pas des criminels, tels que des immigrants illégaux, des chercheurs d'asile, des réfugiés et d'anciens détenus. Ces gens sont en attente de papiers et d'argent pour acheter des billets de retour vers leur pays ou vers d'autres pays. D'autre part, le Projet de la Prison pour crimes est davantage centré sur les détenus condamnés qui, pendant quelques années, doivent encore terminer leur condamnation dans les prisons de Thaïlande.

En remontant à l'année 1989, lorsque le P. Olivier est venu voir le *Centre de détention des immigrants*, il vit que beaucoup de détenus étaient placés dans des cellules étroites et qu'on ne leur donnait qu'une nourriture très pauvre. Les maris étaient séparés de leurs épouses, et les petits enfants étaient mis avec les mères. Beaucoup de détenus n'étaient pas en mesure d'acheter des billets pour retourner dans leur pays, et, pendant des mois, ils devaient donc rester dans ces cellules. Après avoir reçu la permission du Supérieur jésuite de la région (à cette époque le Père Sigmund Laschenski, S.J.) et de la police, le P. Olivier commença à œuvrer dans le *Centre de détention des immigrants.* Grâce à son effort et à la coopération d'autres collaborateurs laïques, deux programmes prirent naissance à l'IDC : un programme médical et un programme de libération.

La priorité du Ministère des Prisons est d'accompagner et encourager les détenus. La devise de cet Apostolat est : « Tu es plus Grand que ta faute ». Cette perspective a aidé des détenus à réaliser que, quelles que soient les fautes commises dans le passé, ils gardent toujours leur dignité de personnes humaines.

Le programme médical contrôle la santé des détenus, présente un traitement médical et fournit les médicaments nécessaires. Travaillent avec nous un médecin, une infirmière et d'autres volontaires. Actuellement le médecin vient deux fois par semaine pour examiner les détenus et fournir traitement et médicaments. Une fois par mois, des séances de coiffure sont proposées aux détenus. En plus de ces services, le programme médical organise une « Journée familiale » une fois par mois, qui donne l'occasion aux détenus hommes, femmes et enfants de se retrouver en familles. L'équipe de l'IDC organise aussi l'eucharistie une fois par mois pour soutenir spirituel-

En Thaïlande, les jésuites donnent une grande importance au ministère carcéral. Ci-dessus, le P. Olivier Morin S.J. donnant des cours de peinture aux détenus de la prison de Kao Bin, dans la province de Ratchaburi.

Thaïlande

lement les détenus chrétiens qui peuvent venir prier et partager leur foi entre eux.

L'autre programme au sein de l'IDC est le « Programme de libération », qui doit aider les détenus qui ont des problèmes pour revenir dans leur propre pays, soit par manque de documents personnels soit par manque d'argent pour acheter le billet d'avion. Par ce programme, nous sommes en mesure d'aider les détenus à entrer en contact avec leur ambassade pour les documents, et nous pouvons faire une collecte de fonds pour acheter les billets nécessaires. Nous coopérons aussi avec d'autres organisations telles que les *Nations unies* (UN), l'*Organisation internationale de la migration* (IOM), et le *Bureau catholique pour l'aide d'urgence et les réfugiés* (COERR). Avec ces organisations, nous avons créé un comité appelé Comité de coordination du *Centre de détention pour l'immigration* (IDCC) et nous tenons des réunions mensuelles régulières afin de ne pas travailler seuls, mais de coopérer et de nous soutenir les uns les autres.

Néanmoins, au commencement, bien que ce travail avançât bien, il devint très clair que cette activité avait besoin d'un grand soutien financier et organisationnel. En conséquence, le Projet IDC demanda à être placé sous l'autorité du *Service jésuite des réfugiés* (JRS) afin d'avoir un meilleur soutien professionnel. Enfin, en juin 2014, ce projet fut rendu aux jésuites de la Région Thaï et placé sous l'autorité du Ministère jésuite de la Prison.

En 1991, après deux années d'existence du projet IDC, le P. Olivier rendit visite à quelques prisonniers africains dans la Prison centrale de Bangkwang. Il y découvrit que beaucoup de prisonniers étrangers avaient fait de nombreuses années de prison sans recevoir aucun visiteur ni aucune aide. La plupart des prisonniers étrangers étaient accusés de trafic de drogue, lequel comporte une très lourde condamnation en Thaïlande. Quelques-uns d'entre eux étaient accusés de fraude avec carte de crédit, d'assassinat, de viol et de vol. Avec la permission du Supérieur de Région, le P. Olivier recruta quelques laïcs pour s'occuper de ces prisonniers et, finalement, fonda le Ministère jésuite de la Prison (en octobre de la même année).

La première priorité de ce nouveau Ministère de la Prison était d'accompagner et donner du courage aux prisonniers. La devise du ministère est : « Tu es plus grand que ta faute ». Cette manière de voir a aidé les prisonniers à réaliser que, quelles que soient les fautes commises dans le passé, ils ont toujours leur dignité de personnes humaines. C'est la raison pour laquelle notre Ministère jésuite de la Prison continue de visiter ces prisonniers : afin de leur faire savoir qu'ils sont aimés et qu'ils ont une chance de mieux vivre leur vie.

Aujourd'hui, avec la même orientation, notre équipe du Ministère de la Prison visite plus de 1.500 prisonniers dans 12 prisons à travers la Thaïlande. Il y a cinq prisons à Bangkok et aux environs, et sept autres dans diverses provinces. Notre but est de rencontrer les prisonniers qui sont pauvres et n'ont pas de parents ou de visiteurs. De fait, la plupart de nos prisonniers sont des étrangers, de plus de 50 nationalités. Nos activités dépendent de la permission variant selon la police de chaque prison. Quelques prisons exigent que nous parlions avec les prisonniers par téléphone, tandis que d'autres prisons désirent que nous entrions à l'intérieur pour diriger des activités telles que partager des histoires d'imagination, jouer des jeux, chanter des chants et ainsi de suite. Nous distribuons aussi quelques articles personnels nécessaires, spécialement chaque année à Noël. En plus de cela, nous établissons des liens avec d'autres organisations afin d'aider aux processus légaux de quelques cas et de plaider en faveur des droits des prisonniers (v.g., avec l'Association des Avocats, avec Amnistie internationale de Thaïlande, etc.).

Pendant les trois dernières années (2012-

2014), sous la direction de notre nouveau directeur, Madame Vilaiwan Phokthavi, des programmes nouveaux ont été créés et développés pour les prisonniers. D'abord, nous avons étendu la visite aux familles des prisonniers, spécialement ceux du Népal et du Laos. Le but des visites est d'apporter des nouvelles des prisonniers à leur famille proche, et aussi de créer des deux côtés une meilleure compréhension. Dans ces deux pays, nous avons reçu l'aide et la collaboration des jésuites et des collaborateurs laïcs qui connaissent très bien la situation locale. Ensuite, nous avons étendu nos visites à la Province Chiangmai, à la Prison centrale des hommes. Là, les prisonniers viennent de nombreuses zones tribales du nord de la Thaïlande et beaucoup d'entre eux sont vraiment pauvres.

Grâce au soutien de la *Fondation de la joie de partager*, coordonnée pas le P. Lorenzo Yom, S.J., jésuite coréen, nous sommes aussi en mesure de fournir des bourses d'études aux enfants de quelques prisonniers, à la fois au Népal et au Laos. La bourse est ensuite suivie par les jésuites qui travaillent dans ces pays. Nous nous souvenons d'un voyage à Vientiane, au Laos, en mars 2014 ; nous avons rendu visite à plus de vingt familles. Le voyage était organisé avec nos collaborateurs de ce lieu. Dans une famille, nous avons rencontré une fille dont le père et la mère sont emprisonnés en Thaïlande. Sa condition était très pauvre et elle devait aider sa grand-mère à la couture, bien qu'elle ait aussi à faire ses études à l'Université de Vientiane. Après avoir lu la lettre de son père, qui venait de Thaïlande grâce à nous, elle éclata en pleurs et elle nous fut très reconnaissante pour les nouvelles concernant ses parents. Nous avons ensuite pris en charge sa bourse scolaire ; et nous restons en lien avec elle grâce à l'aide de nos collaborateurs du lieu.

Lorsque nous nous posons la question, « Quel est le plus grand défi pris en charge pour le Ministère jésuite de la Prison, pour les deux projets, celui de l'IDC et celui de la Prison pour criminels ? », voici notre réponse : ce sont les limites de notre part pour aider les détenus ou les prisonniers dans leurs conditions de vie. Tant de choses dépendent directement des autorités de la police et de la prison. Nous ne pouvons nier que, pour travailler avec les agents, nous avons besoin de bonnes relations et de patience. Quelquefois la permission de faire une visite ou de donner des articles personnels nous est refusée. Cependant, en certaines occasions, les agents sont d'un très grand soutien. Un exemple net en est que nous disposons d'un bureau et de la place voulue à l'intérieur du Centre de détention pour l'immigration pour le programme clinique (traitement médical) et le programme de libération. A tout prix, nous faisons de notre mieux pour aider les détenus et les prisonniers, du mieux que nous pouvons, dans nos limites.

Depuis plus de 20 ans maintenant, le Ministère de la Prison, au moyen de ces deux projets principaux, a été en mesure d'apporter de l'aide à beaucoup de détenus et de prisonniers. Nous aidons beaucoup de détenus à revenir dans leur propre pays ; et en même temps beaucoup de prisonniers sont accompagnés tandis qu'ils purgent leur peine. Par-dessus tout, le plus important est que, pendant que ces gens sont encore détenus ou emprisonnés en Thaïlande, le Ministère jésuite de la prison peut les aider à avoir conscience de leur propre dignité en tant qu'êtres humains, et leur faire savoir qu'ils sont dignes d'être estimés et aimés. Quand nous rendons visite à ces gens, nous savons que nous ne sommes pas seulement une organisation non gouvernementale (ONG) pour les aider dans leurs besoins physiques ; mais plutôt, nous désirons leur donner quelque chose de plus profond qu'à ce niveau. C'est l'amour de Dieu à travers notre amitié et notre accompagnement, afin qu'ils puissent un jour faire retour à la société avec espoir et avec une vie meilleure.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Ci-dessous, un moment d'échanges avec des détenus de la province de Phatumtani. Page précédente, le P. Manasan Wongvarn, S.J. et madame Vilaiwan Phokthavi, responsable du ministère des prisons, s'entretiennent avec les prisonniers du Centre de détention pour immigrés de Bangkok.

Une expérience, une méthode, un horizon

Arturo Estrada Acosta, S.J. – Juan Diego GalazCarvajal, S.J. – Équipe Centro Zanmi

« Le Centre Zanmi est, en premier lieu, le fruit de la rencontre et de la réciprocité, d'un dialogue avec d'autres personnes de différentes cultures, credos, ordres religieux, nationalités, qui nous a captivés et transformés. »

Sur la photo, un cours au centre Zanmi. Le centre veut « partager avec les immigrés leurs doutes mais aussi leur joie quand leur vie se transforme en fête et espérance».

Le 15 novembre 2014, nous commémorons le premier anniversaire de l'inauguration du Centre Zanmi, qui est le premier bureau du Service jésuite des réfugiés et migrants au Brésil. Cette initiative est le fruit d'une rencontre inattendue de laïcs, de religieuses Filles de Jésus et de jésuites, qui sommes venus au Brésil pour des raisons diverses, et qui nous sommes connus petit à petit, nous unissant et collaborant les uns avec les autres, à partir d'un commun désir d'accompagner et de servir les migrants et les réfugiés à Belo Horizonte.

Pour nous jésuites en particulier, cela représente une réalisation précieuse et la confirmation des grandes propositions qui orientent la mission de la Compagnie universelle, et la manière dont elles sont concrétisées dans le Projet apostolique commun (2011–2020) de la Conférence des provinciaux jésuites d'Amérique latine.

Comme vous pourrez le lire dans les pages qui suivent, le long cheminement ici décrit est mis en lumière et reflété par les traits les plus distinctifs de notre mode de servir la foi et la promotion de la justice, selon la réalité dans laquelle nous vivons. Tirant son origine de notre destination au Centre interprovincial de formation (CIF) de Belo Horizonte au Brésil, il s'agit de la relation d'un long cheminement dans la conscience croissante et la solidarité latino-américaines, encouragés que nous sommes à vivre une spiritualité incarnée et apostolique à la recherche et au service -avec leur collaboration- , de nos frères et sœurs les plus vulnérables, qui sont aux frontières de l'exclusion, où d'autres ne savent pas, ne peuvent pas ou ne veulent pas s'insérer.

En définitive, c'est le récit d'une expérience qui, selon les mots de la CG35, nous a amenés à expérimenter nos limites et les limites que l'histoire nous impose, ces *tombes de l'historie dans lesquels Dieu travaille intensément dans l'effacement* et *ceux où le Seigneur apparaît lorsque nous nous y attendons le moins, apportant sa consolation comme un ami et comme centre d'une communauté fraternelle et servante. De cette expérience de Dieu travaillant au cœur de la vie, surgit toujours nouvelle notre identité de « serviteurs de la mission du Christ »*. (D.2, N.7, CG35)

Nous avons dit à plusieurs reprises que le centre du Centre est Zanmi. Ce mot qui signifie ami/amie en créole haïtien, est celui qui décrit le mieux aussi bien ce que nous avons vécu que ce que nous voulons conserver et promouvoir. C'est la façon dont nous nous reconnaissons et c'est notre marque : ce qui marque notre désir de partager l'incertain avec l'incertitude des migrants, et la joie lorsque leur vie devient fête et espérance.

On peut dire en empruntant quelques refrains que nos amis haïtiens nous ont enseigné : « *men anpil chay pa lou* » et « *yon sèl dwèt pa manje kalalou* ». « A plusieurs mains la charge ne pèse pas lourd » et « on ne peut pas manger le gombo d'un seul doigt ». Surmonter les difficultés et jouir de la gaieté, cela suppose que nous soyons ensemble.

Brésil

Zanmi constitue notre expérience fondamentale, la méthode qui anime notre travail et l'horizon vers lequel nous voulons avancer.

Zanmi : une expérience. Le Centre Zanmi est, en premier lieu, le fruit de la rencontre et de la réciprocité, d'un dialogue avec d'autres personnes de différentes cultures, credos, ordres religieux, nationalités, qui nous a captivés et transformés. Au début, il était constitué d'un américain, d'un chilien et de trois haïtiens apprenant le portugais et le créole dans un temple de l'Eglise mormone. Peu de temps après s'ajoutèrent à cela un français, une dominicaine, un indien et un mexicain, auxquels allaient s'adjoindre en nombre progressif des haïtiens venant travailler dans une industrie alimentaire. Comme le disait un des membres du groupe, Zanmi est dans une mesure significative l'expérience d'être *migrant parmi les migrants* ; d'accompagner le même chemin d'apprentissage que celui que nous avons parcouru, en essayant parfois de supprimer les conditions injustes et frustrantes auxquelles les exposent le manque de maîtrise de la langue portugaise, la méconnaissance d'une nouvelle culture, le manque d'argent et, en plus de tout cela, la discrimination.

Le dialogue et le temps partagé les uns avec les autres apportèrent des nouveautés. Tandis qu'ils se « brésilianisaient » petit à petit (et nous avec eux), nous nous « haïtianisions ». Outre leur amitié, ils nous donnèrent aussi la richesse du créole et de ses proverbes ainsi que la force de leur dignité. Nous avons fait dans leurs logis l'expérience de la générosité extraordinaire de leur culture et nous y avons apprécié leur gastronomie abondante et savoureuse. Nous avons commencé les cours de portugais en chantant en créole « La Dessalinienne » (hymne national de Haïti) ; quand nous avons visité des musées, nous avons évoqué les différences dans l'histoire ; nous avons aussi été au jardin zoologique, à un culte de candomblé ainsi qu'à des festivals culturels organisés en ville. Lorsqu'on nous demandait : « Et vous, qui êtes-vous ? », nous disions simplement : *nou se Zanmi Ayiti* – nous sommes des amis de Haïti.

La proximité et la confiance ont permis de faire apparaître plus clairement les besoins et les limites. Nous avons commencé à nous familiariser avec les procédures de permanence et avec les institutions responsables des formalités. Nous avons appris que le Brésil avait créé un visa humanitaire pour eux ; que la police fédérale démontrait, dans la plupart des cas, de la disposition à les recevoir ; qu'au contact avec l'ambassade de Haïti au Brésil, nous pourrions nous-mêmes engager les démarches préalables au renouvellement des passeports et des certificats consulaires afin de faciliter les procédures. Nous avons aussi commencé à faire partie du Réseau brésilien des migrations et nous avons visité l'initiative Pro-Haïti ainsi que le Réseau de Manaus. Nous avons cherché à élargir les possibilités d'accompagnement et, par conséquent, à apprendre grâce aux initiatives menées à bien dans d'autres parties du pays.

En même temps, nous avons peu à peu fait la connaissance d'un plus grand nombre d'amis et d'amies haïtiens qui arrivaient au pays à la recherche d'une vie nouvelle, d'une vie meilleure. Nous reconnaissons que les pionniers parmi eux provenaient en grande majorité des villes (dont certaines avaient été dévastées par le tremblement de terre) et se distinguaient par leur préparation technique ou professionnelle et leur aptitude à parler au moins trois langues. Pourtant, dans ce que nous appelons la « deuxième vague », des personnes sont venues de la campagne, imprégnées d'une riche tradition culturelle et d'un savoir rural, mais éprouvant des difficultés nombreuses et diverses à s'adapter à la ville. Enfin, dans l'actuelle « troisième vague », nous nous retrouvons avec des femmes et des enfants qui viennent pour se réunir avec leur famille. Chacune de ces « vagues » est porteuse d'histoires, d'expectatives et de nécessités qui doivent être accompagnées dans leur particularité. Nous nous occupons de cette tâche.

Avec tout ce qui se passait, nous fûmes certains que nous devions répondre à trois questions :

Ci-dessous, rencontre de programmation. « L'expérience de cette rencontre sera sûrement fructueuse pour ceux qui n'ont pas de préjugés et ont envie de connaître les personnes qui arrivent d'ailleurs ».

continuité, quantité et qualité. Continuité, car nous devions maintenir de façon responsable les relations créées avec nos amis et amies haïtiens, ainsi qu'avec les institutions gouvernementales et sociales. Quantité, car la demande augmentait chaque jour, et la provenance des personnes se diversifiait. Pour beaucoup d'entre eux et d'entre elles, nous devenions petit à petit une référence. Actuellement, arrivent des argentins, des nigériens, des colombiens, des personnes du Mali et de Sierra Leone. Qualité, parce que nous percevions que les sujets étaient toujours plus spécifiques et demandaient une réponse professionnelle qualifiée. C'est ainsi que le Centre Zanmi a commencé à s'affirmer, et nous avons dès lors fait partie du Réseau jésuite des migrations en Amérique latine.

Zanmi : une méthode. Actuellement le travail du Centre Zanmi se distribue en cinq compartiments : social, juridique, langue et culture, bénévolat et réflexion-incidences. L'ensemble tend d'une part à promouvoir les migrants en tant qu'auteurs - et responsables - de leur projet migratoire et, d'autre part à propager dans la communauté brésilienne une compréhension de la migration selon l'optique des droits humains. En ce sens, le Centre Zanmi se définit tout d'abord comme lieu de rencontre et de dialogue, où tous ceux qui y travaillent comme bénévoles ou comme fonctionnaires tentent de créer un endroit de reconnaissance réciproque et de promotion, plus qu'un bureau de défense ou de représentation, même si nous devons très souvent accomplir cette tâche.

Ci-dessus, Luciana Lorenzi, à gauche, brésilienne, et Pascal Peuzé, français.

Ces objectifs étant précisés, il faut savoir que le service rendu en partenariats et en réseaux aux institutions publiques et privées qui recherchent l'édification d'une société plus juste constitue un axe de la méthode du Centre Zanmi. Au niveau local, nous faisons partie du réseau de la préfecture de Belo Horizonte (avec ses différentes sections de défense des droits) et de la ligue des ouvriers de la construction ; au niveau national, nous faisons partie du réseau de l'Institut brésilien des droits humains et migrations ; et au niveau international, nous participons au réseau jésuite des migrations en Amérique latine, au réseau du service jésuite aux migrants du cône Sud et des Caraïbes.

Nous travaillons aussi en partenariat avec le Centre des migrations de la PUC-Minas (en accord avec l'OIM), avec le diocèse de Belo Horizonte, le collège Loyola, et l'Eglise de l'Evangile quadrangulaire. Nous collaborons avec le Noyau de prévention du trafic des personnes et du travail esclave, avec la police fédérale et avec de nombreux Centres d'aide sociale dans la région.

Apre fèt tambou lou (« après la fête, les tambours pèsent lourd ») disent nos amis haïtiens. Il est raisonnable de penser qu'à partir de la fin de cette année, nous connaîtrons une nouvelle situation migratoire, à laquelle nous pourrons répondre de façon d'autant plus adéquate que nos liens avec d'autres institutions seront fermes et forts.

Zanmi : un horizon. Dans ce contexte immédiat, Zanmi est aussi une indication de la route à suivre, une piste. Cette piste nous insère dans ce qui arrive à nos frères migrants, cela signifie entrer dans un champ ouvert qui grandit jour après jour avec de nouvelles questions et de nouveaux défis. Ainsi, comme il est dit dans le Projet apostolique commun des jésuites dans le continent, appliquons-nous une option préférentielle en faveur des personnes qui expérimentent la plus grande vulnérabilité, une frontière dans nos sociétés et cultures ; une route au long de laquelle notre plus grande certitude est qu'entre sagesse et erreurs, nous cheminons ensemble.

Au Centre Zanmi, nous voulons que nos actions témoignent de la société à laquelle nous aspirons, où les relations dans l'amitié civique favorisent la reconnaissance réciproque, sans tenir compte de l'origine, de la langue ou de la couleur de peau ; une société juste, où tous et toutes peuvent être ce qu'ils sont et offrir la richesse de leur diversité comme voie du développement d'un projet de vie conforme à leurs capacités, en union avec la vie de tous les autres. C'est pourquoi nous voulons renforcer notre présence parmi les jeunes et vers les activités de diffusion dans l'opinion publique. Nous sommes certains que l'expérience de rencontre que nous vivons donnera les mêmes résultats parmi tous ceux et toutes celles qui cherchent à bien connaître sans préjugés les personnes qui arrivent.

L'histoire du Brésil nous l'enseigne : lorsque les diverses cultures se rencontrent avec respect, la richesse même d'une plus grande humanité va prospérer. C'est à cette tâche où nous sommes engagés maintenant que nous voulons vous inviter tous et toutes afin que nous marchions ensemble sur ce chemin.

Traduction de Anne Stainier

« La déposition »

Daniele Libanori, S.J.

Un nouveau retable d'autel à l'église du Gesù à Rome pour les 200 ans du rétablissement de la Compagnie de Jésus. L'œuvre est signée Safet Zec, un artiste bosniaque.

Pour rappeler les 200 ans du rétablissement de la Compagnie de Jésus dans l'Eglise universelle, voulu par Pie VII le 7 août 1814, un nouveau retable est venu agrémenter l'autel de la Chapelle de la Passion, de l'église du Gesù à Rome. Ce retable reprend le thème central des peintures réalisées par Giuseppe Valeriani et Gaspare Celio. Il remplace l'œuvre originale de Scipione Pulzone, retirée début 1800 et aujourd'hui exposée au Metropolitan Museum of Art de New York.

La réalisation du nouveau retable fut longue et guère facile. Il y avait des réserves à surmonter concernant notamment l'opportunité ou non d'exposer une œuvre d'art contemporaine dans un contexte historicisé. Et puis il fallait trouver un artiste qui accepte de relever l'incontournable défi de voir son œuvre comparée à l'ancienne, et de devoir répondre aux durs critères imposés par les bureaux des autorisations.

La longue histoire de l'église du Gesù a connu, en une séquence pratiquement ininterrompue, une stratification harmonieuse d'œuvres et de styles différents, au moins jusqu'aux dernières interventions massives – en grande partie de restauration – de la première moitié du XIXème siècle. Mais pas seulement. Les magnifiques peintures de Giovanni Battista Gaulli révèlent une entente singulière entre les commanditaires et l'artiste : le programme iconographique des Pères, complexe et articulé, a été magnifiquement interprété par Gaulli. Il en est sorti un chef-d'œuvre de l'art baroque et un ensemble capable à la fois d'illustrer et de communiquer la foi catholique.

Avec l'aide de la Surintendance pour le patrimoine historique, artistique et ethno anthropologique de Rome et le soutien de la Commission diocésaine d'art sacré, les tentatives de redonner vigueur à un dialogue guère facile entre l'Eglise et les artistes se sont donc poursuivies.

Le défi était délicat et, à de nombreux égards, risqué mais stimulant. Car pour un artiste, toute commande implique l'effort de se mesurer à un espace – celui défini par les exigences du projet et celui, non moins contraignant que représente l'espace physique auquel l'œuvre est destinée – espace dans lequel sa créativité peut se sentir à l'étroit.

L'artiste aurait dû interpréter le projet qu'on lui proposait en acceptant les nombreuses contraintes imposées à une œuvre destinée à une église importante comme celle du Gesù à Rome. Plus que de tenter de répondre à un objectif essentiellement commémoratif, l'œuvre devait exprimer l'esprit qui anime la Compagnie de Jésus et cette volonté de service que celle-ci tient à susciter partout où elle est envoyée annoncer

Ce détail du retable d'autel représente le Père Arrupe, Supérieur Général de la Compagnie juste après le concile Vatican II. Page suivante, un détail.

l'Evangile. Les personnages représentés ont tous été protagonistes, à une époque difficile, de la Reconstitution de l'Ordre, et, en référence au P. Arrupe, du renouveau postconciliaire. Leur geste – descendre le corps du Seigneur de la croix – devait rappeler la vocation de la Compagnie qui consiste à servir uniquement Dieu et l'Eglise sous le signe de la croix.

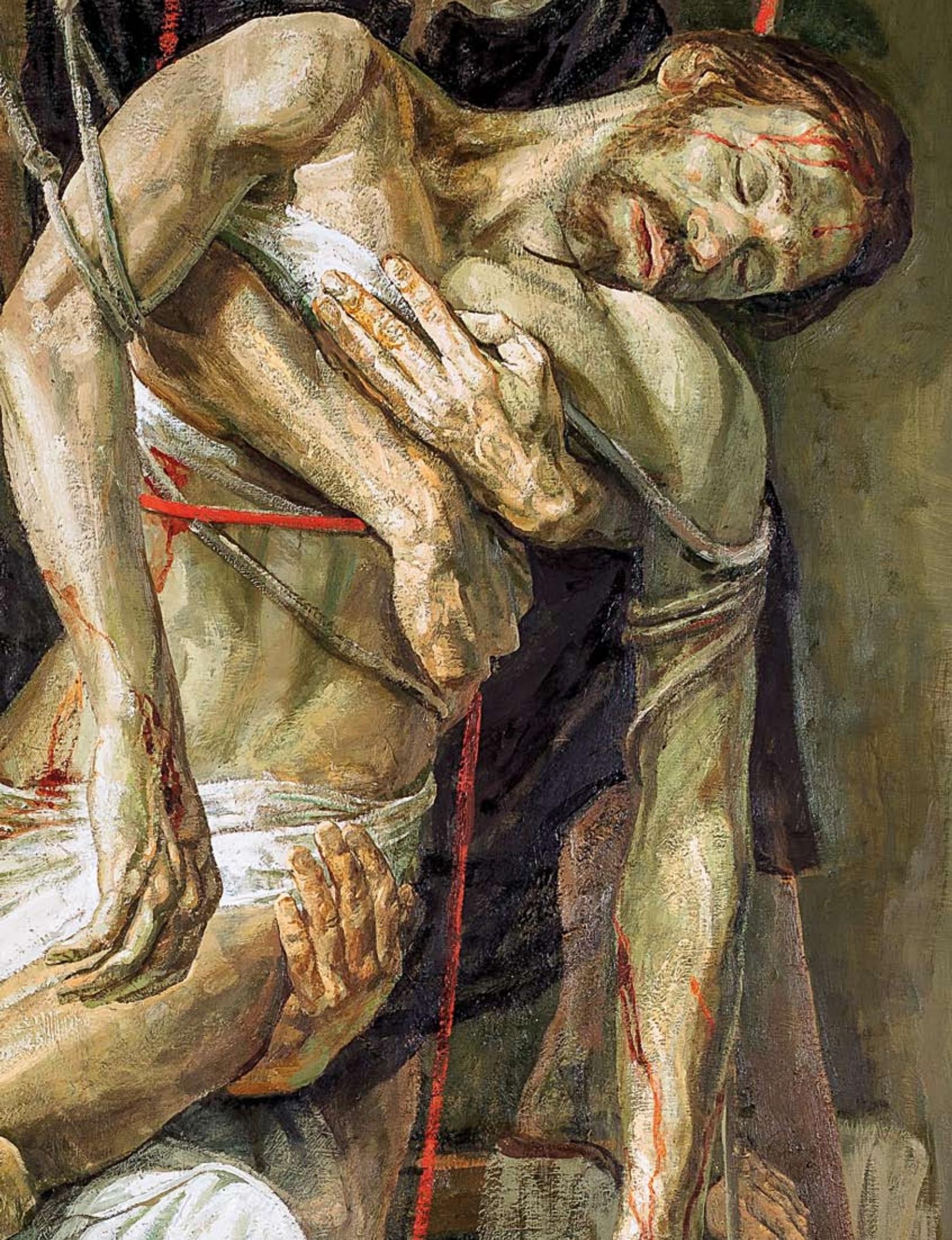
Après avoir visité tout l'ensemble des œuvres de Safet Zec, il est apparu que celui-ci pouvait être le bon interprète pour ce projet. La sensibilité de cet artiste bosniaque, rendue encore plus aiguë et vibrante par la terrible expérience du conflit fratricide qui a dévasté les Balkans et dont il fut lui-même directement et durement victime, a donné vie à des œuvres d'une rare intensité : l'intime participation à la souffrance et la compassion transparaissent des étreintes, des yeux pleins de larmes et de dignité, du regard intense et impliqué sur les pauvres choses de la vie quotidienne, marquées par le temps. Le pain rompu déposé sur une nappe blanche fait mémoire de la chaleur d'un repas troublé par une tragédie redoutée et soudaine, invitation et promesse d'une nouvelle communion, d'une amitié retrouvée...

Il y a dans l'œuvre de Zec un silence trépidant qui gonfle l'âme, une passion qui grandit à l'infini, mais ne cède pas à la tentation du cri libérateur; plutôt enfermée dans le cœur, celle-ci se transmet à ceux qui acceptent de poser les yeux sur une âme, que l'on devine timidement dans les images d'une tragédie fixée sur la toile, dans le silence des vieilles façades de maisons vénitiennes, magnifiques et mourantes, ou celui des natures mortes conservant la nostalgie d'une maison abandonnée. La peinture de Zec révèle une très grande maîtrise technique et du talent dans le choix des matières. C'est une peinture forte et poignante, toujours en dehors et au-dessus de toute rhétorique.

Dans la Chapelle de la Passion sont vénérées les dépouilles mortelles de St Giuseppe Pignatelli (1737-1811), protagoniste incontesté du rétablissement de la Compagnie de Jésus, et du Serviteur de Dieu le P. Jan Philip Roothaan (1785-1853), qui fut le deuxième supérieur général de la nouvelle Compagnie. La Chapelle conserve également les restes du P. Pedro Arrupe (1907-1991), ancien Préposé général, qui joua un rôle de premier plan dans l'évolution de la Compagnie après le concile Vatican II.

La toile, aujourd'hui accessible au public, reprend le thème de la *Déposition du Christ*, dépeinte par S. Pulzone, mais dans celle-ci l'artiste change totalement d'inspiration. On remarque tout de suite, aux traits de leurs visages et à leurs habits, parfaitement ressemblants, que les personnages représentés sont ceux des dépouilles vénérées dans la chapelle, et non plus ceux du récit évangélique. Cette substitution de person-

Passion



Ci-dessus, détail avec Marie et le P. Roothaan, deuxième Supérieur Général après le rétablissement de la Compagnie. Page suivante, un portrait de St Joseph Pignatelli, qui travailla au rétablissement de la Compagnie, et, en bas, l'emplacement du retable dans la chapelle du « Gesù » de Rome.

nages est un renvoi à l'exercice de contemplation des mystères de la vie du Christ suggéré par les Exercices Spirituels ; ceux qui la contemplent prennent part à l'action. Le fruit spirituel est la conversion, d'où jaillit le désir de suivre le Christ pauvre et humble, de partager sa mission et, au final, sa créativité apostolique. Cette invitation à contempler puis à porter des fruits de charité apostolique finit alors par toucher le spectateur qui découvre que l'œuvre est une pédagogie à la prière contemplative, qui s'attarde sur le Mystère représenté et glisse sur les gestes et les choses, saisissant leur sens comme on le ferait avec de forts symboles.

La scène illustre l'instant où le corps du Seigneur, après avoir été libéré de tous les clous, est descendu péniblement de la croix. Le pieu vertical de la croix, les cordes qui pendent, les échelles, l'effort des personnages pour soutenir le poids du corps mort, tout fait penser à un « chantier » dans lequel on est en train de construire quelque chose d'important et d'unique. Un chantier prenant, stimulant, où les disciples apprennent ce qu'est une charité active, qui édifie l'Eglise. La déposition du corps du Seigneur et les soins que lui réservent ses amis est le geste qui ouvre aux soins de l'homme malade ou humilié.

Ici, l'action des trois amis, unis sous le sceau d'une même affection pour le Fils de Dieu et la même compassion pour ce corps meurtri, renvoie à la Compagnie et à sa volonté de servir sans compter. Par ces gestes, les amis du Seigneur, comme on l'a vu chez les personnages de l'évangile, deviennent ses disciples et entrent de plain-pied dans la passion du Christ pour l'homme, bien décidés à s'associer à son sort, car dans la croix de Jésus ils ont trouvé la liberté parfaite et dans leur foi en Lui la perle précieuse.

Les amis décrochent de la croix et étreignent dans un profond respect ce corps dénudé, martyrisé et exposé aux moqueries ; ils veulent lui rendre la dignité qui lui fut niée et s'apprêtent à répéter sur lui l'humble geste de charité que Jésus leur avait appris : ils laveront les pieds et les membres du Messager des bonnes nouvelles, qui annonce la paix.

Selon l'ancienne tradition liturgique, la Mère du Seigneur se tenait debout sous la croix du Fils, accablée de douleur, mais certaine de la fidélité de Dieu qui écoute le cri des humiliés. A aucun moment Marie ne détourne les yeux du corps martyrisé de Jésus, mais elle n'intervient pas : elle sait rester à sa place, apportant maintenant son soutien à ceux que son Fils mourant lui a confiés, et sur lesquels elle doit veiller comme sur ses enfants dans cette école de service et d'amour. La grande Dame accouche maintenant, dans une souffrance pleine d'espérance, de l'Eglise née du côté transpercé de Jésus ; elle est la mère de la Compagnie de Jésus, décidée à servir le Seigneur

Safet Zec

et l'Église.

Sur le sol figurent les symboles du service : la cuvette, et la serviette comme celle que Jésus a nouée autour de sa taille avant de se mettre à laver les pieds de ses disciples pour qu'ils apprennent l'amour et la disponibilité à se faire tout petits et à être des serviteurs pour tous. Posés par terre, le vêtement blanc, que le Roi victorieux portera sur Lui après sa résurrection et la couronne de la passion, devenue le signe de sa royauté et de la gloire que le Père lui a réservée. Celui qui fut intronisé sur la croix siège maintenant pour toujours en roi et à ses côtés siègeront ceux qui auront décidé de porter jusqu'au bout, et derrière lui, leur propre croix, avec cette certitude que plus ils lui ressembleront dans la passion de la vie quotidienne, plus ils pourront administrer aux hommes la richesse de sa miséricorde.

Traduction de Isabelle Cousturié

Liban

Le propre de la mission humaine, sociale et religieuse de Tanaïl est d'offrir hospitalité et ouverture envers tous ceux qui sont engagés dans des programmes divers de développement en agriculture, écotourisme, formation agronomique et bien d'autres encore.

Tanaïl se trouve à peu près à mi-chemin entre Beyrouth et Damas sur la route internationale qui relie ces deux capitales, à côté du col situé entre les chaînes de l'Anti-Liban et du Mont Hermon, et qui donne accès à la dernière partie de la route, appelée la « porte glorieuse de Damas ». La partie de cette route qui passe devant Tanaïl est à presque 1.000 m d'altitude et traverse d'ouest en est un plateau, la Beqaa, situé entre le Mont Liban, à l'ouest, et l'Anti-Liban et l'Hermon, à l'est. Les confins nord de ce plateau sont disputés entre plusieurs pays, mais en période de stabilité politique la Beqaa coïncide avec ses limites géologiques, en pratique situées entre les frontières actuelles avec la Syrie, au nord, et avec Israël, au sud. En raison de cette situation géographique, la Beqaa est de première importance pour le Liban et les pays aux alentours, sur un plan climatique et agricole. Trois rivières y prennent leur source : le Jourdain, l'Oronte et le Litani. Depuis l'époque de son appartenance à l'Empire romain, la Beqaa est un grenier à blé pour plusieurs pays méditerranéens. Les ports tout proches de Beyrouth, Saïda et d'autres encore, offrent de grands avantages sur un plan commercial.

Des traces d'occupation humaine et d'organisation sociale et culturelle datant de plusieurs millénaires avant la présence romaine sont attestées dans la Beqaa. La conquête des territoires de la Méditerranée orientale et l'établissement de la province de Syrie au premier siècle de notre ère ouvrent une période de paix et de stabilité pour la Beqaa sous la bannière de la *pax romana*. Partout où ils ont établi leur autorité, les Romains se sont montrés de grands bâtisseurs. La ville de Baalbek située au centre de la Beqaa offre le plus imposant inventaire de temples en ruines de la région. Ailleurs dans la Beqaa, les traces de l'ère romaine inscrites dans la pierre ne manquent pas non plus. Aux Romains succédèrent d'autres empires. Plus près de Tanaïl, à Anjar, il est ainsi possible d'admirer les restes raffinés d'un palais construit par les Omeyyades au VIIIème siècle.

L'époque des Croisades, deux siècles durant à partir de la fin du XIème siècle, a apporté une période de paix relative aux habitants de la Beqaa, en particulier avec l'établissement des Etats francs. À la même époque, diverses sectes islamiques ainsi que des Eglises chrétiennes ont trouvé refuge au cœur de ces territoires, plutôt peu développés, situés entre deux chaînes de montagne. Ce mouvement migratoire a apporté avec lui son lot de tensions locales, qui ont facilité les incursions de puissances régionales mieux organisées. Finalement, la Beqaa et d'autres pays méditerranéens sont devenus possession des Ottomans. Sous la domination de ces derniers (1516-1917), la Beqaa semble avoir été presque

Les 150 ans du Centre Tanaïl

Arij Roest Crollius, S.J.

oubliée. Au XVIème siècle, les Papes à plusieurs reprises envoyèrent des jésuites pour accomplir des missions spéciales sur les rives orientales de la Méditerranée, mais ce n'est qu'au cours du dernier siècle de la domination turco-ottomane que les Jésuites ont établi des structures apostoliques durables dans un territoire aujourd'hui appelé le Liban.

En 1843, le Supérieur général de la Compagnie de Jésus a ainsi confié la mission de Syrie, incluant le Liban, à la Province de Lyon. Les jésuites de Lyon répondirent avec rapidité et générosité. Dès 1844 fut ainsi ouverte dans la Beqaa à Zahle une première école, alors même qu'une autre structure éducative d'importance était lancée dans l'entité administrative de Deir-al-Qamar. Pour permettre aux écoles en question d'accueillir les pauvres et les orphelins sans frais pour eux, l'agriculture et la viticulture s'avérèrent être de précieux auxiliaires. Depuis Zahle et Deir-al-Qamar, les jésuites ont ainsi lancé divers travaux d'aménagement et d'assèchement de marais sur les territoires qu'ils avaient acquis.

En 1860, alors que la mission commençait à fleurir également avec des vocations locales au Liban comme en Syrie, les tensions culturelles et religieuses dans la région s'accumulèrent à un tel point que des membres de la communauté druze tuèrent, en quelques jours seulement, près de 10.000 Chrétiens, principalement des Maronites, mais aussi des Catholiques et des Orthodoxes byzantins. Le foyer principal de cette « solution finale » se trouvait précisément à Zahle et Deir-al-Qamar. Six jésuites y laissèrent la vie : trois libanais, un syrien, un italien et un français.

Ces événements tragiques de 1860 conduisirent littéralement à un renouveau plein de promesses pour la mission dans la Beqaa. Une administration civile d'un nouveau genre vit en effet le jour sous l'égide d'une commission internationale. En 1863, par l'intermédiaire du gouvernement français, l'administration ottomane céda aux jésuites 230 ha de marais et de sols sablonneux à côté du village de Tanaïl en guise de compensation pour la mort de six d'entre eux quelques années plus tôt. Des pères et frères de Zahle, Jdita, juste à côté, et Deir-al-Qamar se rendaient jour après jour sur les lieux pour mettre en valeur le terrain, faire de nouvelles plantations et commencer un élevage de bovins. Une résidence jésuite fut rapidement construite, à laquelle fut adjointe une chapelle, puis des bâtiments scolaires pour les orphelins et les enfants des ouvriers du chantier. En 1881, lorsqu'un jésuite italien apporta d'Alger une copie de l'icône de Notre Dame de

Sur la grande photo, vue imprenable du Tanaïl avec, au fond, les montagnes délimitant la Vallée de la Beqaa. Au-dessus, la maison utilisée pour les Exercices Spirituels.

Ci-dessous, une liste de travaux réalisés par les jésuites à Tanaïl. Au milieu, des pêcheurs sur le petit lac du parc de la résidence.

la Consolation vénérée à Turin, les lieux furent placés sous sa protection.

Afin d'éclairer les développements du domaine de Tanaïl et afin de mieux discerner le chemin à venir, il est nécessaire de considérer l'arrière-fond sur lequel les jésuites sont appelés à mettre en œuvre les principales priorités de la Compagnie de Jésus. Ces conditions ont été reformulées tout récemment par l'actuel Supérieur général de la Compagnie lors de la commémoration du 20ème anniversaire de la mort du Père Arrupe. Trois perspectives principales ont ainsi été rappelées : un détachement entier, une immersion entière, une coopération entière.

Un détachement entier : pour l'apostolat à Tanaïl, cela signifie une volonté inconditionnelle de servir en étant guidés par les valeurs de l'Evangile. Ceci implique d'être libre de tout désir de privilèges ou de particularités culturelles traditionnelles. Actuellement, les quatre membres de l'équipe jésuite sur place proviennent de quatre pays différents. Chacun d'eux a aussi reçu une formation dans des domaines de compétence professionnelle différents. Tel fut du reste le cas dans le passé déjà, comme c'est aussi le cas dans de nombreuses communautés jésuites à travers le monde. L'attitude de détachement vis-à-vis de ses propres traditions et points de vue personnels est une condition *sine qua non* en vue d'acquérir la liberté nécessaire pour s'offrir pleinement aux demandes en évolution constante d'un service apostolique au sein d'une région qui est un carrefour de peuples et de cultures depuis des siècles.

Une immersion entière : l'environnement de Tanaïl et ses multiples formes d'engagement apostolique exigent de manière évidente une telle disponibilité. La première des missions de l'équipe est le *travail pastoral* et la *formation spirituelle*. L'eucharistie est célébrée tous les jours dans les différents rites de l'Église catholique.

Tanaïl

Certains viennent, parfois de fort loin, pour recevoir le sacrement de réconciliation et pour un accompagnement spirituel. Des groupes bibliques ou théologiques sont proposés. Par son existence même, Tanaïl s'est vu fortement sollicité comme Centre spirituel où sont données des retraites ou d'autres formes d'exercices spirituels. L'atmosphère paisible des forêts environnantes et autres plantations, le silence offert au sein de la maison de retraite, contribuent grandement à ce service de la prière et de la formation spirituelle. Un autre type d'activités apostoliques exercées depuis le début par les jésuites de Tanaïl est *le catéchisme et les écoles*. Des écoles primaires et secondaires sont liées à l'équipe, parfois même sont dirigées par des jésuites, et grâce au partenariat avec l'Université de Beyrouth, des instituts d'études techniques et agronomiques sont nés sur les terres de Tanaïl. Depuis les tout débuts également, une des priorités apostoliques fut l'attention aux *personnes vivant en marge* de la société. Tous les apostolats auxquels les membres de l'équipe jésuite sont liés répondent à une option préférentielle pour les pauvres, et d'une manière spéciale pour les réfugiés. Des centres de *soins médicaux* sont également sur la liste des activités de Tanaïl. Enfin, un des principaux services de l'équipe sur place est le développement du *domaine agricole*, en plantant des arbres, en semant des céréales, en cultivant des vignes et en élevant du bétail.

Une coopération entière : c'est la troisième condition requise de la part des jésuites envoyés dans cette mission de Tanaïl pour y vivre et y travailler. Compte tenu des besoins énormes

qui sollicitent le petit groupe que constitue la communauté jésuite sur place, l'esprit de coopération a animé celle-ci depuis les débuts. Cette attitude est indispensable aujourd'hui, associée à une demande forte de professionnalisme, à l'ouverture à l'universalisme de la part de communautés repliées plutôt sur elles-mêmes jusqu'à tout récemment, à la rencontre avec des cultures diverses et à ses exigences spécifiques en matière d'inculturation, à l'accroissement de la législation régionale, nationale et internationale. L'illustration la plus explicite de cette coopération est le lien opérationnel qui existe avec l'ONG *Arcenciel*, qui, après une période de co-administration, est maintenant en charge de la totalité de la gestion du domaine de Tanaïl, les jésuites conservant leur mot à dire en matière de direction. Le propre de la mission humaine, sociale et religieuse de Tanaïl est d'offrir hospitalité et ouverture envers tous ceux qui sont engagés dans des programmes divers de développement en agriculture, écotourisme, formation agronomique et bien d'autres encore.

En matière d'accueil des réfugiés qui ont récemment submergé le Liban par centaines de milliers, nombre d'organisations gouvernementales et non gouvernementales sont actives, parmi lesquelles figure le *Jesuit Refugee Service*. Ce dernier trouve diverses formes de soutien dans l'ambiance particulière qui règne à Tanaïl. Les soins médicaux sont aujourd'hui assurés par les divers hôpitaux régionaux et les centres privés de soins. Lorsque quelqu'un demande une assistance pastorale, souvent ce sont les membres de la petite communauté jésuite qui sont alors sollicités.

Dans son ensemble, le travail pastoral est effectué en collaboration avec les diverses organisations ecclésiales des environs. Les écoles, qui sont toujours dirigées par les jésuites, font partie de divers réseaux éducatifs où ils trouvent des occasions de coopération souvent appréciées. Une exigence spécifique de cette « coopération entière » dans la Beqaa est liée au fait que deux groupes principaux de confessions religieuses sont impliqués : d'une part, diverses Églises chrétiennes ; d'autre part, plusieurs courants et groupes de l'Islam. Dans le passé, ceci a conduit de temps à autre à de graves tensions qui sont aujourd'hui encore parfois perceptibles. La coopération dans ce contexte nécessite que les éléments de respect mutuel élaborés dans le passé soient honorés et que des tentatives audacieuses soient faites en créant de nouvelles formes de vivre ensemble et de travail en commun.

La Beqaa est un trésor historique et culturel de l'humanité, par son histoire s'étendant sur plusieurs millénaires, taillé telle une gemme précieuse aux multiples facettes. Elle n'a besoin que de la bonne volonté de ses habitants pour qu'ils parviennent à un degré raisonnable de coopération mutuelle et qu'ils trouvent entre eux la force nécessaire pour devenir d'authentiques contributeurs de croissance et de développement dans des proportions plus vastes. Tanaïl est la promesse d'un tel futur de justice, de paix et de liberté. Ses 150 années de vie montrent qu'un tel futur est possible, qu'il est même en train de devenir réalité.

Traduction de Hervé - Pierre Guillot, S.J.

Toujours dans le parc, la grotte de Notre-Dame de Lourdes.

L'Afrique et l'Europe main dans la main

John Dardis, S.J. et Michael Lewis, S.J

Les Jésuites en Afrique et à Madagascar (JESAM) et la Conférence des Provinciaux européens (CEP), forment une histoire complexe et font face à un nouvel avenir. Il s'agit de trouver de nouvelles voies de collaboration et de construire de nouvelles amitiés.

Les histoires de l'Afrique et de l'Europe sont entrelacées. Pour le meilleur et pour le pire, les deux continents cheminent ensemble depuis de nombreuses années. D'un côté, l'histoire coloniale a certes compliqué les relations en laissant d'amers souvenirs. De l'autre, le travail des missionnaires fut souvent très créatif et a posé les fondations de l'Eglise et de la Compagnie de Jésus en Afrique. Le bon grain et l'ivraie poussent ensemble.

Ces dernières années, une *Commissio Mixta* réunissant des Provinciaux d'Afrique et de Madagascar et des Provinciaux d'Europe a été établie en vue d'explorer de nouveaux terrains de collaboration et en vue de construire un nouvel avenir. Son objectif est d'améliorer les relations mutuelles tout en cheminant ensemble. La Commission se réunit deux fois par an. Ses membres permanents sont les deux Présidents des deux Conférences et le directeur du groupement des ONGs et des Procures des missions européennes. Lorsque la Commission se réunit en Afrique ou à Madagascar, trois Provinciaux de la Conférence JESAM se joignent aux membres permanents, et lorsque la rencontre a lieu en Europe, ce sont trois Provinciaux européens qui y assistent. Lorsque le JESAM se réunit à Rome, toute la Commission se retrouve.

La Commission a abordé un grand nombre de sujets. Son objet est d'être un catalyseur de créativité et de coopération, comme c'est le cas dans les domaines suivants par exemple.

Réfugiés et migrants. La question des réfugiés et des migrants est un défi commun aux deux continents. La situation de crise ne cesse de s'amplifier. Les statistiques du nombre de personnes qui se dirigent de l'Afrique et de Madagascar vers le Nord en direction de l'Europe afin d'y trouver de meilleures conditions de vie sont bien connues. Certains migrent pour des raisons économiques, d'autres en raison des violations des droits de l'homme dans leur pays d'origine. Certains obtiennent le statut de réfugiés, d'autres non. « Le nombre de personnes qui se dirigent vers le Nord montre à quel point notre système mondialisé ne fonctionne pas pour tant d'êtres humains », explique Mike Lewis, Président du JESAM. « Les jésuites d'Afrique et de Madagascar sont bien conscients des situations d'injustice qui éloignent les habitants de leurs pays et de leurs maisons. L'Afrique perd ainsi une partie de ses meilleurs hommes lorsqu'ils fuient la pauvreté et la violence. La Compagnie de Jésus a par conséquent choisi de travailler avec d'autres sur les questions de bonne gouvernance sur ce continent. Et lorsque nous regardons le nombre de ceux qui disparaissent purement et simplement, noyés dans la Méditerranée, lorsque nous voyons comment les Africains sont exploités par des trafiquants, lorsque nous voyons comment ils sont détenus pendant qu'ils attendent que soit statué sur leur sort, nous ne pouvons qu'éprouver de la compassion, voire de la colère. Ceci ne devrait jamais arriver. Quelqu'un doit élever la voix pour dire : « Arrêtez ! Il y a d'autres solutions ». C'est précisément ce que nous cherchons à faire : proposer une autre solution ».

« La Compagnie de Jésus doit rendre témoignage aux demandeurs d'asile et aux migrants d'une manière prophétique », ajoute John Dardis, Président de la CEP. « De plus en plus, ils sont regardés comme « malvenus » ou « étrangers » ou « illégaux ». Dans la tradition chrétienne nous sommes tous frères et sœurs. L'Église et la Compagnie de Jésus sont appelées à en rendre témoignage, tout en reconnaissant le droit des pays à protéger leurs frontières ».

Nous voulions montrer que nous pouvons travailler ensemble afin de relever ce défi. C'est pourquoi un projet unissant les deux Conféren-

Jesam-Cep

ces a été mis en place, en lien avec le bureau du JRS (*Jesuit Refugee Service*) de Malte. Ce projet a pour but d'apporter une assistance pastorale aux réfugiés et demandeurs d'asile du continent africain. Un scolastique européen et un prêtre africain travaillent ainsi côte à côte, manière concrète de signifier la solidarité et l'unité. Ce projet est certes très modeste, mais parce qu'il fait partie des activités plus larges du JRS, il peut obtenir de grands résultats. De 2010 à 2014, la Province de Pologne a envoyé deux scolastiques en Régence, à chaque fois pour deux années. De 2014 à 2016, c'est un scolastique d'Ukraine qui travaille à ce projet.

« L'une des grandes découvertes de mon travail avec les réfugiés à Malte est que malgré la situation très difficile dans laquelle ils se trouvent, ils ne perdent pas espoir », raconte Vyacheslav Okun, scolastique d'Ukraine. « En eux, je perçois une véritable croissance spirituelle. Ils sont dépourvus de tout, exclus, oubliés. Nous les aidons du mieux que nous le pouvons en leur fournissant une aide juridique et légale, psychologique, sociale et pastorale. Mais le plus important est notre présence permanente, le don de notre temps, notre conversation ordinaire avec eux. Car, dans les réfugiés, les plus pauvres parmi les pauvres, nous pouvons voir l'image de Jésus Christ, que nous sommes, comme jésuites, appelés à servir ».

La Province d'Afrique orientale et la Province d'Afrique centrale sont celles qui côté africain ont jusqu'à présent apporté leur concours. Les deux Conférences apportent aussi leur contribution financière. De tels projets prophétiques peuvent avoir un impact bien au-delà de leur valeur financière. Parmi les plus grands défis figurent le grand nombre de migrants qui vont et viennent sans cesse et la difficulté de s'occuper de personnes traumatisées, au cours de leur voyage, ou bien à cause du système de détention. Un autre défi est de définir ce que signifie l'adjectif « pastoral » lorsqu'une majorité de migrants et de demandeurs d'asile sont des musulmans. La visite du pape François dans l'île voisine de Lampedusa fut un merveilleux encouragement pour tous ceux qui travaillent avec des demandeurs d'asile et des migrants, particulièrement ceux qui se trouvent aux frontières de l'Europe dans des lieux tels que Malte. Le message délivré était clair : « votre travail, et ceux pour qui vous le faites, ne sont pas oubliés ».

Mise en réseau des Centres Sociaux. La Commission inter-Conférences ne s'est pas contentée de traiter la seule question des migrations.

En haut, le P. Michael Lewis (à droite), président du JESAM, à Abidjan en avril 2015, au cours de la réunion de la "Commission Mixte" entre la Conférence de Provinciaux d'Europe et ceux des jésuites d'Afrique et Madagascar. Avec lui, de droite à gauche, les pères José Minaku (Provincial de l'Afrique Centrale), Jude Odiaka (Provincial de l'Afrique du Nord-Ouest), Jean-Yves Grenet (Provincial de France), et Chiedza Chimhanda (Provincial de Zimbabwe-Mozambique).

D'autres questions sociales figurent à son agenda. Les Centres sociaux d'Afrique constituent une ressource extraordinaire de réflexion autour des difficultés sociales rencontrées sur le continent africain et à Madagascar. La Province d'Espagne et les ONGs jésuites espagnoles ont fourni une assistance financière pour mettre en réseau huit de ces Centres sociaux.

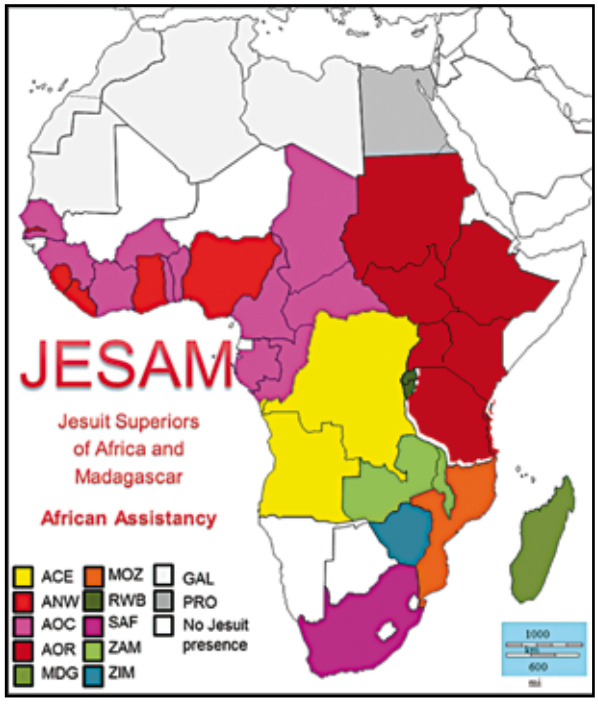
« C'est un projet clef », estime Rigobert Minani, Coordinateur de l'apostolat social pour l'Afrique et Madagascar. « Au cours des cinquante années d'indépendance africaine, nombre de Centres sociaux ont été en première ligne dans certaines Provinces. Les Centres sociaux jésuites d'Afrique disposent de grandes ressources. Notre défi aujourd'hui est de travailler ensemble en réseau sur des questions fondamentales de justice sociale. Ensemble, nous aurons plus de chance d'être plus efficaces et d'apporter un réel changement. Les Centres sociaux ont été efficaces dans l'aide quotidienne apportée aux populations, mais aujourd'hui nous avons besoin sur le continent de changements structurels et c'est là que notre réseau (le JASCNET, *Jesuit African Social Centres Network*) intervient. Parmi les thèmes qui nous occupent actuellement figurent la paix, la réconciliation, le leadership, la gouvernance des ressources naturelles, l'éducation, etc. Nous développons nos capacités : former nos hommes dans les Centres sociaux ainsi que nos partenaires pour intervenir et plaider en ces domaines ».

Formation. Si nous regardons le futur, il est important que les Jésuites en formation connaissent les continents des uns et des autres. Les scolastiques et les jeunes prêtres du JESAM viennent depuis de nombreuses années en Europe. Que des étudiants jésuites d'Europe viennent faire leurs études en Afrique est en revanche relativement nouveau. Des Tertiaires d'Europe participent aussi au troisième an en Afrique et vice versa. Récemment, des scolastiques de Lituanie et d'Ukraine ont étudié la théologie à Nairobi.

« C'est une grande chance pour moi d'être ici en Afrique », explique Vitaliy Osmolovskyy d'Ukraine. « La première chose qui m'a surpris quand je suis arrivé à Nairobi, c'est que les enfants ne courent pas en tous sens pendant les offices liturgiques, mais au contraire restent assis silencieusement et écoutent. Je leur en ai demandé la raison et ils m'ont répondu : « Parce que papa et maman nous ont dit de rester assis ». Et ils ont ajouté : « C'est la maison de Dieu. Dieu est ici ». De plus, je dirais qu'ici en Afrique, vous pouvez apprendre à être heureux avec ce que vous avez, avec ce que Dieu vous donne chaque jour. Les gens ici savent vivre dans le temps présent, ici et maintenant ».

Être en relation est fondamental dans la Compagnie de Jésus. Il y a une telle richesse parmi les jeunes hommes de nos deux continents ! S'ils apprennent à se connaître au cours de leurs années de formation, les relations ainsi tissées se poursuivront. Il nous faut des relations fondées sur l'égalité et la confiance. Tel est l'avenir que nous voulons.

Dessous, une carte géographique des pays membres du JESAM, la Conférence des jésuites d'Afrique et de Madagascar.



L'Institut historique jésuite en Afrique. Une nouveauté récente est le partenariat dans lequel se sont engagés les Provinciaux d'Europe avec le *Jesuit Historical Institute in Africa* (JHIA), situé à Nairobi. L'Institut, qui appartient au JESAM, a été lancé par le Père général, car il souhaitait que l'écriture de l'histoire soit décentralisée et que l'histoire africaine soit écrite avec des lunettes africaines. Le JHIA a été établi à cet effet. Le Père général a confié cette mission aux Provinciaux du JESAM et les Provinciaux d'Europe sont heureux d'y apporter leur soutien. « Pourvu de la tâche de promouvoir la recherche historique primaire en Afrique, le projet du JHIA est aussi grand qu'il est inédit pour les Provinciaux d'Afrique et de Madagascar », explique son Directeur, le Père Festo Mkenda.

Séminaire pour Provinciaux. Alors que le nombre de missionnaires en provenance d'Europe diminue, nous devons faire en sorte que l'Afrique et Madagascar restent présents à l'esprit des jésuites sur le continent européen. C'est pourquoi une autre initiative promue par la Commission inter-Conférences consiste en un voyage d'études en Afrique et un séminaire pour Provinciaux d'Europe. L'objectif est de montrer la créativité et les initiatives apostoliques qui existent en Afrique et à Madagascar. L'Afrique en effet est pleine de vie quoique bien souvent ne sont perçus que les problèmes mentionnés dans les media. L'Afrique est en réalité bien plus qu'une collection de pays en difficulté. Elle possède de riches traditions et des peuples résistants. Nous souhaitons que les jésuites d'Europe soient conscients de cette réalité africaine, pas seulement de ce qu'ils voient à la télévision ou lisent dans les journaux.

Pour conclure... La Commission inter-Conférences ou *Commissio Mixta* est sur le point de construire une Compagnie de Jésus réellement universelle. C'est un effort modeste qui n'a cessé de gagner en ampleur année après année. Que nous venions d'Afrique ou de Madagascar, d'une part, ou d'Europe, d'autre part, nous devons laisser derrière nous les malentendus du passé et regarder vers l'avenir, ensemble, avec confiance. Nous voulons construire un futur meilleur bien différent du passé, pour nos deux continents.

Traduction de Hervé-Pierre Guillot, S.J.

Dix années d'une Province

Ujah Gabriel Ejembi, S.J.

On a parfois l'impression que le monde est conduit par les rêves. Pendant de nombreuses années, l'ancienne Province de New-York a rêvé d'une Province de la Région du Nigeria-Ghana. Le rêve avait été discerné, présenté à Dieu dans la prière et puis une décision l'avait mué en réalité. C'est arrivé de la même façon que le récit de la création ! Que la Province soit, et la Province de l'Afrique du Nord-Ouest (ANW) fut, le 22 juillet 2005. Dix années se sont écoulées et l'histoire à laquelle nous avons le privilège de participer nous comble d'un sentiment de gratitude, car nous sommes les témoins d'initiatives, de créativité et, par-dessus tout, de la grâce de Dieu à l'œuvre à travers les différents ministères apostoliques actifs dans la Province. Le parcours ici décrit en est encore à ses débuts, soutenu par une foi inébranlable. Ce qui a commencé en tant que Mission Nigeria de la Province de New-York en 1962 est devenu en 1968 la Mission Nigeria-Ghana, convertie à son tour en Région dépendante en 1992. Avec les nombreux autochtones nigérians et ghanéens qui ont répondu à Dieu les appelant à servir comme jésuites, cette Région commençait à mûrir.

On a parfois l'impression que le monde est formé et modelé par le discernement. Jour après jour, l'appel à établir une Province et à approfondir notre engagement s'est intensifié, les opportunités apparentes à l'expansion et à la consolidation apostoliques ont confirmé cet appel, de sorte qu'après plusieurs réunions jésuites et plusieurs sessions régionales de discernement, le moment du *kairos* est enfin venu. Le moment était venu de tenter une démarche audacieuse, mais confiante dans le fait que « Rien n'est impossible à Yahvé », selon l'expression de l'Ancien Testament (Gen 18,14).

On a parfois l'impression que le monde tire son origine d'une décision. Après une longue période de prières, de discernement et de consultations, le Père général de ce moment-là, le P. Peter-Hans Kolvenbach, S.J., présida à la naissance de la Province d'ANW, avec le P. George Quickley, S.J., comme premier Provincial. Le P. Gerald Chojnacki, S.J., à l'époque Provincial de la Province de New York et le P. Raymond Salomone, S.J., qui venait juste d'achever son terme comme Supérieur régional de la Région du Nigeria-Ghana apportèrent une contribution notoire à la concrétisation du processus. Inaugurée le 22 juillet 2005, la nouvelle Province comprenait le Nigeria, le Ghana, le Liberia, la Sierra Leone et la Gambie. Nous sommes vraiment reconnaissants envers l'ancienne Province de New-York, qui fait actuellement partie de la Province reconstituée des Etats-Unis du Nord-Est, pour sa confiance et sa fidélité tandis qu'elle éclairait et conseillait la Mission Nigeria-Ghana tout au long des étapes successives de son rapprochement de ce qui est actuellement la Province de l'Afrique du Nord-Ouest.

La Saint Joseph Catholic Church *à Benin City, au Nigéria.*

Dès le début, la Province d'ANW a connu une formidable croissance. La *St. Joseph's Parish* à Benin-City, au Nigeria, continue d'être un modèle de paroisse jésuite efficace. Avec ses an-

En ces dix années du parcours accompli par la Province de l'Afrique du Nord-Ouest s'est déroulée une histoire de croissance, une histoire d'espoir, une histoire de grâce. Le fait est qu'en comptant sur la grâce de Dieu et sur les espoirs entrelacés dans les œuvres de ses aïeux, la Province est en mesure de conter son histoire de croissance et de succès.

Ci-dessous, un groupe d'élèves aux débuts du Jesuit Memorial College *de Port-Harcourt (Nigéria). Cette école est née en hommage aux 60 étudiants de notre collège d'Abuja, morts dans un tragique accident d'avion le 10 décembre 2005.*

ciens bâtiments désormais rasés et remplacés par l'érection d'une nouvelle structure, la paroisse est actuellement une des plus grandes paroisses de l'archidiocèse du Bénin. En 2010, l'évêque Anthony Okonkwo Gbuji, à l'époque administrateur de l'archidiocèse du Bénin, confia la paroisse aux jésuites à perpétuité. Toujours à Benin-City, une équipe de cinq jésuites résidents de la Province d'ANW dessert aussi le peuple de Dieu au plan spirituel à partir du *Centre jésuite*. Ce Centre organise des programmes de spiritualité et de formation ainsi que des retraites ignatiennes.

Nous avons aussi des jésuites à l'œuvre à la *St. Francis Catholic Church* à Idimu, dans l'Etat de Lagos. Cette paroisse couvre également une école secondaire organisée par des membres de la Compagnie. Un effectif de 1.140 élèves fréquente cette école, qui a aménagé récemment des installations d'internat pour y loger les étudiants dont le domicile se situe loin de l'école et pour assurer les conditions d'une éducation de qualité aux étudiantes qui risqueraient sans cela d'être constamment distraites par certaines valeurs traditionnelles de la société et par les travaux ménagers à la maison. L'école est classée parmi les meilleurs établissements d'enseignement secondaire de cette ville de plus de 17 millions d'habitants.

Fidèle à la poursuite du *magis*, le *Loyola Jesuit College* (LJC) à Abuja continue à prospérer en offrant une éducation et une formation de qualité à des étudiants sélectionnés sur la base d'un examen d'entrée et provenant de toutes les parties du Nigeria et au-delà. Ouvert en 1996, le LJC compte actuellement une population de 571 étudiants entourés de sept jésuites résidents. Abuja, la capitale du Nigeria où le LJC est situé, se trouve dans le nord du pays qui est exposé aux implacables menaces du groupe Boko Haram. Le LJC répond à ce défi en offrant non seulement une éducation de qualité aux enfants tant chrétiens que musulmans, mais aussi en maintenant un environnement favorable au dialogue interreligieux et à la transmission d'idéologies de paix, de tolérance et de coexistence religieuse.

Malheureusement, la Province d'ANW n'était âgée que de quatre mois lorsque le *Loyola Jesuit College* perdit 60 de ses étudiants dans un tragique crash aérien le 10 décembre 2005. Toutefois, l'espoir revint, porté par l'ouverture d'une nouvelle école secondaire, le *Jesuit Memorial College* (JMC) à Port-Harcourt, la ville nigériane où l'accident d'avion s'était produit. Ce collège, chargé de symbole par nature et par son origine, sert à immortaliser les jeunes vies perdues dans la catastrophe et à offrir une éducation holistique à de nombreux enfants issus de différents milieux socioculturels, cultures et nationalités. En outre, le JMC comble le rêve des parents endeuillés qui avaient exprimé leur souhait de disposer d'une école jésuite d'une qualité analogue à celle du LJC, et qui serait située à Port-Harcourt, à 600 km environ au Sud-Est d'Abuja. En un sens, cela symbolise que les enfants de Port-Harcourt puissent fréquenter, à Port-Harcourt même, une école aussi bonne que le LJC, et qu'ils ne soient désormais plus exposés aux dangers des routes nigérianes ni aux ponts aériens à la recherche d'un bon collège.

En outre, une équipe de quatre jésuites dessert une population de plus de 6.000 catholiques, fidèles paroissiens de la *Christ the King Catholic Church* (CKC), à Ilasamaja, dans l'Etat de Lagos. Il est important de mentionner aussi que la *St. Francis Catholic Church* était auparavant une extension desservie par les jésuites de la CKC. Nous avons également une équipe de trois jésuites résidents (une sous-communauté de la CKC) à l'aumônerie du *Lagos State University Teaching Hospital* où ils assument le service pastoral du personnel médical et des étudiants catholiques, des patients catholiques hospitalisés, ainsi que des fidèles catholiques qui résident dans les environs du site de l'aumônerie.

Au Ghana, la Province de l'Afrique du Nord-Ouest compte deux communautés, l'une à Accra et l'autre à Cape Coast. A Accra, il y a actuellement trois jésuites desservant la *St. Anthony Catholic Church* à Teshie, Nungua – et ses fidèles paroissiens qui seraient au nombre de 4.466 selon une estima-

tion. La *St. Anthony Catholic Church* comporte deux stations satellites et une aumônerie universitaire : la *St. Ignatius Catholic Church,* Baatsona, *Our Lady of Perpetual Help,* Nungua Barrier ; et la *Regional Maritime University,* en périphérie de Nungua. Les jésuites de la *St. Anthony Catholic Church* desservent également un centre de messe dans la cité de Manet à Accra. Le développement le plus récent à Saint-Antoine se rapporte au projet activement poursuivi de construction d'une nouvelle église. A Cape Coast, trois jésuites sont impliqués dans divers ministères.

En 2007, deux ans tout juste après l'inauguration de la Province de l'Afrique du Nord-Ouest, les jésuites ont assumé l'administration de la *Holy Family Parish* à Caldwell, Libéria. La population des paroissiens s'élève à 350 environ. Les jésuites au Libéria sont deux, au service de divers besoins pastoraux et de formation de l'Eglise en ce pays. Depuis que les jésuites l'ont prise en charge, l'influence de la *Holy Family Parish* n'a pas cessé de se manifester dans la communauté municipale de Caldwell. Il n'est pas sans importance de rappeler que le Libéria est l'un des pays les plus gravement éprouvés par l'épidémie *Ebola*. Nos deux jésuites, les pères Timothy Baghrmwin S.J., et John Perry S.J. ont étés proches des résidents de Monrovia et de Caldwell pendant cette phase de lourds défis. Il n'est pas surprenant que la communauté catholique de la paroisse ait doublé depuis l'arrivée des jésuites. La *Holy Family Parish* dispose d'une nouvelle église, qui n'est pas seulement en mesure d'accueillir un plus grand nombre de fidèles, mais qui leur offre aussi, grâce à la clôture qui l'entoure désormais, une ambiance plus sereine et réservée favorable aux activités religieuses. Ajoutons à cela qu'une école paroissiale, intitulée *St. Ignatius Loyola Academy*, a été ouverte pour aller à la rencontre des besoins des enfants du voisinage. La paroisse patronne aussi le *Holy Family Medical Center* qui est l'une des deux seules cliniques de la zone de Caldwell. La Province de l'Afrique du Nord-Ouest a reçu son premier novice du Libéria, en 2014.

Les pères George Quickley S.J., et Jude Odiaka S.J., (respectivement Provinciaux précédent et actuel) ont effectué plusieurs visites en Sierra Leone et en Gambie, dans le but de discerner sur place la possibilité de nous engager à l'avenir avec ces pays où nous n'avons pas encore exercé de ministère – une réalité future qui pourra se concrétiser un jour, avec la grâce de Dieu, quand les jésuites de la Province seront plus nombreux.

Quant à l'aspect statistique des choses, disons qu'à son inauguration, la Province de l'Afrique du Nord-Ouest comptait 82 jésuites en service et/ou aux études dans dix pays. De ce nombre de compagnons, 18 étaient membres d'autres Provinces, 64 étaient des jésuites autochtones, dont seulement 21 ordonnés prêtres et 2 à leurs derniers vœux. Il est également vital de noter que nous avions dans nos différentes communautés 9 supérieurs, dont 2 seulement étaient des jésuites autochtones. Aujourd'hui, il y a dans la Province 121 jésuites, dont 5 sont membres d'autres Provinces. La Province de l'Afrique du Nord-Ouest compte aujourd'hui 47 jésuites prêtres d'origine locale dont 12 ont prononcé leurs vœux définitifs. Notons en outre que tous les supérieurs de nos différentes communautés sont des jésuites d'origine locale. Cette analyse statistique nous fournit des indications concrètes de croissance qui, pour nous, servent de signes d'espoir. En ces dix années du parcours de la Province de l'Afrique du Nord-Ouest s'est déroulée une histoire de croissance, une histoire d'espoir, une histoire de grâce. Le fait est qu'en comptant sur la grâce de Dieu et sur les espoirs dégagés de l'œuvre de ses aïeux, la Province de l'Afrique du Nord-Ouest est en mesure de conter son histoire de croissance et de succès qu'elle n'a pas fini de chiffrer, car les travaux fertiles des premiers missionnaires continuent de porter leurs fruits en abondance.

Traduction de Anne Stainier

Des étudiants à l'intérieur de la chapelle du collège Saint Francis Secondary School *d'Idimu, dans la région de Lagos (Nigéria).*

Espoir

Père Rasschaert, messager de paix

Louis Francken, S.J.; Aurel Brys, S.J.; Cyprian Ekka, S.J.; J. Marianus Kujur, S.J.

« Père Herman Rasschaert S.J. était un homme totalement engagé. Il ne refusait jamais un service à quelqu'un. Il était très sincère et ne tolérait aucune duplicité. Sa vie restera toujours pour moi une source d'inspiration et de courage. » (P. Louis Francken S.J.).

Le 24 mars 2014. Plus de 15.000 personnes se sont assemblées dans l'enceinte de l'église de Kutungia sur la frontière Jharkhand-Odisha, à 240 kilomètres au sud de Ranchi (Inde), pour observer le 50e anniversaire du martyre d'Herman Rasschaert. Le jésuite belge de 42 ans y avait été le curé de la paroisse. Une horde de fondamentalistes hindous l'ont assassiné le 24 mars 1964 dans le village de Gerda, à environ 8 kilomètres de là. D'après des témoins il avait tenté de dissuader la horde de tuer les musulmans blottis dans une mosquée et dans une *Madrasa* (école élémentaire islamique) mitoyenne. Le catéchiste de Rasschaert, Bernard Jojo de 90 ans a dit que le martyr avait imploré avec les mains jointes, « S'il vous plait laissez-les ! Ne leur faites pas de mal ! »

La célébration a souligné l'engagement pastoral, le message de paix, la poursuite de l'harmonie communautaire et de la justice de Rasschaert. Bien que des forces cherchent encore à infuser le venin de la haine des castes, des croyances, des couleurs et des ethnies, son sacrifice méconnu continue à attiser l'espoir et la convivialité.

Avant le Jubilé d'Or, l'*Indian Social Institute*, Nouvelle Delhi, et *Sadbhavna Manch* (Forum pour l'harmonie), avaient organisé conjointement une conférence le 16 novembre 2013 dans la ville de Ranchi. Le thème de la conférence était « La quête de l'harmonie dans un contexte changeant ». Plus de 365 personnes des fois chrétienne, hindoue, musulmane, sikh, bouddhiste et *sarna* (traditionnelle tribale), y compris le Cardinal Telesphore Placidius Toppo de Ranchi ont participé à l'évènement.

Le martyre de Rasschaert a aussi été commémoré par plus de 600 personnes invitées au *St. Xavier's College*, Ranchi, le 10 mars 2014. Cet événement a été organisé conjointement par l'*India Desk*, Ranchi, l'unité locale du *Sadbhavna Manch*. « Cela n'aurait pas été dans son caractère, que mon fils ne soit pas mort comme il l'a fait ! » Cette réponse spontanée de Julian Rasschaert à l'annonce de la mort violente de son fils résume bien le sacrifice suprême de ce dernier pour l'harmonie communale en plein milieu de l'intégration de la politique et de la religion en Inde.

La naissance de Rasschaert en exil à Kampen, Pays Bas, le 13 septembre 1922, lui a sans doute laissé la marque indélébile d'une guerre injuste. Nourri dans une ambiance nationaliste flamande, il avait acquis de fortes convictions. Doué d'un physique robuste, Herman aimait l'activité physique intense. Elevé par sa mère Cecilia dans une ambiance catholique, il avait aussi cultivé une piété religieuse considérable. Dans sa dernière année à l'école tenue par les jésuites à Aalst en Belgique, il décida de devenir jésuite, contrairement à la volonté de son père. Sa décision de devenir missionnaire en Inde, surprit un bon nombre de ses compagnons au noviciat. Il débarqua à Calcutta le 28 novembre 1947, trois mois après l'indépendance de l'Inde.

En tant que prêtre avec plusieurs années d'expérience pastorale, Rasschaert arriva à la paroisse de Kutungia le 2 janvier 1961. A sa mort, la paroisse avait 17 églises de village et 2.500 catholiques. Comme pasteur dévoué et consolidateur énergique, il faisait des tournées pastorales en bicyclette à toutes les chapelles de village trois ou quatre fois par an.

Des bruits qui courraient de confrontations violentes entre les majorités musulmanes, les

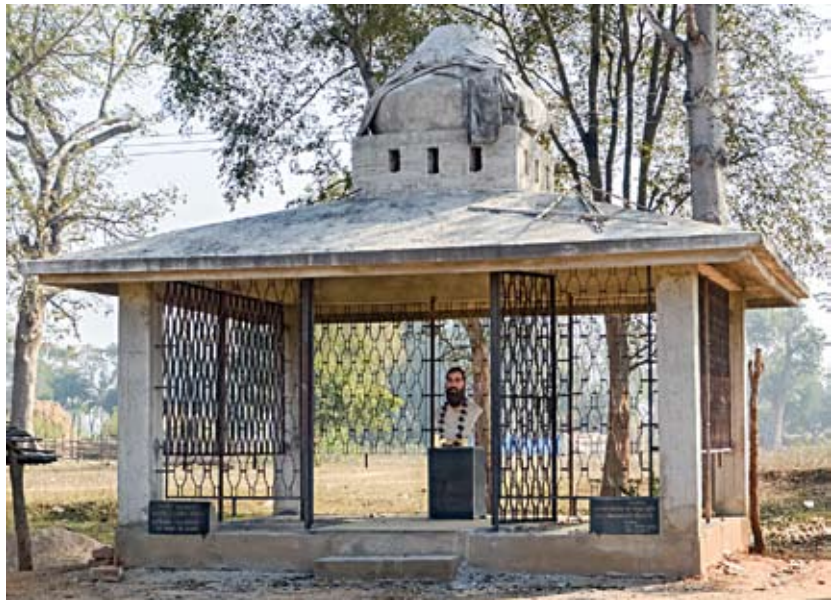
hindous et les *adivasis* (tribaux indigènes) au Pakistan oriental au début mars 1964 rendaient les villes indiennes frontalières fiévreuses. Outre les persécutions qu'ils subissaient de la part des fondamentalistes hindous, de nombreux *adivasis* chrétiens auraient aussi subi des hostilités de la part des musulmans. Parmi les milliers de réfugiés en quête d'un abri en Inde, un grand nombre fut envoyé de Kolkata par des trains spéciaux aux zones de réinstallation au Madhya Pradesh, une région située en Inde centrale. La vue de tant de réfugiés terrifiés et de corps mutilés a provoqué l'indignation parmi les hindous en Inde.

Des groupes fanatiques ont saisi l'occasion pour attiser ultérieurement les passions communales. Des conflits éclatèrent dans les importants centres industriels de Jamshedpur et Rourkela le 18 mars 1964. Toutes les institutions éducatives et les aciéries furent fermées indéfiniment. La violence se répandait rapidement des deux côtés de la frontière entre les états de Bihar et Odisha. Des bandes armées faisaient des sorties dans les campagnes, répandant la peur et des rumeurs – « Le Pakistan a déclaré la guerre ! Les musulmans assassinent les hindous ! » De nombreux villageois, y compris des *adivasis* furent contraints à se joindre aux bandes en vadrouille. Des foules enragées attaquèrent les musulmans, les tuèrent et brulèrent leurs maisons.

C'était le lundi de la Semaine Sainte. De retour d'une visite à un malade dans un village frontalier de Kutungia, Rasschaert assombri faisait les cent pas sur le balcon. Un nombre réduit de participants à la liturgie du dimanche des Rameaux et pratiquement personne à la deuxième messe étaient des indications qui n'auraient pas échappé à Rasschaert. Lorsqu'il revenait de sa visite, un habitant du village l'avait informé que les musulmans avaient grand peur des attaques possibles de la part des bandes enragées qui rodaient dans les parages.

Le jour suivant Rasschaert apprit qu'aucun des travailleurs n'avait repris le travail. Son catéchiste l'informa qu'une grande foule menée par des étrangers avait entouré le village de Gerda. Secoués par des violences toute la nuit, les musulmans de la région s'étaient réfugiés à Gerda, un village habité par 36 familles musulmanes et 18 familles catholiques. Cependant, le nombre des agresseurs était plus grand. La petite force de police locale avait pris la fuite par peur d'être tuée. Accompagné de hurlements et de cris, l'assaut contre le village fut lancé vers 7 heures du matin. Pour un homme de la trempe de Rasschaert une telle injustice et de tels actes barbares étaient intolérables. Ayant confié les clés à son catéchiste, il lui ordonna de ne jamais refuser l'abri à tout musulman errant. Comme il partait pour Gerda, le catéchiste et certains enseignants tentèrent en vain de le dissuader, « C'est trop dangereux. Vous serez tué ! » Sa réponse fut aussi brève, « Je suis prêt à donner ma vie ! » Vêtu de sa soutane, il enfourcha sa bicyclette et fila à Gerda, atteignant la mosquée en vingt minutes. Même tandis qu'il s'acheminait à pied dans la foule, certains le reconnurent. « Vous ne devez pas être ici », ils imploraient.

Toutefois, non découragé, il poursuivit son chemin jusqu'au petit mur d'enceinte qui entourait la mosquée. Tandis que les attaquants lançaient des pierres et des briques aux centaines de personnes blotties dans la petite cour, il dit aux musulmans de ne pas avoir peur. Puis il s'adressa à la foule d'attaquants en disant, « Tuer des personnes est un péché grave ! Arrêtez cette folie ! » Les attaquants, surtout des étrangers,



Ci-dessus, petit temple avec un buste du P. Herman dans le village de Gerda, lieu de son martyre survenu le 24 mars 1964. Le monument a été inauguré par le cardinal Toppo, archevêque de Ranchi (Photo page précédente, avec la photo du martyr). Page suivante, en bas, Narayan Roy, responsable des droits de l'homme à la Haute Cour de Justice de Ranchi, commémore le P. Herman.

Inde

Ci-dessous, la tombe du P. Herman, fleurie par les fidèles.

ne l'ayant apparemment pas reconnu, crièrent «C'est un des leurs ! » Un rocher le frappa à la tête. Il tomba à genou. Alors qu'il essayait en vain de se relever d'autres coups d'armes tranchantes le mirent à mort. Ensuite la mosquée fut mise à feu pour faire sortir tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Presque mille personnes y ont perdu la vie et toutes leurs maisons ont brulé. Déclenchée par le massacre de Gerda, la violence communale menaçait de s'étendre sur toute la région.

Pandit Jawaharlal Nehru, alors premier ministre de l'Inde, a annoncé à une réunion du Congress Party, « Le père doit être honoré ». De nombreuses personnalités ont aussi fait l'éloge de Rasschaert à l'occasion du premier anniversaire de son martyre. Le Docteur Ashok Mehta, un activiste et idéologue politique qui présidait la célébration, a dit « Le père Herman Rasschaert était un homme d'humanité, un homme de Dieu. Nous devons continuer à le commémorer pendant les années à venir. »

Reprenant l'éloge de Mehta, le jésuite père Louis Francken, un contemporain de Rasschaert, a noté « Père Rasschaert S.J. était un homme totalement engagé, pas de demi-mesure. Il ne refusait jamais un service à quelqu'un. Il était très sincère et ne tolérait aucune duplicité. Il était comme Nathanaël dans l'Evangile 'en qui il n'y a point de fraude' (Jean 1,7). Sa vie restera toujours pour moi une source d'inspiration et de courage. »

« Si le père Herman n'avait pas sacrifié sa vie dans la violence communale le 24 mars 1964 à Gerda, beaucoup plus de personnes auraient été tuées, » dit l'évêque Vincent Barwa de Simdega, le diocèse de la paroisse de Kutungia. « Son sang n'aura jamais coulé en vain. Le sang du martyr rend l'Eglise plus large, plus grande et plus forte. Nous devons nous inspirer de Rasschaert, qui à un très jeune âge renonça à tout, vint ici pour nous tous et donna sa vie pour établir la paix et l'harmonie dans notre région, » conclut le prélat. En coïncidence avec le 50e anniversaire de la mort, Gerda est devenue une paroisse.

Un survivant musulman au massacre, Yasim Mia, 79 ans, dit avoir perdu 135 membres de son clan, y compris sa femme et 5 enfants. Pareillement, Khalil Khan, 75 ans, prétend avoir perdu sa femme et 10 enfants. D'après eux toutes les maisons des musulmans à Gerda furent réduites en cendres. A l'exception de 17 survivants sur place, les musulmans du lieu et ceux des villages voisins furent tous massacrés.

William Kandulna, un fidèle dévoué à Rasschaert, qui a construit une chapelle privée en l'honneur du martyre, prétend que de nombreuses merveilles documentées sont attribuées à l'intercession du grand martyr. Nombre sont ceux aussi qui considèrent miraculeux le fait que tandis qu'à l'époque de Rasschaert il y avait environ 2.500 catholiques, en 2014 il y avait 18 églises de village et autant de catéchistes, 1.188 familles catholiques comptant 6.497 membres et deux catéchistes au centre. En outre la paroisse de Kutungia a fourni à ce jour 20 prêtres, 16 frères religieux, 40 religieuses et un évêque.

Des camarades de classe et des amis du grand martyr ont remarqué que s'il n'avait pas donné sa vie en de telles circonstances, il l'aurait regretté toute sa vie. Les jésuites de Ranchi sont conscients que le lègue d'harmonie communale de Rasschaert est d'une immense importance. Ils ont donc l'intention d'utiliser le martyr de Rasschaert pour promouvoir et valoriser ultérieurement l'harmonie communale, la justice et la fraternité universelle.

Le lieu du martyre de Rasschaert à Gerda est depuis devenu un lieu de pèlerinage, où les gens se rassemblent chaque année pour commémorer sa mort et prier pour sa bénédiction.

Traduction de Louis Marcelin Rice

Mon expérience d'astrophysicien

Adam D. Hincks, S.J.

« Ma formation scientifique sera-t-elle utilisée si je rejoins la Compagnie de Jésus ? », ai-je demandé au responsable des vocations quand je discernais une vocation pour les jésuites en 2007. J'étais au milieu d'un doctorat d'astrophysique, et même si je voulais servir comme jésuite dans quelque apostolat que ce soit, j'étais curieux de savoir comment mon parcours académique pourrait être intégré à ma vocation.

« Je ne peux pas vous promettre comment votre parcours sera utilisé,» répondit-il, « mais je peux vous promettre qu'il sera utilisé. Nous apprécions tout ce qu'un homme apporte à la Compagnie, et il serait stupide de ne pas faire usage de vos compétences. Et je peux vous dire une chose : nous ne sommes pas stupides ! »

Je suis entré au noviciat en 2009 et depuis j'ai pu apprécier la sagesse de cette réponse. Au cours de mes études de philosophie, par exemple, j'ai trouvé que ma formation scientifique était une excellente préparation pour la pensée critique que suppose la philosophie. J'ai aussi commencé à découvrir que beaucoup de gens, à la fois des croyants et des non-croyants ont des questions sur la relation entre la science et la religion, et que parfois mon expérience pouvait fournir une certaine lumière sur ces questions.

« Il est important pour l'Eglise non seulement d'enseigner qu'il n'y a pas de conflit fondamental entre la science et la foi catholique, mais aussi de montrer par des actions concrètes que l'Eglise a un intérêt actif pour le progrès scientifique ».

Dans les conversations avec mes supérieurs, j'ai appris qu'ils étaient sérieusement intéressés pour que j'acquière plus d'expérience en tant que chercheur. Ainsi, lorsque ma régence approcha – période de formation entre les études philosophiques et théologiques – on m'a demandé d'essayer de trouver un travail de chercheur universitaire pour deux ans. J'ai été très heureux de me voir offrir un post-doctorat à l'Université de Colombie-Britannique (UBC) à Vancouver, une ville où nous avons une petite mais florissante communauté jésuite après sa création il y a seulement quelques années. À l'UBC, je fais partie de la douzaine de membres du *Laboratoire de cosmologie expérimentale*. Notre travail consiste à développer des instruments pour des télescopes qui nous permettent d'observer l'univers sur de très grandes échelles d'espace et de temps. Ces données nous aident à comprendre comment l'Univers a évolué au cours de son histoire vieille de 14.000.000.000 années.

Un jeune jésuite raconte son expérience d'astrophysicien. Photo M. Halpern.

C'est une période intéressante pour être cos-

Canada

*Sur la photo d'A. Hincks S.J. l'*Atacama Cosmology Telescope *situé dans les Andes, au Nord Chili. C'est un projet international auquel participent le Canada, le Chili, l'Afrique du Sud, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Son emplacement est idéal pour capturer la lumière émise par l'univers*

mologue. Pendant la plupart de l'histoire humaine, de nombreuses questions sur la nature de l'univers physique dans son ensemble, – telles que son âge, à partir de quoi celui-ci est fabriqué, et comment il en est parvenu à être ce qu'il est aujourd'hui, – ne pouvaient être abordées que de manière spéculative. Aujourd'hui, cependant, nous avons à la fois la technologie et les théories scientifiques qui nous permettent de donner des réponses empiriques à ces questions.

Par exemple, un projet sur lequel je travaille, l'Essai canadien de cartographie de l'intensité de l'hydrogène (*Canadian Hydrogen Intensity Mapping Experiment* CHIME), est un observatoire qui fait une mesure précise de la vitesse à laquelle l'univers est en expansion. C'est un sujet très intéressant, car il y a une vingtaine d'années, les astronomes qui observaient les supernovae lointaines, ou l'explosion des étoiles, ont découvert que non seulement l'univers est en expansion, mais que son expansion s'accélère. Pourquoi s'accélère-t-elle est un énorme casse-tête, parce que la gravité, la seule force qui comptait sur les distances cosmiques croyions-nous, attire les choses les unes vers les autres plutôt qu'elle ne les écarte. Pour essayer de comprendre cet étrange phénomène, nous avons besoin d'un télescope très sensible pour regarder à des milliards d'années-lumière dans le temps, à l'époque où l'expansion de notre Univers a commencé à accélérer.

Le résultat est CHIME : un énorme radiotélescope de 100 × 100 mètres à l'intérieur de la province canadienne de Colombie-Britannique. C'est une initiative de l'UBC, l'Université de Toronto, l'Université McGill et de l'Observatoire fédéral de radio-astrophysique. A l'heure actuelle, la plupart de nos efforts sont dirigés vers la construction du télescope et de ses composantes, comprendre les détails de nos instruments et trouver des moyens pour atténuer la lumière de notre propre galaxie, la Voie Lactée qui obscurcit les galaxies beaucoup plus lointaines qui nous intéressent. Faire de la recherche en astrophysique ne se résume pas à pointer un appareil photo vers le ciel pour prendre une photo ! Un projet comme CHIME suppose des années d'efforts de la part de dizaines de personnes avant qu'il puisse porter des fruits. Mais la valeur scientifique de ce que nous espérons mesurer est ce qui motive chacun de nous pour continuer.

L'autre projet, sur lequel je travaille est le Télescope cosmologique d'Atacama (*Atacama Cosmology Telescope,* ACT). C'est une collaboration internationale d'institutions au Canada, au Chili, en Afrique du Sud, au Royaume-Uni et aux États-Unis. ACT est situé dans les montagnes du désert d'Atacama au Chili : un endroit idéal pour capturer la lumière primitive de l'univers. En fait, ACT peut voir l'époque juste après le Big Bang lorsqu'aucune étoile ou galaxie n'était encore formée, mais quand toute la matière dans l'Univers était encore rassemblée en un gaz chaud et dense d'hydrogène et d'hélium.

Les observations qu'ACT a faites jusqu'à présent ont permis de mieux comprendre ce que l'Univers était dans les instants après le Big Bang et comment cet état initial a évolué en galaxies et en étoiles. Nous avons également utilisé ACT pour détecter les énormes amas de galaxies à des milliards d'années-lumière de la Terre pour aider à comprendre quand et comment les structures de l'univers ont pris forme. Un de nos objets préférés, que nous avons nommé El Gordo (« Fatso »), se compose de deux énormes groupes de galaxies que nous avons surpris en train d'entrer en collision l'une avec l'autre et de former un amas encore plus massif.

Nous continuons à améliorer ACT et plus tôt, l'année dernière, nous avons terminé l'installation de notre dernier appareil photo. J'ai passé le mois de janvier à l'observatoire pour aider à mettre en œuvre ces améliorations avec une équipe de collègues. C'est un privilège de visiter le site, situé dans un lieu reculé du désert d'Atacama, où la beauté naturelle du désert et des montagnes n'a d'égal que le spectacle nocturne du ciel.

Habituellement, je n'ai pas de peine à convaincre les gens que la cosmologie est un sujet fascinant et qui mérite que l'on y fasse des recherches. Mais d'un autre côté, on peut se demander si cela vaut la peine pour un membre d'un ordre religieux de passer la plupart de son temps à se livrer à de telles recherches. Même certains jésuites que j'ai rencontrés pensent que j'ai une mission de régence un peu bizarre ! Mais il y a en fait beaucoup de raisons pour lesquelles c'est une mission importante dans laquelle l'Eglise doit être visiblement impliquée. Permettez-moi

de partager trois d'entre-elles.

Premièrement, comme je l'ai mentionné plus tôt, beaucoup de gens n'ont pas une vision très claire de ce qu'est la relation entre la foi et la science. Diverses formes à la fois de fondamentalisme religieux et d'athéisme agressif prétendent qu'il existe une incompatibilité fondamentale entre la croyance religieuse et la recherche empirique. Il est important pour l'Eglise non seulement d'enseigner qu'il n'y a pas de conflit fondamental entre la science et la foi catholique, mais aussi de montrer par actions concrètes qu'elle prend un intérêt actif dans le progrès de la recherche scientifique. Avoir des clercs et des religieux travaillant côte à côte avec des chercheurs laïcs est un symbole visible de l'engagement de l'Eglise à la promotion de la science.

Deuxièmement, l'engagement pour la science est un engagement pour la culture pour laquelle la Compagnie de Jésus a un intérêt particulier. Il y a quelques années, avant de devenir jésuite, j'ai donné une conférence à l'Institut africain des sciences mathématiques (*African Institute for Mathematical Sciences,* AIMS) à Cape Town, une école qui offre un programme d'un an pour les étudiants africains qui se préparent à des études supérieures. Avant ma conférence, l'un des membres du corps professoral m'a donné la raison pour laquelle l'AIMS existe. Il a expliqué que le développement d'une société dépend non seulement du progrès économique et technologique, mais aussi du progrès culturel, qui comprend la recherche scientifique. Je pense qu'il avait raison. Les découvertes en astronomie ont une influence profonde sur la culture – on peut penser, par exemple, à la façon dont les images du télescope spatial Hubble nourrissent l'imagination de beaucoup de gens.

La diffusion des connaissances en astronomie est donc un service que l'Église peut fournir à la culture. À cet égard, j'ai eu le privilège d'être invité à aider à animer l'École d'été 2014 de l'Observatoire du Vatican (*Vatican Observatory Summer School*). C'est un cours bi-annuel, un mois de cours offert à des étudiants d'astronomie du monde entier de niveau maîtrise ou doctorat, sans distinction de croyance. C'est un service important que l'Observatoire du Vatican (une œuvre confiée aux jésuites) fournit à la communauté astronomique mondiale. Vers la fin du cours, les étudiants et les professeurs ont bénéficié d'une audience privée avec le pape François. Le Saint-Père a salué les objectifs de l'école, et a demandé aux participants d'en partager les fruits ainsi que leur intérêt pour l'astronomie à leur retour dans leur pays d'origine : « Enfin, je voudrais aussi vous encourager à partager avec les gens de votre propre pays, la connaissance de l'univers que vous avez acquise. Seule une fraction de la population mondiale a accès à ces connaissances, qui ouvrent le cœur et l'esprit aux grandes questions que les êtres humains se sont toujours posées : d'où venons-nous ? Où allons-nous ? Est-ce que cet univers constitué de centaines de millions de galaxies a un sens ? »

Dans cet esprit, la troisième raison pour laquelle l'Église doit promouvoir la recherche scientifique, c'est qu'elle est au cœur d'une pratique de contemplation. De nombreux astrophysiciens, mais pas tous, ne sont pas croyants. Mais ce que tous ont finalement en commun avec nous croyants catholiques c'est un désir de contempler la vérité. Si les astronomes n'étaient pas intéressés par la pure découverte, ils auraient d'autres emplois où ils pourraient gagner plus d'argent » Le réel intérêt des personnes qui font de l'astronomie est le désir d'en savoir plus sur le monde. Ce besoin humain fondamental trouve un merveilleux sujet dans les cieux. Et pour ceux qui ont la foi religieuse, le ciel de nuit a toujours été une source d'inspiration. Saint Ignace rapporte que peu de temps après sa conversion, « La plus grande consolation ... était de regarder le ciel et les étoiles, et il le faisait souvent et pour un temps assez long ».

Adam Hincks S.J., auteur de l'article, en plein travail au Atacama Cosmology Telescope.

Je considère pour moi-même que ce fut une bénédiction d'être capable de faire une petite contribution au progrès de notre connaissance de l'Univers au cours de ces deux dernières années. Espérons que dans ce processus, j'ai été capable de matérialiser ce que j'ai décrit ci-dessus pour favoriser un dialogue authentique entre l'investigation empirique et la foi religieuse, d'améliorer la culture humaine, et surtout, de permettre aux cieux d'être un chemin de contemplation.

Traduction de Y.V.

Art et spiritualité

Pablo Luque

« … La forme artistique est un scintillement, un éclat du divin ; sa contemplation sensibilise, provoque et émeut… »

L'univers symbolique que nous sommes capables de construire lorsque les possibilités nous en sont données peut atténuer la sensation de l'impossible, peut donner sens à ce que nous faisons, nous faire comprendre la douleur et la surmonter. La signifier et la signifier à nouveau.

Enrichir cette structure à partir du fait que nous comprenons non seulement les réalités, mais aussi ce qui est possible devient un défi très important pour l'éducation.

L'action artistique permet de transformer la réalité avec un sens profondément humain et en même temps transcendant. Elle symbolise la capacité de l'homme d'être relié avec sa dimension spirituelle et, à travers elle, elle permet de matérialiser notre imagination, de créer d'autres mondes… d'autres manières de vivre.

Bien que cette expression paraisse démesurée, le moment de la création est sublime, les possibilités qu'elle met en jeu sont nombreuses. Il s'agit de penser une réalité distincte et de nous penser en elle. « … *La forme artistique est un scintillement, un éclat du divin ; sa contemplation sensibilise, provoque et émeut…* ».

Sans doute existe-t-il un monde intérieur en chaque œuvre artistique, un univers d'émotions, de sentiments, d'évaluations, de pensées. « L'éducation jésuite prête une attention particulière au développement de l'imagination, de l'affectivité et de la créativité en chaque élève dans tous les programmes d'étude. Ces dimensions enrichissent l'apprentissage et empêchent qu'il soit purement intellectuel. Elles sont essentielles dans la formation intégrale de la personne et elles sont un chemin pour découvrir Dieu qui se révèle par le moyen de la beauté ». (*Commission d'éducation de la Compagnie de Jésus, orientations, principes et propositions.1.2. « Formation totale de chaque personne dans la communauté* »)

Les Institutions éducatives travaillent à ce que l'élève puisse développer, du mieux possible, ses talents et capacités. Et la zone artistique est par excellence l'espace dans lequel est impliquée cette question.

Nous concevons le fait artistique comme

Argentine

Sur les photos de cette page quelques images artistiques à la découverte du patrimoine culturel national. A la page précédente, un jeune garçon apprend à peindre.

Spiritualité

Sur cette page, la peinture et la musique sont deux aspects importants de l'éducation à l'art et à la spiritualité. En bas, Pablo Luque, auteur de l'article.

source de joie esthétique, nous examinons les possibilités de chaque élève et la portée qu'ils peuvent avoir dans leurs propres procédés d'exploration.

Grâce à l'art, le monde est connu, il se re-crée et on se le représente, il s'exprime et se communique dans un processus créateur qui permet à l'élève de développer ses capacités comme être individuel et social. Mais il n'est pas possible de penser l'art si ce n'est dans son propre contexte.

Les écoles jésuites de la zone San Miguel sont des institutions situées dans des contextes difficiles et quelque peu écrasants.

Les défis sont nombreux et l'école en est consciente, et aussi les lignes d'action sont-elles formulées pour influencer positivement la réalité. La vision ignatienne du monde est positive, elle le comprend et met l'accent sur la liberté individuelle.

Comme éducateurs nous nous opposons aux obstacles qui veulent s'imposer comme déterminants. Ces obstacles sont pour nous objets d'un défi et nous essayons de les transformer en opportunités. Nous savons que résister n'est pas seulement opposer une force, mais se battre au profit du contraire.

Nous promouvons une vision spirituelle du monde face au matérialisme, le souci des autres face à l'égoïsme dominant, l'austérité et la réflexion critique face au consumérisme. A partir de l'enseignement de l'esthétique, on peut travailler ces valeurs et impliquer les élèves dans des expériences qui consistent non seulement à faire mais à apprécier.

Un aspect fondamental de l'expression artistique est la contemplation et l'application des sens. Dans les Exercices Spirituels, saint Ignace nous invite à effectuer la composition de lieu, l'application des sens en nous encourageant à approfondir cette aventure libérée de l'imagination, qui met en jeu notre nature humaine en découvrant que nous sommes profondément et inconditionnellement aimés.

Quand un élève peint, dessine ou danse, il

Vision

s'implique dans une expérience sur lui qui, dans une première instance, lui fait reconnaître ses limites, mais il n'est pas conscient de tout ce qu'il peut arriver à obtenir, il ne possède pas une connaissance profonde de tout son potentiel.

La dynamique artistique invite à toujours avancer, en défiant ces limites, en passant par des chemins où l'on n'a pas marché. Et sur ce chemin il n'est pas seul. C'est l'éducateur qui accompagne, oriente, écoute et stimule pour habiliter les élèves à une meilleure connaissance d'eux-mêmes. Et c'est là qu'il sent qu'il peut se dépasser chaque fois davantage.

Ce sont aussi ses égaux qui apprécient son œuvre et qui apprécient ses réussites, puisque l'action artistique promeut le travail individuel mais aussi collectif.

L'œuvre terminée est pour les élèves source de reconnaissance des autres. En elle se condense un processus complexe dans lequel les divers éléments de son expérience, en se réunissant, formeront un tout avec une nouvelle signification. L'univers symbolique s'est enrichi. Et avec lui ils acquerront de nouveaux outils pour faire face à une œuvre nouvelle avec de meilleurs défis.

De quoi l'art est-il l'expression ? De la science du réel, des aspects nouveaux de la réalité. Sans qu'il le sache, l'élève ouvre un chemin vers Dieu à travers son œuvre.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Dessous, d'autres jeunes garçons en train d'apprendre à peindre. A gauche, un exercice de danse.

La danse d'un saint

Néstor Gustavo González – *Centre de Comunications des Jésuites du Paraguay*

Dans un style intense, le « Ballet Roch Marangatu » raconte la vie de saint Roch González de Santa Cruz, le saint du Paraguay, de sa naissance jusqu'à son martyre et à sa canonisation.

Paraguay

Saint Roch González de Santa Cruz est un martyr jésuite qui, pleinement convaincu de sa vocation et avec un grand esprit missionnaire, a ouvert des frontières en stimulant le projet des *Réductions* jésuites pour défendre la dignité des indigènes, les personnes les plus exposées de son temps. Aujourd'hui le témoignage de foi de ce saint du Paraguay arrive sur les scènes des théâtres du Paraguay avec le Ballet Roch Marangatu, création du danseur Miguel Bonnín, chorégraphe et directeur du Ballet classique et moderne de la ville d'Asunción.

Dans un style intense il raconte la vie de saint Roch de sa naissance jusqu'à son martyre et à sa canonisation. Tout se passe en un seul acte d'une durée d'une heure, et fait appel à la participation de plus de 50 danseurs, plus les musiciens de la bande et tous les gens de la scénographie, de l'éclairage et du son ; c'est un groupe de production très ample et varié.

La musique de l'œuvre mêle le rock et le folk-

lore du Paraguay, la musique indigène, le chant grégorien, le hip hop, la musique électronique, le jazz et d'autres éléments mélangés avec une originalité et une couleur pleine de vitalité qui touchent beaucoup. « Il fallait que ce soit une musique moderne avec des accents indigènes, parce que je voulais que cela atteigne la jeunesse. J'ai alors parlé avec le compositeur paraguayen Rolando Chaparro et il a accepté la proposition de composer la musique pour le ballet », raconte le créateur de l'œuvre. Quant à la chorégraphie, elle est très vigoureuse et rapide, ce qui fait que le public, en majorité des jeunes, se montre très motivé et s'unit pleinement à ce qui lui est proposé.

La première a eu lieu en août 2013 sur la scène du Théâtre municipal d'Asunción, avec un total de 14 représentations. Une présentation spéciale fut donnée au Grand Théâtre lyrique d'Asunción, lorsque son Eminence le cardinal Claude Hummes est venu au Paraguay, comme représentant du pape François, pour la clôture des festivités célébrées à l'occasion des 25 ans de la canonisation de saint Roch. « A la fin de l'œuvre, le public unanime se tenait debout, chose qui nous émouvait. Le théâtre résonna d'applaudissements et d'expressions de jubilation et, à la sortie, la majeure partie du public avait les larmes aux yeux à cause de l'émotion que l'œuvre produisait sur eux », rapporte Miguel Bonnín qui poursuit en disant qu' « à la fin du Ballet on entend les paroles de saint Jean Paul II lorsqu'il a canonisé saint Roch : il invitait les Paraguayens à maintenir une foi vive dans le Christ et à défendre cette foi pour laquelle saint Roch et ses compagnons ont souffert le martyre. Ceci produisait sur les gens une très forte émotion qui leur causait des larmes ; je crois que le Paraguayen sent en lui un désir de sainteté qui est de plus en plus occulté à cause de la société consumériste et matérialiste. »

Comment est-ce arrivé ? La semence pour créer ce ballet a été semée dans le cœur et l'esprit de Miguel Bonnín par le prêtre bétharramite César Antonio de las Heras quand, de retour de la première du ballet de *La petite folle domptée* en 2002, il lui a parlé d'un écrit dans lequel se trouvaient quelques indiens aidés par un prêtre qui pourrait avoir été saint Roch. « Nous décidons de nous réunir pour qu'il me passe le livret, mais il est décédé et je n'ai jamais su l'idée qu'il avait ». commente Bonnín.

C'est ainsi qu'est resté sur le papier ce projet qui plaisait beaucoup au maître de danse ; déjà quand, petit garçon, il entrait dans l'école du Bienheureux Roch González, il sentait une attirance spéciale pour le tableau de Roch et de ses compagnons martyrs. « Après avoir présenté en 2007 le Ballet « *Exercices Spirituels* » inspiré par l'expérience que j'ai eue en faisant les exercices spirituels ignatiens dans la vie courante, la

Ci-dessus, le cardinal Hummes félicite le créateur de l'œuvre, Miguel Bonnín, qui sourit en attendant l'accolade. A gauche, le P. Casimiro Irala S.J. Photo, Alvar Fáñez.

Ces pages montrent d'autres scènes d'un ballet sur la vie de Saint Roch González de Santa Cruz, le missionnaire jésuite des guaranis, martyrisé en 1628.

Congrégation franciscaine m'a demandé de faire un Ballet sur la vie de saint François en 2009, année durant laquelle on a célébré les 800 ans de l'approbation des Règles de la Congrégation par le Vatican. C'est là que je me rendis compte que je pouvais faire danser les saints ; alors j'ai pensé que le suivant devait être saint Roch González de Santa Cruz », précise-t-il.

« Pouvoir matérialiser la vie de saint Roch dans ce que je sais faire, qui est la danse, m'a apporté beaucoup de satisfaction ; de plus le local du Ballet municipal se trouve très proche de la Cathédrale dont saint Roch fut le curé ; ainsi, quand les répétitions réussissaient très bien, cela me donnait l'impression d'entrer en lien avec lui, et ceci fut très fort. Je crois que la vie des saints est aussi une grande passion, une passion pour le Christ, et il est dommage que la vie passionnante des saints ne soit pas présentée plus fréquemment dans le monde entier, car ils ont un message plus qu'important à dire à la jeunesse et à tous les hommes d'aujourd'hui. Comme le dit saint Jean Paul II dans sa lettre aux artistes : *L'art a besoin de la religion comme la religion a également besoin de l'art pour porter à l'être humain d'aujourd'hui le message éternel de l'Evangile »,* commente Miguel Bonnín, créateur et directeur du Ballet Roch Marangatu.

Il ajoute que lorsqu'il a créé « *Francesco* », il éprouvait craintes, indécisions et doute, car faire danser les saints n'est pas facile : la soutane limite beaucoup le mouvement et, jamais auparavant, il ne s'est fait de ballet sur ces sujets ; mais le P. Casimiro Irala, un musicien paraguayen jésuite connu, lui donna l'impulsion nécessaire pour faire avancer le projet ; dès lors, ils ont commencé à travailler ensemble, marquant avec ce projet le début d'une grande aventure. Aventure qui a mêlé deux passions : la passion d'un saint pour le Christ et la passion d'un laïc pour la danse, passions qui, unies sur la scène, ont touché positivement le public.

Le Père Irala a suggéré la thématique que l'on pouvait aborder dans le ballet quant à l'argument de l'œuvre. On a parlé des conflits culturels de l'époque ; on a suggéré, changé, envisagé et ré-envisagé le nom que l'œuvre devait porter, jusqu'au moment où le Père a proposé qu'il se nomme *Roch Marangatu*, qui signifie en guarani Roch le saint ou le bon Roch.

Le Père Irala n'était pas le seul à collaborer activement à cette œuvre ; il y eut aussi le compositeur Rolando Chaparro, l'Association des amis du Ballet municipal et la Direction culturelle de la municipalité d'Asunción ; tous dans leur enthousiasme apportaient leur part pour faire pousser cette petite semence plantée depuis 2002.

De façon identique, d'autres prêtres jésuites jouèrent un rôle important dans la concrétisation du projet : « ma relation avec les jésuites date de longtemps ; dès que j'ai eu 12 ans, le P. José Maria Blanch nous faisait interpréter, à ma sœur et à moi, des passages de l'Évangile pour la fête du Christ-Roi. Le Père José Luis Caravias et le Père Carlos Canillas m'encourageaient toujours. Le Provincial lui aussi, le Père Alberto Luna, qui a traduit en guarani d'autres textes qui intéressent l'œuvre », précise le danseur qui est un paroissien assidu de la paroisse du Christ Roi, confiée aux jésuites d'Asunción.

L'œuvre *Roch Marangatu* raconte la vie de saint Roch de sa naissance jusqu'à son martyre et sa canonisation, vie de l'amour ardent pour Jésus Christ d'un évangélisateur et du fondateur des premières *Réductions* jésuites. Telle est la biographie de saint Roch, *le saint paraguayen.*

Il naquit en 1576 dans la ville d'Asunción. C'était l'un des dix fils du greffier royal Barto-

Martyr

lomé González et de la métisse María de Santa Cruz. Alors qu'il était encore un enfant, sa mère lui rappelait toujours que du sang guarani coulait dans ses veines et qu'il ne devait jamais l'oublier. Il fut chanteur de la chorale et enfant de chœur de la cathédrale d'Asunción. Il fut ordonné prêtre à seulement 22 ans et peu après fut nommé curé de la cathédrale de la très Sainte Assomption à Asunción par l'évêque, Frère Martin Ignacio de Loyola, franciscain, petit neveu de saint Ignace de Loyola. Roch exerça diverses activités apostoliques, et n'accepta pas la charge de Vicaire général d'Asunción parce qu'il désirait aller vers les indigènes pour les évangéliser.

Il abandonna tout confort pour mener une vie de missionnaire. Il entra dans la Compagnie de Jésus et dès qu'il fut novice il ouvrit des frontières en portant la Bonne Nouvelle de Dieu dans les coins isolés de la société. Il vécut et partagea sa vie avec les tribus indigènes. Il a fondé diverses *Réductions* qui sont actuellement de grandes villes. Il a toujours lutté en faveur des plus nécessiteux et des sans protection.

Dans la dernière de ses expéditions fondatrices de villages, il éprouva des différends sérieux avec le cacique « Ñezú » de la région du Caaró, dans le bassin du Rio Uruguay, actuellement Rio Grande Do Sul (Brésil). C'est ainsi qu'en 1628 la *Réduction de tous les Saints* du Caaró fut détruite et que Roch González fut assassiné avec ses compagnons Alonso Rodriguez Olmedo et Juan del Castillo, tous deux jeunes jésuites espagnols.

Leurs corps furent brûlés, mais quelques restes furent conservés, parmi lesquels le cœur de Roch, quelques os de ses compagnons, avec l'instrument du martyre, une hache de pierre, qui furent transférés cinq ans plus tard en Espagne,

puis à Rome. Récemment, en 1928, ces reliques sont revenues en terre américaine, Buenos Aires pour être précis. En 1934, Roch et ses compagnons Alonso Rodriguez et Juan del Castillo furent béatifiés par le pape Pie XI. Le cœur de Roch et la hache furent transférés au Paraguay en 1960. Ils sont gardés dans l'église du Christ Roi. Le 16 mai 1988 le pape Jean Paul II, durant sa visite au Paraguay, a canonisé Roch González, Alonso Rodriguez et Juan del Castillo.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Bad Schönbrunn : un symbole

Tobias Karcher, S.J.

Le Centre Lassalle de Bad Schönbrunn est un Centre spirituel de la Compagnie de Jésus en Suisse toujours attentif aux besoins spirituels de l'homme contemporain et ouvert au dialogue avec d'autres expériences religieuses.

Suisse

Ce fut probablement pour moi un des départs les plus émouvants : la dernière prière dans notre chapelle rouge, en compagnie d'adeptes de la tradition zen et de personnes confessant la foi chrétienne. Puis ce fut le départ : chacun a pris avec lui un objet de sa tradition, qui un coussin, qui un tabouret de prière, qui la Bible, puis nous avons quitté tous ensemble le Centre Lassalle et Bad Schönbrunn, ce lieu qui a été pour nous pendant plus de quatre décennies une maison si précieuse. Il y avait du brouillard, de la neige et de la glace, rendant le départ encore plus coûteux. Il fallait donc avancer pas à pas, avec précaution. Plus d'une centaine d'amis du Centre nous accompagnaient sur ce chemin. Vers la moitié du parcours, les cieux s'ouvrirent. Un puissant rayon de soleil illumina de sa plus belle lumière les arbres couverts de neige et le paysage unique des collines du Piémont alpin qui nous environnent. Bien vite nous aperçûmes la coupole du couvent des Sœurs de la Sainte-Croix qui allait devenir pour les quinze mois à venir notre demeure d'adoption comme Centre spirituel, pour nos hôtes, pour nos salariés, pour nos amis et pour notre communauté jésuite.

Pourquoi ce départ ? Après quarante années, notre Centre a besoin de rénovation. Nous y éprouvons certes l'harmonie de son architecture, en phase avec la recherche spirituelle de ceux qui y viennent. Les salles de méditation et les chapelles, par leur décor et agencement à la fois discrets et modestes, invitent à l'intériorité et au retour sur soi. Les salles de conférences et les réfectoires s'ouvrent sur un jardin aux formes arrondies qui relie les bâtiments à la nature environnante. Toute l'architecture paraît respirer l'esprit des *Exercices*, qui invite les retraitants à se retirer, et pourtant encourage toujours à revenir dans le monde et à agir. Toutes ces raisons expliquent que la Province suisse a décidé de faire passer le Centre Lassalle à une étape nouvelle.

Partir. Ce mot au cœur de notre tradition judéo-chrétienne imprègne ces jours-ci l'atmosphère dans laquelle évoluent toutes les personnes investies dans la vie du Centre Lassalle. Ce mot est tout aussi pertinent pour décrire l'histoire des jésuites à Bad Schönbrunn, le plus grand Centre spirituel des Jésuites en Suisse, qui se trouve à mi-chemin entre Zürich et Lucerne. En effet, il a sans cesse fallu quitter des chemins familiers pour

trouver de nouvelles voies, y inviter des hommes et de femmes en leur indiquant de nouveaux chemins de vie.

Les jésuites de Suisse acquirent ainsi en 1929 une ancienne maison de cure, avec son parking. C'était une entreprise audacieuse à une époque où la constitution helvétique, marquée par le *Kulturkampf* du XIXème siècle, interdisait encore explicitement l'action des jésuites dans tout le pays. Au cours de ses trente premières années d'existence, le Centre fut caractérisé par des propositions ancrées dans les *Exercices Spirituels*, à destination d'un public catholique très homogène en provenance de la Suisse intérieure.

A la suite du Concile Vatican II, le Centre s'est ouvert à l'œcuménisme et à la formation générale des adultes. Une coopération très fructueuse est alors née avec des représentants de l'Eglise réformée, qui étaient et sont encore très désireux d'apprendre à connaître les *Exercices Spirituels* de saint Ignace.

Au début des années 1990, à peu près au moment même où la 34ème Congrégation générale de la Compagnie de Jésus mettait au premier plan de ses activités apostoliques, à côté de la foi et de la justice, la rencontre et le dialogue avec les cultures et les religions, Bad Schönbrunn s'est ouvert au dialogue interreligieux et porte depuis cette époque le nom de Hugo M. Enomiya Lassalle. Le Père Lassalle, missionnaire au Japon depuis les années 1930, fut l'un des premiers non-Japonais à accomplir un cursus de formation pour devenir maître de zen. A partir des années 1970, inspiré par l'ouverture de l'Eglise catholique au dialogue interreligieux, il a lancé une tête de pont vers l'Europe. Sa motivation première était de faire découvrir aux Européens également la richesse de la spiritualité zen, tout en favorisant une redécouverte des traditions mystiques propres au christianisme.

Depuis lors, le Centre Lassalle est marqué par une culture du silence qui non seulement unit les chemins spirituels des uns et des autres, mais encore vise un triple accord entre spiritualité, dialogue et responsabilité. A côté des *Exercices* ignatiens et de la contemplation évangélique, sont proposés des retraites zen ou yoga, au cours desquelles nous accompagnons les participants. Lors de l'échange sur nos expériences intérieures, nous entretenons une attitude de dialogue interreligieux, que nous mettons aussi en pratique avec la communauté juive de Zürich. Nos cheminements spirituels ne débouchent toutefois pas sur un repli tranquille sur soi, mais nous incitent à toujours prendre nos responsabilités dans le monde.

Vingt années ont passé. Le Centre Lassalle se retrouve à nouveau devant la question de rejoindre les hommes d'aujourd'hui pour trouver comment les rendre attentifs à l'œuvre de l'Esprit

Sur la photo, marche vers le Centre Lasalle en période d'hiver. Né comme maison pour les Exercices Spirituels, ce centre est aujourd'hui ouvert au dialogue œcuménique et à la formation des adultes.

Ci-dessous, le centre en plein hiver ; une célébration eucharistique.

dans notre monde et les inviter au dialogue avec le message chrétien. Tout ceci sur l'arrière-fond d'une population suisse de plus en plus sécularisée. Se pose donc à nous le défi suivant : quelles nouvelles propositions pouvons-nous faire qui s'appuie sur notre culture du silence et notre tradition spirituelle diversifiée telles que nous les vivons à Bad Schönbrunn ? Trois pistes se dessinent.

La première piste consiste en une coopération avec les métiers de la santé. Le « spiritual care » représente une offre destinée aux personnes qui travaillent dans les hôpitaux, les hospices ou les services ambulatoires. Ces dernières années dans le monde germanophone, ces personnes sont devenues plus sensibles à la dimension spirituelle de l'homme. Ces propositions peuvent être une aide précieuse, en particulier dans les moments de souffrance ou de dépendance, et une ressource pour faire face aux périodes difficiles de la vie et leur donner du sens.

Par ailleurs, la société sécularisée entraîne une rupture vis-à-vis d'un monde ancien marqué par l'appartenance traditionnelle à l'Église. Mais cette situation permet aujourd'hui des rencontres ou des contacts qui étaient autrefois jugés inopportuns. C'est pourquoi nous parvenons progressivement à toucher de nouveaux publics en provenance du monde de l'entreprise grâce à des propositions dans lesquelles sont thématisées l'attention au monde et l'orientation éthique. L'attention au monde aide à trouver la distance nécessaire par rapport à un stress accablant. La question des valeurs et de leur hiérarchie invite chacun à la réflexion sur ses propres objectifs de vie et à trouver sa juste autonomie vis-à-vis de l'entreprise concernée. La question de la justice et du caractère durable de notre société ouvre à la dimension internationale de l'entreprise en question, qui souvent intervient à l'échelle mondiale.

La santé et la nutrition constituent enfin un point d'attention qui prend de plus en plus de place dans notre société. Dans ce domaine aussi les religions disposent d'un riche savoir fondé sur leur expérience. C'est pourquoi nous envisageons d'élaborer des sessions de jeûne, qui se vit encore mieux dans une culture du silence. Le jeûne dans la tradition spirituelle ouvre l'homme non seulement à la spiritualité, mais aussi à des questions fondamentales telles que notre rapport aux ressources naturelles, à la nutrition, à l'écologie, à la justice.

Le Centre Lassalle n'est toutefois pas seulement un Centre de formation. C'est aussi un Centre spirituel. Au cours des années passées, nous sommes parvenus à élargir le champ de nos amis et voisins qui prennent leur part dans l'organisation des méditations quotidiennes ou des liturgies. Nous invitons aussi des personnes qui cheminent sur des voies spirituelles diversifiées à séjourner à Bad Schönbrunn et à participer aux propositions de notre programme.

Donner de l'espace à l'Esprit est un des slogans sous lequel nous voulons renouveler notre Centre de spiritualité de Bad Schönbrunn. Nous faisons confiance à l'action de l'Esprit qui nous fait surmonter tous les nouveaux départs.

Traduction de Hervé-Pierre Guillot, S.J.

Hiver

Approfondissez votre foi

Shannon Pereira, S.J. – *Directeur de « Approfondissez votre foi »*

« Approfondissez votre foi » (*Deepen Your Faith*) est un ministère des jésuites de Goa, qui sont basés à l'Institut Pedro Arrupe situé dans un charmant village appelé Raia, dans le sud de Goa. Le sud de Goa a une importante population catholique, largement évangélisée par les jésuites au 17e siècle. Cependant, la suppression générale des jésuites au 18e siècle, a entraîné une diminution de leur influence sur la population locale. En leur absence, les prêtres diocésains de Goa ont joué un rôle important pour nourrir la foi des chrétiens. Les jésuites sont revenus à Goa en 1935 seulement, et ont concentré leurs efforts sur l'évangélisation. Ils ont, avec d'autres congrégations, imprimé leur empreinte progressivement dans la seconde moitié du 20e siècle.

« Approfondissez votre foi » a été lancé en août 2011 par deux jeunes diacres jésuites, Richard D'Souza et Shannon Pereira, dans le cadre de leur «ministère diaconal». Le principal objectif du programme était d'aider les catholiques ordinaires à une réflexion critique sur leur foi. Le programme a été structuré en tenant compte de plusieurs facettes de la société de Goa, l'une d'elle étant la dévotion et la piété profonde de la plupart des catholiques plus âgés de Goa. Par conséquent, outre les dévotions publiques, les dévotions privées poussent comme des champignons à travers tout Goa, avec par exemple de grands rassemblements d'adultes. Le plus populaire parmi ceux-ci, c'est la dévotion à Saint François Xavier, qui voit des masses de participants se rassembler à la Basilique du Bon Jésus où reposent les reliques du grand Saint jésuite.

Tandis que ces dévotions aident à vivifier la foi des générations plus âgées, un nombre important de jeunes catholiques ne souscrivent pas à ces pratiques, de même qu'à l'Eucharistie et aux autres sacrements. Ils s'efforcent de comprendre leur sens, sans malheureusement trouver de réponses satisfaisantes. Un fil conducteur entre ces jeunes, c'est que, comme les enfants, ils ont été forcés par leurs parents à participer aveuglement à ces dévotions et à ces rituels, sans compréhension ajustée de leur sens.

Les jeunes de Goa apprennent à découvrir Dieu dans leur vie quotidienne en particulier dans leurs études. Ils détiennent les clés de l'avenir de demain, et donc nous voulons qu'ils grandissent plus profondément dans leur compréhension de la foi.

Inde: Goa

La communauté jésuite souhaite la bienvenue aux visiteurs. Dessous une réunion mensuelle des jeunes.

En plus de la participation aveugle, il y a des catholiques plus âgés qui ont grandi en ajoutant des croyances superstitieuses à leur foi, comme la croyance qu'ils seront confrontés à la colère de Dieu s'ils ne participent pas à ces dévotions.

Ceci, ajouté à une mauvaise compréhension de la morale catholique, a créé un sentiment de culpabilité et de peur chez les gens simples ; leur Dieu était un Dieu vengeur. La prolifération des croyances non fondées, avec les récents scandales mondiaux dans l'Eglise, ont contribué à décourager et éloigner la jeune génération de catholiques de l'Église, des sacrements et du clergé. Ces jeunes adultes désabusés, bien que bien éduqués, ont cherché des réponses dans les lieux qui leur sont familiers, principalement sur les réseaux sociaux. Certains d'entre eux se considèrent comme « spirituels mais pas religieux », tandis que d'autres ont rejoint des groupes évangéliques en plein essor à Goa. Quelques autres ont eu recours à des pratiques New Age.

Dans ce contexte, la nécessité a été ressentie dans la province de Goa de répondre aux demandes de ces jeunes. Les premières années, *« Approfondissez votre foi »* s'est efforcé de créer une prise de conscience sur la foi parmi les catholiques de Goa, à travers un cours, un week-end une fois par mois, axé soit sur l'Écriture ou sur la Tradition catholique. La méthode et le langage utilisés pour ces cours sont simples et faciles à comprendre, sans trahir la profondeur de la foi. Le point de vue de l'Église catholique est indiqué, discuté et ajusté de manière claire. Le dialogue et les questions sont encouragés. Les malentendus clarifiés. Cette approche de l'enseignement est nettement différente des discours chaire-public unilatéraux que les chrétiens sont tellement habitués à entendre, et le programme a donc vu une augmentation exponentielle de la participation. L'énorme réponse de la population a donné un immense élan à ce ministère. Comme la rumeur s'est répandue, plus de gens, en particulier de la partie instruite de la population, ont commencé à participer. L'approche d'*« Approfondissez votre foi »*, qui est de ne pas juger et de ne pas moraliser, les intéresse particulièrement. Pour nourrir davantage leur intérêt, les réflexions sur les lectures du dimanche sont envoyées par courriel chaque semaine à ceux de notre liste de diffusion, en plus d'être également affichées sur notre site Web (www.deepenyourfaith.in) avec trois pistes - spirituelle, biblique et théologique. Ceci, pour aider les laïcs à participer activement à l'eucharistie dominicale et à accueillir la Parole de Dieu.

La réponse au-delà des espérances a donné une énorme impulsion au ministère *« Approfondissez votre foi »* dans les années qui ont suivi. Nous avons commencé à organiser des cours de manière plus régulière. Puis nous avons franchi une étape supplémentaire - nous avons littéralement commencé à aller à la rencontre des gens, en ouvrant nos cours dans divers endroits de Goa. Alors que nous avons conservé les cours dans notre Institut, les classes de bible furent don-

Prier

nées dans d'autres endroits, une fois par semaine, pendant une heure en soirée. Cela a attiré un bon nombre de fidèles laïcs en particulier ceux qui ne pouvaient pas faire tout le chemin jusqu'à notre Institut. Nos services se sont également étendus aux petits groupes d'amis, des gens en recherche, des familles, des groupes de prière, des groupes religieux, etc. dont les membres ont de fortes exigences personnelles à l'égard de leur foi, de l'Écriture, de la Tradition catholique et de la théologie. Ces séances sont menées à leur propre convenance et dans leur propre localité.

Au cours de la deuxième année de ministère, le Père Richard D'Souza a dû quitter le projet pour continuer les études et quelques mois plus tard le Père Joseph Cardozo a rejoint l'équipe d'*« Approfondissez votre foi »*. Il a lancé des programmes en langue locale (*konkani*). Cela a encouragé les plus humbles du peuple de Dieu à réfléchir aussi sur leur foi. Lors de l'évaluation, nous avons senti la nécessité d'introduire de la spiritualité ignatienne dans le cadre du programme existant de théologie et de bible. Cela a donné une autre dimension à nos cours - intégration de la foi dans la vie quotidienne, en dehors d'une compréhension uniquement intellectuelle.

Nous avons commencé ainsi à organiser des cours d'initiation à la spiritualité ignatienne et à permettre aux laïcs de participer à des retraites dans la vie quotidienne ou à des retraites silencieuses de quatre ou huit jours. Les retraites dans la vie quotidienne, c'était le choix préféré de beaucoup de laïcs, surtout pendant la saison du Carême, car ils pouvaient intégrer la retraite à leur travail au jour le jour. La retraite se compose de la prière quotidienne, de la revue d'oraison, de la prière d'alliance et d'un accompagnement spirituel régulier. Les Pères Savio Rodrigues et Patrick de Melo, jésuites plus âgés de la province, ont partagé leur expérience de l'accompagnement spirituel. Ils ont formé avec succès un petit groupe de « leaders ignatiens ». Aujourd'hui, ces leaders organisent eux-mêmes des programmes à l'Institut avec l'aide de jésuites. Ils touchent bien au-delà du genre de personnes que les jésuites peuvent attirer normalement. Les questions et la recherche des adultes présents nous donnent une assez bonne perception générale de l'Église et de la religion. Outre les programmes de notre Institut, les programmes ignatiens d'orientation, *Trouver Dieu dans le service*, sont organisés pour divers enseignants, professeurs d'université et de groupes de professionnels sur leur lieu de travail.

En accord avec la perspective ignatienne de la découverte de Dieu dans le monde réel, nous nous efforçons sans cesse d'aborder les questions actuelles, en essayant de les considérer avec le regard de la foi et en Dieu. Des séminaires portant sur diverses questions et préoccupations sont donnés pour les catholiques de Goa une fois par mois à l'Institut. Les sujets portent sur la science, l'éthique, la religion, les questions sociales et politiques, sur des sujets tels que « Être catholique de Goa », « Réponse catholique aux chrétiens pentecôtistes à Goa », « Le christianisme et les autres religions », « Les défis du New Age », « Une réponse chrétienne aux questions politiques et sociales à Goa », « La pertinence de la religion dans l'ère de la science », « Ethique et embryons ». Ces séminaires participatifs s'efforcent de répondre aux questions posées

Dessous, un moment de détente lors d'une réunion de jeunes enseignants. A la page précédente, le P. Joseph Cardozo durant un moment de prière avec un groupe d'étudiants.

*Trois moments à l'Institut Arrupe de Raia : le P. Francis D'Sa à un séminaire sur le christianisme et les autres religions ; une célébration eucharistique ; l'orchestre des jeunes aux célébrations de l'*Arrupe Day.

par les laïcs et de les aider à développer leurs propres convictions personnelles à l'égard de ces questions.

Comme *« Approfondissez votre foi »* s'est fermement ancré dans une population non négligeable de catholiques adultes à Goa, l'Esprit a conduit ce mouvement à toucher les plus jeunes dans l'Église. L'idée a germé de proposer des week-ends spirituels pour jeunes professionnels entre 23 et 35 ans. Conformément à l'énergie et à l'idéologie différentes de ces jeunes, les week-ends ont été préparés avec une approche globale - ils ont inclus de la revitalisation, de la relaxation, de la prière, des partages et un contact avec la nature dans le but de découvrir Dieu dans tout cela, sans oublier l'accompagnement spirituel individuel. L'organisation laisse aussi la place aux jeunes pour mettre leurs questions sur la table et leurs doutes à l'égard de la religion et de la foi.

Un autre programme qui fait appel au dynamisme des jeunes est le programme ignatien d'immersion où des groupes de jeunes Goans vont passer quelques jours avec les gens des villages pauvres et reculés hors de l'Etat de Goa. Le programme vise à placer les participants dans des situations différentes et inconnues afin d'apprendre de la vie des autres et de voir Dieu et soi-même d'une nouvelle manière. Cela revient à chercher et trouver comment, en dépit de toutes nos différences et particularités, nous pouvons tous être l'Église de Dieu. La rencontre avec des personnes d'autres religions et cultures offre aux jeunes adultes une nouvelle perspective pour les aider ainsi à mieux intégrer leurs pratiques religieuses à leurs vies professionnelles. L'expérience de ces programmes de sensibilisation leur permet aussi de s'investir activement au service des pauvres tels que les enfants des rues, les orphelins, les personnes en maisons de retraite etc, au retour à Goa.

L'avenir de *« Approfondissez votre foi »* dépend de la jeunesse de Goa, et donc, depuis juin 2014, le ministère *« Approfondissez votre foi »* a énormément investi dans la « Formation Magis jeunesse » et les « Retraites pour jeunes d'écoles secondaires et d'Universités ». Ces jeunes ont entre 16 et 21 ans. Un week-end par mois, la « Formation Magis jeunesse » qui vise à inculquer un sens à la pratique religieuse, voit les jeunes être initiés à la prière ignatienne, à la prière d'alliance, à la compréhension de l'eucharistie, au sens de l'Église et ainsi de suite. D'autre part, les programmes « Retraites pour jeunes d'écoles secondaires et d'Universités » sont des programmes du soir pour ceux des étudiants que leurs écoles envoient à l'Institut au cours de la semaine. Le thème du programme est « Trouver Dieu en toutes choses ». Ces jeunes apprennent à découvrir Dieu dans leur vie quotidienne en particulier dans leurs études. Ces jeunes détiennent les clés de l'avenir, et donc nous ne voulons pas les voir dériver vers des croyances aveugles. Nous souhaitons qu'ils approfondissent leur compréhension de la foi et surtout qu'ils grandissent dans la conscience que les services comme *« Approfondissez votre foi »* sont disponibles à Goa.

Ainsi, ce qui a commencé comme un « ministère diaconal » de deux jeunes diacres, est aujourd'hui devenu un ministère à part entière des jésuites de Goa. L'Esprit a été et est à l'œuvre dans ce mouvement. Les plans de croissance et d'approfondissement de nos programmes sont en cours. L'utilisation des médias sociaux aident pour toucher toutes les sections de la population. Les chrétiens de Goa ont le potentiel pour contribuer grandement à l'élaboration d'une théologie indienne et d'une nouvelle ecclésiologie. Leur foi doit être articulée avec les catégories adéquates. Cela peut être le cadeau des jésuites de Goa à l'Eglise universelle.

Traduction de Y.V.

Service de formation au leadership

John Rojerse, S.J.

Le Service de formation au leadership, promu par les jésuites de la Province de Calcutta, est un mouvement réunissant des gens de traditions religieuses diverses. Ses idéaux, inspirés des principes de la Communauté de vie chrétienne, reflètent l'essentiel de la spiritualité ignatienne.

Le *Service de formation au leadership* (LTS) est un mouvement de jeunes, sans distinction d'appartenance religieuse, qui a 56 ans d'existence, avec le soutien et l'encouragement de la Province de Calcutta de la Compagnie de Jésus. Ses idéaux sont à la base de l'inspiration qui a formé des jeunes en Inde et ailleurs depuis plus de cinq décennies.

Tout a commencé avec cinq étudiants de milieux religieux, culturel et linguistique divers, le 2 juillet 1959 à la *Goethals Memorial School*, tenue par les Frères des écoles chrétiennes à Kurseong, Darjeeling au Bengale occidental en Inde. A l'époque, les étudiants du *St Mary's College* (le théologat jésuite qui est maintenant au *Vidyajyoti College* à Delhi) y allaient pour leur ministère hebdomadaire pour enseigner le catéchisme et épauler la Congrégation mariale (qui donna plus tard la Communauté de vie chrétienne, CVX).

Jusqu'alors, les Frères s'occupaient des catholiques du point de vue foi et développement de la personnalité. Les activités parascolaires étaient rares à cette époque, l'accent étant mis essentiellement sur les programmes de renouveau spirituel. C'est là que des étudiants autrement croyants commencèrent à manifester un vif intérêt pour la formation en leadership, avec la visée d'être utile au pays. Leur vision était plus large : ils osèrent faire autrement. Ils firent connaître leur désir au P. Emmanuel M. Briffa S.J., qui les aida avec des lignes directrices adaptées de CVX. Leur enthousiasme, avec l'aide d'un jésuite et le soutien indéfectible de Fr. Thomas Fitzpatrick, cfc, alors directeur de l'école, amena la création de LTS.

Le LTS est un ministère très particulier de la Province de Calcutta, car il réunit des gens de traditions religieuses diverses. Fait intéressant, parmi les cinq pionniers à la vision créatrice, il y avait un hindou bengali, deux bouddhistes chinois, un sikh du Pendjab et un chrétien chinois. Depuis ses origines donc, le LTS s'est doté d'un pluralisme religieux, et continue à être un point de convergence de cultures, langues et milieux divers.

Le LTS peut, à juste titre, être considéré comme une fenêtre ignatienne aux personnes autrement croyantes, étant inspiré des principes de CVX, avec des idéaux du noyau de la spiritualité ignatienne. Ainsi, même avant *Gaudium et Spes* de Vatican II, le LTS avait déjà commencé sa contemplation sur le monde moderne. Bien que de nature laïque, le LTS a pour socle la contemplation ignatienne où Dieu regarde le monde et, voyant le triste état des choses, invite les personnes de bonne volonté à se joindre à lui pour guérir ce monde brisé. Les membres du LTS deviennent ainsi les collaborateurs de Dieu lorsqu'ils répondent à la tâche de reconstruire la société.

Bien que le Mouvement ne fasse pas partie de manière officielle du dialogue interreligieux, le LTS est certainement un lieu de rencontre et de travail ensemble pour les jeunes de confessions diverses. Depuis ses débuts, le LTS a été une initiative estudiantine, accompagnée et encouragée par les jésuites de la Province de Calcutta selon leur engagement à bâtir les communautés humaines. C'est le seul du genre tenu par les jésuites du Bengale occidental et du Bangladesh qui s'adresse aux personnes de toutes confessions.

Sur la photo, réunion du groupe de formation au leadership, *comprenant des personnes de différentes traditions religieuses et s'inspirant de la spiritualité de St Ignace de Loyola.*

Spiritualité

Les membres du LTS, qui comprennent des hindous, des musulmans, des sikhs, des parsis, des djaïns et des chrétiens, sont en dialogue constant en priant, travaillant, planifiant et faisant leur tâches quotidiennes, et grandissent dans la conviction que la communauté humaine a plus de points en commun que des facteurs de séparation. M. Saifuddin, un des anciens élèves membres du LTS, a déclaré : « Je suis un musulman à la maison, mais un indien dans la rue ». Le LTS respecte, apprécie, affirme, reconnaît et encourage le pluralisme religieux, l'égalité des sexes ainsi que les différences culturelles, linguistiques et régionales. Bon nombre de jésuites se sont dévoués pour faire grandir le LTS en tant que mouvement de jeunes : après le P. Briffa, les PP. Robert Slattery (Province de Hazaribag), Albert Huart, le regretté Raymond Pilette, Félix Raj, et Charles Pollet ont contribué de manière substantielle pour que le rêve se transforme en un héritage de grande qualité.

Mais l'âge d'or du LTS fut pendant le mandat du P. Robert Wirth, un jésuite maltais. Il appartenait à la Mission Santal Parganas d'alors (maintenant la Province de Dumka Raiganj), et le P. Pedro Arrupe lui confia la mission de travailler pour le LTS, à la requête de ses membres qui avaient goûté du charisme de ce « père enflammé » lors d'un camp de formation en leadership en 1971 à Guhiajori, Dumka, en Jharkhand. Il succéda au P. Pilette en 1971, consolida les assises du Mouvement à Calcutta et le transforma en mouvement national. En 1978, avec l'aide de Sr. Margarita, cj, le LTS avait atteint le Népal, devenant de ce fait un mouvement international.

Fr. Brendon MacCarthaigh, cfc, et Sr. Cyril, ibvm, ont également eu des rôles cruciaux pendant les années initiales avec le P. Wirth. Des visionnaires dédiés comme le P. Dominic Kashira, sdb, Mme Daphne Stockman, MM. John Joseph Ciriamal, Dominic Gomes et Dipankar Basu, ont également joué un rôle important dans la croissance du Mouvement. Mme Stockman succéda au P. Wirth comme deuxième promoteur national du LTS, et ce pendant douze années. Elle conduisit le LTS à se concentrer sur l'égalité des sexes et à favoriser l'arrivée de femmes dans des positions de leadership. Aujourd'hui le Mouvement est répandu en Inde et au Népal, travaillant avec plus de vingt mille responsables de jeunes. En Inde, il couvre 22 Etats, en lien avec les écoles et les collèges.

En 55 années d'existence, le LTS s'est diversifié en cinq branches. *Service de formation au leadership* (LTS) pour les étudiants de la classe VIII jusqu'aux études universitaires (13-21 ans) depuis 1959 ; *Petits luminaires* (LGL) pour les étudiants de la classe V à la classe VII (10 à 12 ans) depuis 1978 ; *Association des ancien(ne)s élèves du LTS*, qui soutient l'institution mère en diverses manières depuis 1999 ; *Fondation Pragati pour le Service de formation au leadership* (LTSPF) pour les adultes œuvrant activement pour le changement social (+ 21 ans) depuis 2011 ; et le *Service pour le leadership en famille* (FLS) pour les parents des deux premiers groupes (LTS et LGL), depuis 2011. La rencontre annuelle du LTS réunit toutes ces branches pour célébrer le mode de vie de LTS et pour revigorer l'esprit du Mouvement dans ses membres.

En 2009, le Mouvement a célébré le triple Jubilé de trois des branches du 26 au 30 décembre 2008 au *Collège S. Xavier*, où est né le premier groupe de LTS à Calcutta : le Jubilé d'or du LTS (1959-2009), le Jubilé de perle de LGL (1978-2008) et celui d'aluminium de l'association des ancien(ne)s élèves (1999-2009). Le camp national vit la participation de plus d'un millier de membres venant de deux pays. La formation au leadership est pour le service. Ainsi, la formation de leaders qui continuent dans ce rôle comme

Kolkata

adultes prend tout son sens. Ils suivent le principe du « Learn, Earn and Return » (Apprendre, gagner et rendre). Dès les débuts de leur formation, il leur est enseigné de rendre à la société ce qu'ils ont reçu, contribuant ainsi à la construction d'un monde meilleur. En devenant des membres adultes, ils sont à même de laisser une empreinte différente dans la société.

Les membres adultes du LTS essaient de faire leur contribution à la société de diverses manières, comme le projet de bibliothèque qu'ils ont commencé en 2011, et où ils ont fait don d'une bibliothèque aux écoles de villages qui manquaient de ces moyens pour leur ouvrir l'esprit aux merveilles de la connaissance. Ils ont aussi fait don de bicyclettes aux filles qui habitent loin de leur école. Les programmes réguliers du LTS comprennent une série de camp de formation au leadership (d'une durée d'un jour), la célébration de la Journée mondiale de la femme, la Journée mondiale de l'environnement, le Conclave du leadership estudiantin, la Semaine mondiale de la forêt, l'interaction village-cité, une série de camps pour le leadership national, et *Ignite* (Allume), un carnaval hivernal écologique.

Le LTS a pris très au sérieux l'appel de la 35ème CG à promouvoir la protection de l'environnement. Ses modules de formation comprennent bon nombre d'activités environnementales d'envergure. Les membres célèbrent la Journée de la Terre et d'autres journées importantes qui favorisent une prise de conscience de l'environnement. De plus, la Corporation municipale de Calcutta a confié aux membres du LTS un parc dans la cité pour mettre en œuvre leur engagement en faveur de l'environnement. A partir de 2014, le LTS a opté pour l'énergie solaire, avec des dons d'ampoules solaires données par les étudiants de la cité aux villageois.

Le ministère auprès des jeunes est un défi universel. Comment atteindre les jeunes de manière plus efficace ? Quels sont leurs besoins et leurs aspirations pour qu'ils puissent se rencontrer et réaliser leurs rêves ensemble ? Au LTS, nous avons la conviction que le Mouvement peut offrir aux jeunes d'aujourd'hui ce qu'ils recherchent, et c'est pourquoi ils sont prêts à se réunir sous l'étendard du LTS. Ils sont pris par la vision du Mouvement qui leur offre les compétences nécessaires à réaliser leurs aspirations. Le LTS a fait don au monde de nombreux leaders de qualité dans divers domaines. Il y en a qui sont à l'Onu, ont servi comme ambassadeurs, animateurs radiophoniques captivants ; d'autres encore se sont lancés dans des entreprises commerciales, ont inspiré les nouvelles générations en tant qu'enseignants, professeurs et recteurs éclairés, ou encore travaillé pour la justice comme avocats et juges ; la liste est loin d'être exhaustive.

Dans le module de formation, les « quatre domaines de leadership » ou « 4 facteurs H » - tête, cœur, mains et habitudes (en anglais ces quatre mots commencent avec un « H ») – sont bien pris en charge. On met ainsi l'accent sur la formation intellectuelle, la maturité émotionnelle, la dignité du travail manuel et le développement de relations saines et d'attitudes positives. On pense souvent que c'est éprouvant de travailler avec les jeunes. Cependant, nous constatons qu'ils sont prêts à collaborer avec des mentors et des guides s'ils se sentent compris et orientés de manière cohérente. Les jeunes ont beaucoup à donner au monde. Poussés par l'esprit de la transcendance ignatienne et par Magis, ils peuvent se transformer en architectes, enthousiastes et orientés vers le service, d'un monde meilleur. Le LTS appelle les jeunes vers de nouvelles frontières, pour cheminer sur des routes moins banales, afin de réaliser leur potentiel.

Traduction de Georges Cheung, S.J.

A gauche, une séance de formation durant un camp national du mouvement. En bas, des membres du comité musical.

Oser rêver à un avenir plus brillant

Ashley Evans, S.J. – *Directeur du Projet de l'École jésuite Xavier*

« Je pense qu'il est temps de reconstruire l'esprit de la jeunesse cambodgienne après la guerre civile qui a complètement détruit la dignité, l'esprit et l'unité du peuple. Il est bon d'avoir une éducation basée sur une pensée critique, et je crois que l'École jésuite Xavier est ce qu'il faut pour cela. »

Le 18 novembre 2013, le Père Francisco Oh In-don, Délégué du Provincial de Corée pour la Mission jésuite au Cambodge, fit un annonce inattendue. Pendant plus de trois ans, les jésuites du Cambodge et leurs partenaires dans la mission ont fait un discernement sur la manière de répondre à la crise de l'éducation à laquelle la jeune population khmère est confrontée dans une société troublée. Le Père Général a approuvé le projet éducatif. A présent la décision portait sur les points suivants : où établirait-on ce projet ? La capitale Phnom Penh, avec sa population énorme et croissante, était le choix évident. Si ce n'est Phnom Penh, alors ce sera certainement la ville de Battambang, centre de la préfecture où un jésuite, Mgr Enrique Figaredo, est le Préfet apostolique.

La décision du Père Oh en surprit beaucoup. Il annonça qu'après beaucoup de consultations et davantage de discernement, il avait choisi de situer le nouveau projet jésuite d'enseignement dans la ville éloignée de Sisophon. Il s'expliqua ainsi : « Tout en pesant les avantages et les inconvénients des deux endroits possibles pour notre nouvelle école jésuite, Battambang et Sisophon, j'ai essayé d'écouter aussi soigneusement que possible l'opinion des diverses personnes avec qui j'en ai parlé, et il a été très clair que, nous les jésuites, nous devons d'abord servir les enfants pauvres. Naturellement, nous pouvons trouver beaucoup d'enfants pauvres à Battambang. Cependant, si nous considérons les deux villes, Battambang et Sisophon, nous voyons que Sisophon a moins de possibilités éducatives et que la ville elle-même est plus pauvre. À Battambang on trouve déjà deux écoles réputées. À Sisophon, il n'y a rien. Tel est le motif le plus important de ma décision. »

Ainsi le nouveau projet d'enseignement est situé juste à la périphérie de Sisophon, sur un terrain de 16 hectares acheté au village de Phnom Bak (Montagne brisée) dans la commune de Teuk Thla (Eau pure). On l'appelle le *Projet de l'École jésuite Xavier* parce qu'il est situé dans les limites de la paroisse Saint François Xavier de Sisophon. Le premier bâtiment est le bâtiment Richie Fernando, du nom du scolastique philippin de 26 ans qui a donné sa vie, le 17 octobre 1996, pour protéger les élèves handicapés au *Centre de formation professionnelle jésuite* de Banteay Prieb dans la Province de Kandal.

Le projet se compose de quatre éléments clés. Le premier élément est un *Centre d'apprentissage de la communauté*. Le Ministre de l'Enseignement, de la Jeunesse et des Sports du Cambodge a encouragé le développement de ces centres dans les zones pauvres où un nombre important de jeunes abandonnent prématurément l'école. Un grand nombre de jeunes Cambodgiens de Sisophon traversent la frontière vers la Thaïlande, où le salaire minimum est bien plus élevé, pour travailler dans des usines, des fermes ou dans le

Cambodge

secteur du tourisme. Comme leur niveau scolaire est toujours bas, ces jeunes sont exposés à l'exploitation. Le *Centre d'apprentissage de la communauté* vise à aider à leur éducation avant qu'ils ne commencent le travail manuel. Il assurera aussi des classes d'alphabétisation pour adultes et des classes de jardin d'enfant pour de nombreux jeunes enfants qui vivent dans les deux villages proches du nouveau projet.

Le second élément est une petite École Primaire avec deux classes dans chaque section. Le plan de 2011 ne portait que sur une École Secondaire, mais une consultation approfondie a révélé que les problèmes de l'éducation au Cambodge sont si profonds que cette solution ne suffirait pas. En conséquence, une petite école primaire mixte fut ajoutée au projet pour s'assurer qu'un groupe d'enfants puisse être scolarisé dès leurs premières années et les puisse ainsi atteindre le niveau des élèves qui débutent l'école secondaire avec eux. Cet engagement dans l'enseignement primaire dans la province de Banteay Meanchey permet au projet éducatif jésuite de collaborer avec dynamisme avec le *Collège de formation de l'enseignant du primaire*, dans la ville de Sisophon, où le P. Ashley Evans SJ, directeur du *Projet de l'École jésuite Xavier*, enseigne la pédagogie mathématique aux maîtres stagiaires du primaire. Le P. Ashley a auparavant enseigné pendant 20 ans les mathématiques et la philosophie aux candidats enseignants du secondaire, à l'Université royale à Phnom Penh.

Le troisième élément et centre principal est une grande école secondaire qui suit le programme khmer et applique les critères internationaux d'excellence inspirés par la pédagogie ignatienne et selon l'exemple des caractéristiques jésuites de l'enseignement. L'école aura quatre sections à chaque niveau et, de même que pour l'école primaire, elle est fondée sur un chemin de dialogue en liens étroits avec le *Collège régional de formation de l'enseignant* pour les enseignants du premier cycle du secondaire, Collège situé dans la province voisine de Battambang. Les élèves viendront de familles pauvres mais il leur sera possible d'atteindre les niveaux les plus élevés dans l'excellence académique. A la fin de leurs études, ils auront une formation plus adaptée et plus avancée que les élèves des écoles privées les plus onéreuses de Phnom Penh.

Chour Damo SJ, scolastique khmer en formation, a exprimé son enthousiasme pour l'école : « Je me réjouis de ce que l'*École jésuite Xavier* existe… Moi-même j'ai expérimenté combien c'était dur… lorsque j'ai reçu une formation non diplômée – corruption à l'école, tricherie aux examens, pensée stéréotypée et absence de sens collectif d'unité ou de but. Je pense qu'il est temps de reconstruire l'esprit de la jeunesse cambodgienne après la guerre civile qui a complètement détruit la dignité, l'esprit et l'unité du peuple. Il est bon d'avoir une éducation basée sur la pensée critique et je crois que l'*École jésuite Xavier* est bien placée pour cela. »

Le quatrième élément est un *Centre ressource pour enseignant* où une formation d'enseignants « en service » à tous les niveaux sera d'abord assurée pour des enseignants du primaire et du secondaire des provinces du Nord-ouest du Cambodge et plus tard des enseignants de toutes les provinces. Le processus de discernement a révélé que la formation de l'enseignant serait la plus grande priorité pour le projet éducatif mais que, dans le contexte politique actuel, il n'est pas possible d'établir un *Collège de formation de l'enseignant* pour les enseignants du secondaire comme les jésuites le font au Timor-Leste. Néanmoins il est possible de créer un *Centre Ressource pour l'Enseignant* pour une formation « en service ».

Bien qu'il faille encore construire l'école, le projet organise chaque année, pendant les vacances scolaires, un programme d'« école d'été » pour les élèves du primaire venant de beaucoup d'écoles différentes. Le programme leur permet de passer dans leur classe supérieure d'une manière plus systématique et structurée. Thy Liheng, élève de 11 ans venant de l'École primaire Teuk Thla, a dit : « Depuis que je me suis inscrite au programme d'été de l'école, je fais bien mieux les mathématiques ainsi que les autres matières. D'abord, mes parents ne voulaient pas du tout que je m'inscrive à ces cours d'été, parce qu'ils veulent que j'aide à la maison, mais je leur ai dit que je désire réellement étudier et que c'est gratuit. Finalement j'ai obtenu la per-

Ci-dessous, des jeunes du nouveau projet d'éducation jésuite en Cambodge. Page précédente, toute la direction du Projet de l'Ecole jésuite Xavier *en présence de Mgr Kike Figaredo S.J., Préfet Apostolique de Battambang.*

Une des raisons de cette initiative jésuite, en matière d'éducation, repose sur l'envie de donner aux jeunes la capacité de réfléchir et de faire des choix libres et personnels.

mission. Chaque jour je montre à mes parents ce que j'ai appris et combien d'autocollants j'ai reçus. Je leur ai dit aussi que tous les enseignants sont gentils et qu'ils enseignent bien. J'espère que l'année prochaine je pourrai de nouveau m'inscrire. Je désire que mes parents deviennent fiers de moi. »

Un des principaux problèmes qui a poussé les jésuites et leurs partenaires à lancer cette nouvelle initiative d'enseignement est la fréquence extraordinaire de l'apprentissage par cœur à tous les niveaux. Même si quelques jeunes Cambodgiens peuvent atteindre de hauts niveaux techniques grâce à ce type d'apprentissage, leur capacité de réflexion, d'adaptation et de pensée personnelle est souvent faible et sous-développée. Même l'interprétation de la littérature khmère suit des directives socialistes qui semblent intériorisées dans presque tout le pays. La littérature, l'architecture et la culture khmères étaient prospères pendant les années entre la Deuxième Guerre mondiale et l'arrivée des Khmers Rouges en 1975, mais la culture et la société khmères ne sont pas encore rétablies depuis la dévastation et la destruction qui sont survenus avec le régime des Khmers Rouges.

Un autre problème soulevé par nos partenaires bouddhistes khmers est la confusion morale chez les jeunes qui grandissent dans une société où les valeurs traditionnelles sont remises en question et déracinées par une mondialisation rapide et le développement économique. Le *Projet de l'École jésuite Xavier* est devenu un phare évident dans ce brouillard moral qui affecte les jeunes au Nord-ouest du Cambodge.

Ecole

Ainsi que le dit volontiers Lucia Wong, missionnaire de Hong Kong qui travaille sur le projet : « Je suis triste quand je vois des enfants revenir chez eux après avoir fait tout le chemin pour apprendre seulement que le maître ne vient pas. Je suis triste quand j'entends les enfants qui continuent à répéter indéfiniment le même texte sans savoir ce qu'il signifie réellement. L'école n'est pas seulement un endroit où l'on apprend à lire et à écrire. Pour moi c'est un endroit qui m'a conduite à des merveilles et à des rêves depuis l'âge de quatre ans. Je suis prête à accompagner les enfants pour qu'ils commencent le voyage des merveilles et des rêves. »

L'équipe de l'école comprend des jésuites, des sœurs, des laïcs missionnaires, des volontaires et un personnel khmer dévoué et des enseignants. En ce sens, la communauté de l'école est une communauté « mélangée » insérée dans une communauté locale khmère où tous sont appelés à grandir dans une authentique communauté d'êtres humains qui s'épanouissent. L'école ne fixera pas les scolarités. Mais, les familles paieront une contribution selon leur revenu. On prévoit que dans 12 ans le projet deviendra financièrement indépendant et fonctionnera entièrement sur des fonds réunis localement. Un fonds pour les bourses a aussi été créé pour procurer chaque année une bourse complète à 20% du nouvel effectif des élèves. De cette manière, l'orientation de l'école au service des pauvres a été incorporée dans la structure même du projet.

Paul Nguyen SJ, scolastique vietnamien qui travaille pour sa régence à l'équipe du *Projet de l'École jésuite Xavier*, a dit qu'il peut sentir combien le projet est enraciné dans la longue histoire et les expériences des jésuites et de nos collaborateurs, des amis et des donateurs par la prière pour les pauvres du Cambodge et leur service. Il est heureux aussi que le projet n'ait pas débuté seulement par la construction d'une école, mais aussi en trouvant de bons moyens pour enseigner aux élèves et pour former les enseignants. « Oser rêver d'un avenir plus brillant » a été la première phrase frappante que j'aie entendue à propos du projet scolaire, » dit-il. « Je rêvais de servir les pauvres, mais pas d'un engagement dans l'enseignement au royaume des merveilles. Cependant, Dieu a fait un rêve différent pour moi. Un grand bâtiment commence avec des petites briques. Je m'imagine moi-même comme une brique que Dieu emploie pour bâtir son saint rêve. 'Si Dieu ne bâtit la maison, en vain peinent les maçons …' (Ps. 127,1). »

Traduction de Yves Morel, S.J.

« Je croirai en moi-même et en ma capacité à réussir »

Len Altilia, S.J

« Bonjour. Soyez le bienvenu au *Collège Mère Teresa*. Je m'appelle Elizabeth. Puis-je vous guider dans notre école ? »

Et notre visite a commencé avec l'aide de cette élève de terminale, calme, pleine d'assurance, qui ne fit pas seulement montre d'une grande fierté pour son école, mais aussi d'un sang-froid et d'une dignité peu communs pour une fille de son âge, et spécialement pour une fille indigène des quartiers pauvres de la ville de Regina (Saskatchewan). Au cas où l'on aurait besoin d'une raison pour justifier l'existence de cette école, cette jeune femme et ses camarades la donneraient à coup sûr.

Le *Collège Mère Teresa* (MTMS) est le premier du genre au Canada, école membre de la *Nativity Miguel Coalition* (Association Miguel de la Nativité) fondée aux Etats-Unis. Les écoles de la Nativité ont été créées dans les centres urbains, pour répondre aux besoins des enfants intellectuellement capables, provenant de familles à faible revenu dont les circonstances socioéconomiques limitent la capacité à développer toutes leurs possibilités. Ces écoles veulent briser le cycle de pauvreté par le moyen d'une éducation basée sur la foi.

MTMS est le fruit de la direction généreuse de Paul et Carol Hill de Regina qui, après avoir rencontré Mère Teresa elle-même, ont désiré répondre aux besoins des pauvres dans leur ville propre, spécialement des enfants dont la plupart appartiennent aux communautés autochtones. Informé sur le *Réseau Miguel de la Nativité* et sachant que beaucoup de ces écoles ont été fondées en association avec la Compagnie de Jésus à laquelle il doit sa propre éducation, Paul a contacté le Provincial des Jésuites du Canada anglais, le Père Jean-Marc Laporte, SJ, pour lui demander sa bénédiction et son soutien pour la création d'une école de la Nativité à Regina, école qui s'inspirerait des valeurs de la pédagogie jésuite. Son rêve se réalisa après trois années d'un rude travail et avec le soutien généreux et effectif du *Conseil de l'Ecole catholique de Regina* et de *l'Ecole supérieure Campion*, Faculté jésuite des lettres sur le campus de l'Université de Regina. MTMS a ouvert les portes de sa première classe avec 18 élèves en septembre 2011.

Histoire de l'*Ecole secondaire Mère Teresa* à Regina. « En tant qu'école d'inspiration jésuite, elle tente d'inculquer les valeurs de l'éducation jésuite dans l'esprit et le cœur des élèves, afin de les former à être des hommes et des femmes pour les autres. »

Ci-dessus, des étudiants jouant du violon. La musique est aussi un bon outil pour développer les aptitudes des élèves.

En juin 2014, 16 membres de cette première classe ont été diplômés de la première supérieure et fréquentent maintenant quatre lycées distincts à Regina et au-delà. Ils étaient entrés en classe 6 (1ère) avec des niveaux de lecture et de maths vraiment en-dessous de la moyenne. Ils avaient commencé avec une faible estime d'eux-mêmes, des facilités interpersonnelles limitées, s'attendant peu à réussir à l'école en raison de leur expérience passée ; ils commençaient à la suite de circonstances familiales instables, et venaient de cadres sociaux qui pouvaient peu les aider dans des activités intellectuelles. Mais ils étaient aussi entrés avec le désir de réussir, d'échapper aux limites de leur pauvreté, et de se créer pour eux-mêmes un avenir meilleur.

MTMS leur a fourni un environnement sûr,

Canada

Ces photos montrent quelques aspects des activités entreprises par la MTMS de Regina. En haut, leur travail pour un marché équitable ; en bas, le P. Meehan célébrant une messe pour les étudiants ; le P. Chipman (à droite) parle aux étudiants.

Reussir

nourrissant, d'un grand soutien, à l'intérieur duquel ils pouvaient réaliser leur désir. En combinant une journée scolaire assez longue avec une bonne nourriture, un enseignement de rattrapage, une attention aux besoins de santé et une foule d'autres soutiens, l'école a aidé ces élèves à grandir dans l'estime d'eux-mêmes, à reconnaître et apprécier leurs propres capacités, et à imaginer un avenir dans l'enseignement supérieur. Comme elle ne souhaite pas laisser les élèves à leurs propres ressources après le diplôme, l'école assure un soutien qui se poursuit tout du long jusqu'à l'achèvement de l'enseignement postsecondaire.

En tant qu'école d'inspiration jésuite, MTMS essaie de faire pénétrer les valeurs de la pédagogie jésuite dans l'esprit et le cœur des élèves, de faire d'eux des hommes et des femmes pour les autres. Ceci est très bien exprimé dans la Promesse de l'étudiant récitée chaque jour dans l'école : « *Dans mes paroles et mes actions, je ferai de mon mieux aujourd'hui pour vivre les valeurs de saint Ignace. Dans mon travail scolaire et dans mes jeux, je traiterai les autres avec compassion. Je m'emploierai à l'excellence dans l'école. Je ne me disputerai pas, ne lutterai pas ou ne brutaliserai pas. Et je suivrai toutes les règles. Je croirai en moi-même et dans la possibilité que j'ai de réussir. Je serai responsable et honnête et j'aiderai ceux qui sont dans le besoin. Comme élève de Mère Teresa, je ferai toujours de mon mieux, je travaillerai aussi dur que possible. Et puisse Dieu prendre soin du reste.* »

A en juger sur les faits, à savoir la maturité des élèves, les progrès scolaires, l'assistance régulière et la confiance, l'école a relevé le défi et réussi dans sa mission.

S'inspirant de ce succès, un groupe de laïcs catholiques, des anciens du collège jésuite de Saint-Paul à Winnipeg (Manitoba), travaillent à créer un collège semblable dans leur ville. A l'intérieur des vieux quartiers de Winnipeg, se trouvent quelques-uns des quartiers les plus pauvres de tout le Canada. Dans ces quartiers, les taux de fréquentation scolaire et les niveaux de réussite à l'école sont parmi les plus bas du pays. Selon tous les indicateurs, il y a un réel besoin d'une école de cette nature dans cette ville.

Le groupe qui dirige ce projet est composé d'anciens de Saint-Paul, d'administrateurs anciens et actuels du collège Saint-Paul et de l'Académie Sainte Marie, une école catholique indépendante de filles, propriété des Sœurs des Saints Noms de Jésus et Marie, ainsi que de représentants du domaine éducatif, politique et social et des secteurs des affaires. Au moment où cette page est écrite, ils sont engagés dans une étude de faisabilité qui, on l'espère, conduira à la décision de procéder à la création de l'école à temps pour le début de l'année scolaire 2016-2017. Un but ambitieux, certainement, mais bien dans le domaine du possible.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Education

Allons visiter Jhapa !

Cap Miller, S.J.

Acceptez, s'il vous plaît, notre invitation d'aller visiter une partie du Népal dont peu de gens du monde extérieur ont connaissance, à savoir le district de Jhapa au sud-est du Népal. Ne vous attendez pas à pénétrer en quelque Shangri-la stéréotypé. La beauté de Jhapa est d'un modèle plus subtil, fait de jungles verdoyantes et de plaines fertiles.

Les autochtones de Jhapa se distinguent par un type de beauté qui leur est propre. Ils exhibent la dignité tranquille des peuples de plaine, contrastant avec l'humeur insouciante des gens plongés dans l'air vif des régions d'altitude et le froid de la haute montagne. Le district de Jhapa partage le climat de la région contiguë - celle de la plaine du Gange au nord de l'Inde -, caractérisé par une chaleur estivale intense, quelque peu modérée pendant les mois de la mousson pluvieuse, auxquels succède une saison hivernale brumeuse et froide à vous geler les os.

«Notre visite de Jhapa n'est pas motivée par une envie touristique de confort et de découvertes palpitantes. Il s'agit d'aller voir ce que les jésuites font là-bas.»

Notre visite de Jhapa n'est pas motivée par une envie touristique de confort et de découvertes palpitantes. Il s'agit d'aller voir ce que les jésuites font là-bas. Nous prenons donc à Katmandou un bus de nuit qui nous conduit en seize heures de route au village de Deonia. Une fois descendus le matin suivant, et flageolant un peu sur nos

L'évêque de Katmandu, Mgr. Simick, en visite à l'école de Maheshpur, dans l'Est du pays.

Nepal

jambes, nous nous engageons en trébuchant sur un chemin de terre marqué *Saint-Xavier de Deonia.* Une fille vêtue d'un simple uniforme scolaire bleu et blanc nous rejoint. Quand nous lui disons que «nous allons à notre école», elle nous répond fièrement : «Moi aussi, c'est mon école.»

Le père George nous repère dès que nous franchissons l'entrée. Il est encore jeune, mais il a déjà passé de nombreuses années à *Saint-Xavier de Deonia* comme enseignant, comme proviseur et maintenant comme supérieur de l'école et de la communauté jésuite. Il nous accueille avec enthousiasme et nous mène à la rencontre du père Mathew Das, l'énergique principal. Il se dirige vers l'assemblée en plein air des plus de 700 filles et garçons de la première à la dixième année et nous invite à la rejoindre. Les enseignants népalais laïques mettent leurs élèves en rangs, bientôt rejoints par le père Juel, le père Lawrence, trois Filles de la Croix et deux sœurs missionnaires carmélites. Ces jésuites et leurs collaboratrices originaires de l'Inde ont tous fait du Népal leur patrie. Le père Mathew Das nous présente aux enfants et nous propose de leur dire quelques mots d'encouragement. Le capitaine scolaire fait l'appel général à la prière et à l'hymne national, à la suite de quoi débute la journée des classes et autres activités, à la plus grande gloire de Dieu.

Jhapa

Pendant la première pause, nous retrouvons le père Lawrence sorti de sa classe pour nous retracer les origines de cette mission. L'histoire a commencé en 1996 par une intervention faite au cours d'une réunion des jésuites au Népal, lorsque le père Victor Beck nous adressa ce défi : « Nous devons aller vers les catholiques de l'est du Népal !»

Qui étaient ces catholiques ? Ils comprenaient plusieurs communautés ethniques, avec leurs langues et cultures distinctives. Les Oraon, Kharia et Munda autochtones ont migré - il y a plusieurs générations de cela - vers le sud-est népalais en provenance du nord de l'Inde, pour venir travailler dans les plantations de thé du Népal. Avant ceux-là déjà, des autochtones Santhal, qui n'avaient qu'une courte distance à couvrir au-delà de la frontière virtuelle de l'Inde, étaient venus défricher des zones de jungle au Népal en vue d'une exploitation de subsistance. Au début, seuls les migrants d'ethnie santhal acquirent la citoyenneté népalaise. Un grand nombre de membres du premier groupe et des suivants avaient été baptisés au cours de leurs années de vie en Inde.

Au début des années 1950, les jésuites pionniers père Marshall Moran et père Ed Niesen à Katmandou avaient entendu parler de catholiques tribaux vivant quelque part dans le fin fond du sud-est du Népal; malheureusement, comme ces régions reculées étaient dépourvues des accès et des ponts qui auraient permis de franchir les grandes rivières de ces endroits, il n'était pas possible de desservir ces groupes de chrétiens. Un jour, un jésuite canadien, le père Tony Milledge dépêcha un catéchiste indien de son poste missionnaire du district de Darjeeling en Inde, à la recherche de ces catholiques. Après des jours et des jours de marche périlleuse à travers la jungle, ce collaborateur intrépide tomba sur une communauté de catholiques Oraon dans une plantation de thé bordant un petit village du nom de Damak. Il observa aussi que ces gens avaient érigé une église où leur leader laïque, Simon, dirigeait fidèlement des offices hebdomadaires de prière.

Bien. Revenons à la réunion régionale de 1996. Le défi prophétique lancé par le père Victor déclencha une réponse enthousiaste. Des années durant, les jésuites les plus jeunes s'étaient lamentés : sortons de la vallée de Katmandou ! Enfin,

voici un endroit où aller, et comment y arriver : une route est maintenant ouverte. Le rêve du roi Mahendra (réputé impossible par beaucoup) d'une grand-route est-ouest par le Teraï venait juste de devenir réalité dans le secteur de l'est. Le père Leo Cachat, supérieur régional à cette époque, donna mission au père Victor lui-même : « Allez à l'est, allez-y, jeune homme ». Tel fut le point de départ de la mission de Jhapa.

La mission de Jhapa avait pour objectif de former la foi et la vie sacramentelle des catholiques d'ici, présents et futurs. Cette ambition impliquait la mise en place d'opportunités éducatives. Pour commencer, le père Victor s'est mis à la recherche d'un terrain qui conviendrait à l'implantation, à Deonia, d'une école au service de toute la population de la zone. Cette école serait acceptée de bon gré dans la population surtout hindoue et faciliterait l'effort missionnaire en lui fournissant un point d'appui local. Le scolastique James P.A. exerça la fonction de proviseur fondateur. Un autre pionnier, le père Norbert, fonda une deuxième école dans la zone, au village de Maheshpur à sept kilomètres de Deonia. Cette école était destinée à l'éducation des enfants de parents catholiques qui travaillaient dans une grande plantation de thé pour une maigre paie journalière et qui vivaient dans des conditions déplorables.

A Deonia, le père Victor assembla un petit bâtiment destiné au dépôt des matériaux nécessaires à la construction de l'école. Ce hangar fit également office de logis au père Victor et au frère Ireneus. A Maheshpur, le père Norbert édifia une école d'une seule pièce en 1999 sur un terrain qui bordait la plantation. Il vivait dans un coin de la pièce et les écoliers suivaient la classe de l'autre côté, assis par terre avec leur ardoise sur les genoux.

Le père Mathew, qui fut le supérieur régional successif, se rendait souvent au bureau central du district de Jhapa pour régler les formalités administratives relatives à l'enregistrement des écoles. C'est lui qui choisit d'appeler l'école de Maheshpur *École Mémorial Moran* pour honorer la mémoire du père Marshal D. Moran, qui fonda, en 1951, *l'École Saint-Xavier*, à Katmandou.

Voyons maintenant ce qui se passe aujourd'hui à la « Moran », comme on nomme ici cette école. Le frère Clarence s'arrange pour que nous disposions d'une jeep qui nous conduise de Deonia à Maheshpur après un trajet de sept kilomètres très secoués. Nous rencontrons d'abord le frère Ireneus, actuel administrateur et trésorier de l'école. C'est ici sur le territoire de Jhapa qu'il a passé l'essentiel de sa vie jésuite jusqu'à présent. Mais l'*École Mémorial Moran* n'est plus un simple bâtiment scolaire composé d'une seule pièce pour les petits, mais un imposant édifice de trois étages. Un autre vétéran de la « Moran », le frère Tej Kalyan, nous entraîne dans le parc scolaire qui longe la plantation de thé où vivent la plupart des enfants. Il pointe le doigt vers un bosquet de bambous tout au bout de la propriété de l'école et nous apprend que là se trouve le site d'une vaste église paroissiale à construire dans un proche avenir. Il a été l'un des premiers jésuites de Jhapa à célébrer la messe précisément ici, après son ordination sacerdotale l'an dernier.

En haut, l'école de Maheshpur. A gauche, le frère Irenius Guria et, à droite, le P. Sanjay Ekka, avec les élèves. Dans cette région du Népal le tremblement de terre d'avril 2015 n'a pas provoqué beaucoup de dégâts. Page précédente, l'évêque salue les joueurs.

C'est spécialement ici à Moran, centre de la paroisse Saint-Ignace de Jhapa, que nous nous rendons compte de l'accomplissement de la vision qu'avait le père Victor du ministère jésuite assuré aux catholiques. Paroissiens et catéchistes se réunissent ici pour participer aux offices et approfondir leur foi, ainsi que dans 15 chapelles de la mission distribuées sur une vaste étendue. Le pasteur, père Paul K.C. et les autres jésuites prêtres et frères de la mission de Jhapa desservent ces communautés en toutes saisons, dans la chaleur, la pluie, le brouillard et le froid.

Portons-nous maintenant vers le village de Sadakbari pour y rencontrer le père Tomson, prêtre résident ordonné depuis peu. Nous nous déplaçons en compagnie de sœur Jaya, religieuse infirmière, à bord de la clinique mobile des jésuites du Népal. Sœur Jaya va ouvrir dans ce village la séance hebdomadaire de son infirmerie itinérante, et rendra ensuite visite aux trois

Le Père Cap Miller, auteur de l'article, parle aux étudiants de l'école Saint-Xavier *de Deonia ; à droite, le directeur de l'école, le P. Mathew Das.*

sœurs du couvent provisoire de Sainte-Anne. Ces religieuses enseignent à *l'École Saint-Xavier,* à Sadakbari, actuellement logée à titre provisoire dans cinq huttes de bambou. Ces huttes tiennent lieu de jardin d'enfants pour les tout-petits et de salles de classe pour la petite maternelle, la grande maternelle et la première année ; la cinquième hutte sert de bureau au frère Clarence et collaborateurs. A quelques pas de là, des travailleurs locaux s'activent à la construction des structures permanentes qui seront nécessaires aux écoliers au fur et à mesure de leur progression, d'une année à l'autre, vers l'entrée au secondaire. Le père Tomson ajoute la supervision de ces travaux de construction à son ministère pastoral à Sadakbari et au village voisin de Simulbari. Dans ce dernier, les sœurs missionnaires carmélites de Mumbai vont bientôt ouvrir une école primaire dont les élèves pourront ensuite entrer dans la future section d'école secondaire de Sadakbari. C'est cette zone qui compte la plus forte concentration de catholiques santhal, ce qui explique l'importance des efforts de développement qui sont ici fournis.

Maintenant, retournons à Maheshpur. Un jeune catholique nous attend pour une visite des pavillons attenant à la plantation. Les familles que nous y rencontrons nous font un accueil chaleureux. La foi dont elles témoignent quand nous prions ensemble est pour nous source d'inspiration. Deux de ces familles ont des fils qui en sont au premier stade de la préparation à la prêtrise, à Katmandou. Quelle joie de constater que le rêve de l'éclosion de vocations locales devient réalité !

Une journée bien remplie touche à sa fin. Nous en sommes à l'heure du dîner, qui sera suivi d'un moment de conversations vespérales, et puis nous irons dormir à la résidence jésuite. Le soleil brille à notre réveil. La journée nouvelle commence par une réunion avec le père Sanjay, vétéran de la mission comme pasteur, enseignant et maintenant proviseur de Moran. Son visage s'éclaire quand il nous parle des changements qu'il a vécus. Au début, les parents semblaient considérer avec indifférence les perspectives que l'éducation ouvrait à leurs enfants. Les enfants eux-mêmes n'étaient pas assez motivés pour venir tous les jours à l'école. Mais maintenant que les premiers inscrits ont couvert sept années de classe, les parents se montrent très intéressés par les progrès de leurs enfants et il va sans dire que ceux-ci, garçons et filles, s'appliquent sérieusement. Le père Sanjay ajoute avec fierté qu'à Moran, les filles sont en majorité. Nous nous rendons bien compte du sérieux que chacun met à son devoir tandis que nous arpentons les différents sites de l'école et que, par exemple, nous voyons certains élèves assis sur l'herbe en train de discuter en petits groupes et d'autres penchés individuellement sur leurs manuels, sans nous accorder la moindre attention tandis que nous passons près d'eux. Impressionnés par ce dernier tableau, nous retournons à Deonia pour y prendre le bus de nuit qui nous ramène à Katmandou.

Il est bien possible que la mission de Jhapa n'exercera jamais d'attraction sur les touristes internationaux pendant les chaleurs abominablement torrides de l'été dans la région, ni pendant les mois de la mousson torrentielle, pas plus que pendant la saison hivernale froide à vous geler les os. N'empêche – soit dit entre nous – que notre tournée à Jhapa valait la peine, ne pensez-vous pas ? Elle valait la peine à la mesure de notre joie profonde à être les témoins de ce qui s'y fait à la plus grande gloire de Dieu, ainsi qu'à la mesure de notre admiration des parents, des catéchistes, des sœurs, des frères et des prêtres (dont plusieurs ont été à l'ouvrage, au long des années, depuis 1977), en somme de tous les travailleurs d'avant et de maintenant qui ont cultivé et qui cultivent cette vigne. La vendange, en effet, donne des signes de splendeur.

Merci d'être venus vous en rendre compte.

Traduction de Anne Stainier

Former des ingénieurs pour bâtir une société juste

Francis P. Xavier, S.J.

Après la restauration de la Compagnie de Jésus, les jésuites français (de la Province de Toulouse) ont fondé la Nouvelle Mission du Maduré en 1838. En souvenir de la collaboration française, *l'Institut d'ingénierie et de technologie Loyola-ICAM* (LICET) a été fondé à Chennai en 2010. Il est en partenariat académique avec *l'Institut catholique d'arts et métiers* (ICAM) fondé et dirigé par les jésuites en 1918 à Lille (France). Après avoir servi plus d'un siècle et demi dans le domaine de l'éducation des lettres et des sciences, les jésuites du Tamilnadu ont ouvert dans l'éducation technique des perspectives nouvelles qui seraient accessibles aux populations marginalisées et qui assureraient à la fois l'excellence académique et la perfection professionnelle. Les ingénieurs ainsi formés au LICET doivent être des hommes et des femmes de créativité, de compétence, d'engagement, de compassion et de conscience et ils devraient se montrer des dirigeants socialement responsables.

Le LICET est approuvé par le *Conseil de toute l'Inde pour l'éducation technique* (AICTE) et est affilié à *l'Anna University* de Chennai (août 2010) ; il est reconnu par le Gouvernement du Tamilnadu comme une Institution de la minorité chrétienne (juillet 2011) ; et c'est une institution ISO certifiée : 'International Standard Organization' 9001-2008 (mai 2012). Le LICET offre cinq degrés de cours : licence d'ingénierie (BE) en mécanique, science informatique, electricité et electronique, electronique et communication et licence de technologie (BTech) en technologie de l'information. Par fidélité à la 32ème Congrégation générale de la Compagnie de Jésus, dans l'option préférentielle pour les pauvres, 30% des admissions sont réservées à ceux qui sont économiquement et socialement marginalisés (tels que les ruraux pauvres, diplômés de la première génération, et les *Dalits*). A l'heure actuelle, il y a 1.560 étudiants au LICET avec environ 100 membres du corps enseignant, 80 membres du personnel n'enseignant pas, et 40% des étudiants sont des filles.

Le LICET est engagé dans une formation individuelle qui aboutit à une transformation sociale ; et il évolue comme l'épicentre du changement social et comme un phare de l'éducation à la mondialisation. A part la collaboration académique avec l'ICAM, le LICET a signé le *Mémorandum de la compréhension* (MoU) avec des universités des Etats-Unis, d'Espagne, d'Allemagne et de Taiwan. La Faculté et les programmes d'échange d'étudiants offrent une ouverture et une expérience mondiales. Après que l'infrastructure ait été complétée selon les exigences académiques, on s'efforce de créer un réseau institut-industrie afin d'assurer des placements effectifs au travail pour les étudiants. Des relations de travail ont été établies avec plus de 300 industries dont certaines forment les étudiants (pendant qu'ils sont encore aux études) pour les besoins des industries. Une

Après avoir servi dans le domaine de l'éducation des lettres et des sciences, les jésuites du Tamilnadu ont introduit dans l'éducation technique des perspectives nouvelles accessibles aux populations marginalisées, assurant à la fois l'excellence académique et la perfection professionnelle.

Ci-dessus, le laboratoire d'informatique.

Inde-Licet

formation pratique et orientée vers les laboratoires est offerte au LICET par l'ICAM avec l'aide des ingénieurs ICAM.

En cinq petites années, le LICET a fait sentir dans la région son impact académique. Il est reconnu comme le nœud central de la faculté et de la formation des étudiants par *l'Institut indien de technologie* de Bombay ; il se situe dans les 10 premières écoles d'enseignement technique supérieur des 570 écoles techniques affiliées à *Anna University*. Le patronage du LICET dans les sports et les jeux a aussi commencé à produire de bons résultats.

Les étudiants de la première promotion de l'école viennent juste de terminer leurs études et c'est en ingénieurs innovateurs qu'ils se sont risqués dans le monde. Deux d'entre eux ont obtenu des grades universitaires ; quatre ont déposé une demande de brevet pour leurs inventions ; et deux d'entre eux sont déjà devenus des jeunes entrepreneurs en fondant leur propre société.

La pédagogie du LICET est une formation reposant sur cinq colonnes.

Excellence

1. *L'excellence académique* : les programmes aux bases solides *d'Anna University* sont renforcés par la transmission d'une formation expérimentale. Les étudiants sont encouragés à prendre des initiatives dans les gadgets ménagers, les ordinateurs, les moteurs et les automobiles pour comprendre le fonctionnement des composants et devenir à leur tour innovants comme ingénieurs.
2. *Le développement de la personnalité* : le groupe type d'étudiants a été marqué par un millénaire d'exploitation économique et de discrimination sociale. De plus, ils sont politiquement ignorés et religieusement sans importance. Ainsi les handicaps multiples auxquels les étudiants font face ont fait naître chez eux une très faible estime d'eux-mêmes et très peu de confiance en eux. On apporte un soin spécial et une attention particulière à de tels étudiants en recourant à des camps d'été, ainsi que des cours de mise à niveau et d'orientation. Une fois que leur ont été donnés un objectif clair et la confiance pour l'atteindre, ils sont alors capables d'assimiler dans les études et de faire grandir l'estime de soi et l'auto-confiance. Pendant la durée des huit semestres, chaque étudiant est accompagné par un tuteur.
3. *Le professionnalisme* : Le monde industriel prospère dans la compétition et les innovations, mais le milieu académique de l'université est encore vieilli et plutôt livresque. En promouvant le concept de 'Citoyenneté Collective', le personnel industriel est invité à former les étudiants en ingénieurs responsables et innovants, de sorte qu'ils créent un nouveau monde de technologie. La cellule de placement organise des visites industrielles périodiques, des stages, des projets semestriels avant l'obtention du diplôme. Le charisme jésuite du discernement et de la prise de décision leur est transmis durant leur formation au LICET. Après chaque événement survenant dans le collège, comme par exemple un programme culturel, des sports, des jeux, un symposium etc., une évaluation est faite à laquelle les officiels, les membres de la faculté et les étudiants prennent une part active. C'est une manière d'apprendre le *magis*.
4. *L'ouverture à l'international* : le LICET évolue comme centre d'une formation mondiale. Afin de préparer les ingénieurs aux besoins mondiaux, l'Institut envoie des étudiants, durant leurs vacances d'été, pour des programmes d'échange dans les universités extérieures qui ont signé le Mémorandum MoUs avec le LICET. Quelques-uns des étudiants de la

première génération poursuivent maintenant des études plus avancées aux Etats-Unis, en France, au Royaume Uni et en Australie. Les étudiants de l'ICAM passent un semestre dans notre Institut et sont logés avec nos étudiants afin de promouvoir harmonie culturelle et collaboration académique.

5. *Le coefficient Dieu* : Dans un monde de compétition professionnelle, le coefficient Dieu fait énormément défaut. C'est pourquoi une formation centrée sur Dieu et la valeur est donnée aux étudiants. Une retraite annuelle et des messes périodiques sont proposées aux étudiants catholiques. En même temps, aux non chrétiens sont données des causeries adaptées et une formation à la connaissance de la vie. Les événements du Campus, comme la procession annuelle de la *Fête-Dieu*, aident les étudiants à grandir dans la foi chrétienne. Le « Centre de Paix », salle commune de prière, est accessible aux étudiants de chaque foi pour qu'ils prient et passent du temps à méditer.

Dès le début, les fondateurs ont voulu que le LICET fût unique et devînt un centre de formation mondiale. Afin de réaliser ce rêve, un milieu efficace est créé. L'infrastructure est l'une des meilleures à *Anna University*. La collaboration académique avec ICAM (France), ainsi qu'avec les programmes internationaux, a motivé et comme suscité la confiance des étudiants à faire face aux défis et au service du monde. Etendre l'assistance financière aux pauvres et aux nécessiteux les aide à se concentrer sur leur excellence académique. Encourager les étudiants à prendre une part active aux séminaires, aux programmes culturels, aux sports et aux jeux etc., amène les talents cachés à s'exprimer. Le *Véhicule aérien sans pilote* (UAV) mis au point par un étudiant du LICET a été utilisé par le Gouvernement en période d'inondations. Les étudiants sont en mesure de conquérir des titres dans les sports et les jeux au niveau de l'Etat et de la Nation. Tech-Mahindra a reconnu cet Institut comme un partenaire de choix. Ceci introduit à une formation par le personnel industriel et à une sélection importante d'étudiants pour le placement. L'adhésion à diverses organisations professionnelles nationales et internationales, telles que la *Société américaine des ingénieurs en chauffage, réfrigération et climatisation*, la *Société indienne pour l'éducation technique*, etc., est une ouverture pour que les étudiants soient incorporés dans l'environnement industriel.

Nos étudiants vont construire une société juste. La possibilité leur est donnée d'apprendre en servant (le Programme qui tend la main). Durant cette période, les étudiants passent quelques jours parmi les pauvres de la campagne, pour comprendre leur simplicité et savoir comment ils osent être heureux au sein de la pauvreté. Quand ils entrent dans la vie, ils sont modelés pour être inspirés à faire de leur mieux pour l'élèvement des pauvres et des nécessiteux.

Ci-dessus, l'imposant bâtiment du LICET vu de l'entrée principale. Sur la page précédente, en bas, un cours dans la salle du laboratoire de mécanique et électronique.

En même temps que les études habituelles, la recherche est promue à la fois chez les membres de la faculté et chez les étudiants. Le LICET a deux modèles de démonstration de moulins à vent. Il a eu la chance d'avoir une centrale électrique solaire de 40 kW ; et bientôt il devrait y avoir en plus une centrale électrique solaire de 80 kW. L'énergie produite est reliée avec un système de transformation en vue de son utilisation par l'Institut. Des efforts sont en cours portant sur la recherche industrielle à l'intérieur des locaux, avec comme consultants les membres de la faculté.

Le LICET s'efforce d'être unique en formant des étudiants pour répondre aux besoins nationaux aussi bien que mondiaux ; il travaille pour atteindre une autonomie académique. En outre, il travaille à plus de collaboration avec d'autres universités et industries en Inde et à l'étranger, en sorte que les étudiants qui sont ici reçoivent la formation d'excellents ingénieurs et celle d'agents sociaux de la transformation. Le LICET s'efforce d'être le centre d'une formation mondiale des dirigeants ayant une responsabilité sociale. Le but d'une telle formation est que l'ordinaire devienne éminent et brillant ; que le marginalisé acquière un pouvoir ; et que ce qui était à la queue devienne le centre de commandement.

Le présupposé de base est que chacun est un dirigeant en puissance qui est capable de transformer la société et de l'améliorer.

Traduction de Yves Morel, S.J.

« Lumière des nations »

Oscar Momanyi, S.J.

Le *Collège Secondaire Loyola*, à Wau, continue d'être un rayon d'espoir pour les gens du Sud-Soudan en dépit de son passé troublé et des défis actuels. Ses élèves sont très prometteurs et les jésuites espèrent qu'ils aideront à façonner l'avenir de cette nouvelle nation.

Un jour de novembre 1982, deux jésuites de Detroit arrivèrent à la ville de Wau, au Soudan, après un voyage par voie de terre de 55 heures de voiture à partir de Port Soudan. La ville de Wau se trouvait dans la Province de Bahr el Ghazal, dans la partie occidentale de ce qui était alors la République Démocratique du Soudan. Ces jésuites, le Père Norman Dickson, SJ et le Frère Joseph Shubitowski, SJ, répondaient ainsi à la demande de celui qui était alors évêque de Wau, Joseph Bilal Nyekindi. Mgr Nyekindi s'était rendu compte de la nécessité d'un Collège secondaire catholique dans la région parce que les collèges existants étaient mal dirigés et n'étaient presque jamais ouverts.

Un autre jésuite de Detroit, le Père Keith Esenther, SJ, travaillait au *grand séminaire Saint-Paul* de 1977 à 1979 dans le village de Bussere qui se trouve à sept miles à l'ouest de Wau. Il remarqua que le principal Collège de Wau à l'époque (*lycée secondaire de Bussere*) qui était près de la Mission catholique à Bussere et du *grand séminaire Saint-Paul* ne fut ouvert que deux à trois mois durant ces trois années. Le P. Esenther remarqua en outre que la plupart des séminaristes qu'il enseignait n'avaient pas envie de devenir prêtres, mais étaient à la recherche d'une éducation. Il estima que ces séminaristes pouvaient recevoir une éducation décente sans être obligés d'entrer au séminaire. Pour pouvoir résoudre le problème il proposa à Mgr Nyekindi d'ouvrir dans la région une bonne école secondaire.

Par conséquent, Mgr Nyekindi et le Provincial des jésuites de Detroit, le P. Michael J. Lavelle, SJ, entreprirent de collaborer pour initier un collège modèle qui aiderait à instruire les gens de Wau. Ce collège donnerait aussi un bon exemple d'enseignement solide pour les collèges existant alors. Le collège devint connu comme *Collège secondaire Loyola* à Wau, avec la devise : « Lumière des Nations ».

Le premier défi auquel les jésuites firent face quand ils arrivèrent à Wau au début de 1982 pour commencer le *Collège secondaire Loyola* fut de bâtir le collège. La région était isolée, sans véritable route carrossable, sans sécurité et avec peu de matériaux de base pour la construction. Presque tous les matériaux devaient être importés des pays voisins et de l'extérieur. Ceci rendit les débuts aussi difficiles. Le Frère Shubitowski, qui était un bâtisseur expérimenté, et le P. Dickson, qui fut le premier directeur du collège, furent parmi les premiers à arriver. Ils passèrent beaucoup de temps à faire des plans, à coordonner les travaux de construction et à concevoir les programmes d'étude. D'autres jésuites américains rejoignirent la mission en 1983, lorsque le collège ouvrit ses portes aux élèves soudanais.

Pendant ce temps, la seconde guerre civile soudanaise, l'infâme *Anya-Nya II*, qui commença en 1983 pointait alors. *Anya-Nya II* est le nom d'un poison préparé à partir du venin d'un serpent de rivière et de haricots pourris. Ceci selon les autochtones, les Madi. *Anya-Nya II* a été une guerre entre gens du Nord Soudan, qui sont d'origine arabe et principalement musulmans, et Africains d'origine nilotique dans le Sud qui sont essentiellement chrétiens.

La guerre fut déclenchée par la promulgation de ce qu'on devait appeler les *Lois de septembre* promulguées par le Président musulman général-en-chef Gaafar Muhammad Nimeiri.

Sud Soudan

Ces lois redivisaient le Sud-Soudan en créant trois régions : le Nil supérieur, le Bahr el Gazal et Equatoria, et en supprimant l'autonomie du Sud qui avait été promulguée en 1972 à Addis-Abeba. Les *Lois de septembre* légalisaient aussi le recours à la punition physique, *hudud*, qui comprenait : flagellation, amputation, lapidation et exécution pour des crimes mineurs. Les *Lois de septembre* interdirent aussi la vente d'alcool et le prélèvement d'intérêts sur les dettes. C'était essentiellement l'imposition de la *Sharia* à tout le pays. Les *Lois de septembre* faisaient partie du projet que poursuivait Nimeiri d'« islamiser » et d'« arabiser » tout le Soudan, bien que le Sud fût majoritairement chrétien. Ces lois étaient oppressives pour les chrétiens du Sud qui décidèrent de se rebeller.

Ainsi, à cause d'*Anya-Nya II*, le collège ne fonctionna que quatre ans, avant d'être occupé par l'armée de Khartoum et utilisé comme caserne pendant plus de vingt ans. Des efforts pour la réouverture du collège en 1986 furent anéantis. Le P. James O'Reilly, SJ, qui resta au collège comme membre de l'équipe gardienne après son occupation par les militaires, se demanda : « Loyola pourra-t-il ouvrir de nouveau comme lycée ? Les soldats qui occupaient le collège et quelques officiers supérieurs sourirent en disant que non. Mais… les années le diront ».

Avec l'intensification de la guerre, le système éducatif du Sud-Soudan, qui était déjà peu solide, fut entièrement détruit. La plupart des habitants du Sud s'enfuirent du pays dans des camps de réfugiés dans les pays voisins comme le Kenya et l'Ethiopie. D'autres se rendirent à Khartoum, au Nord Soudan, où ils trouvèrent un havre temporaire avec bien des injustices. On espérait que le *Collège secondaire Loyola* ouvrirait au bout de quelques années, mais cet espoir fut anéanti par la poursuite de la guerre.

Ainsi, le collège fut-il fermé pendant plus de vingt ans. Pendant ce temps, les soldats qui utilisaient le collège comme caserne ne cessaient de le dégrader. Plusieurs jésuites héroïques y restèrent pendant cette période pour sauvegarder la propriété dans la mesure du possible et aussi pour aider la population déplacée dans les environs de Wau. Le P. Dick Cherry, SJ qui était un de ceux qui gardaient la maison à *Loyola* durant cette période raconta l'épreuve qu'il subit lorsque quelques soldats le lièrent de nuit après qu'il ait rejeté leur demande d'utiliser librement la perceuse du collège.

Plusieurs tentatives furent faites pour rouvrir le collège dans les années 1990, mais ce ne fut pas possible. Heureusement, la guerre civile du Soudan se termina avec la signature de l'*Accord détaillé de paix* (CPA) entre le gouvernement du Nord Soudan et le peuple du Sud Soudan dans la ville de Machakos au Kenya en 2005. Ainsi, l'année 2005 a marqué la fin d'*Anya-Nya II*. L'année suivante, en 2006, les jésuites revinrent au *Collège secondaire Loyola*. Leur première tâche fut de persuader les militaires de quitter le collège. Ensuite, il fallut rénover les bâtiments et les apprêter pour leur destination. Le Frère Joseph Shubitowski, SJ qui était le premier constructeur du collège passa un an et demi à rénover le collège et la résidence jésuite. Les bâtiments avaient été gravement endommagés par presque vingt ans d'occupation par les militaires.

Ci-dessous, la joie du gagnant: Sur la grande photo, prière du matin avant le début des cours. A la page précédente, des jeunes filles lors de la messe.

D'autres jésuites arrivèrent progressivement à la mission entre 2006 et 2009. Ils commencèrent à réfléchir sur les manières de rouvrir le collège et aussi sur la façon d'avoir une participation à l'église locale par des ministères pastoraux à côté de l'enseignement au *Collège secondaire Loyola*. En avril 2008 le collège ouvrit de nouveau ses portes ! Dans les années 1980, le collège n'accueillait que des garçons, car les filles n'étaient pas autorisées à se risquer en dehors de leurs fermes. Cependant en 2008, les jésuites introduisirent la mixité au collège à cause du besoin croissant de l'éducation des filles dans le Sud du Soudan. A la réouverture du collège, un groupe de jésuites africains de la Province jésuite d'Afrique orientale se chargea du fonctionnement quotidien du collège. Néanmoins, les jésuites de Detroit ont continué à s'impliquer dans le collège.

En 2011, le premier groupe d'élèves d'après la refondation du *Collège secondaire Loyola* passèrent leurs examens de Certificat du Collège. Ils obtinrent un résultat impressionnant qui rendit le collège populaire chez les citoyens du Sud Soudan. Cette même année, le Soudan du Sud obtint du Soudan son indépendance, et une nouvelle nation naquit, appelée République du Sud-Soudan (ROSS).

Le Collège secondaire Loyola est fréquenté par des élèves venant des diverses communautés ethniques et appartenances religieuses qui se trouvent au Soudan du Sud. Ceci met le collège en bonne position pour inculquer la valeur du multiculturalisme pour ses élèves. Ceci a aidé les jésuites à encourager la réconciliation entre les communautés ethniques blessées qu'ils servent. C'est une partie de la contribution que les jésuites apportent pour développer une culture de paix dans le pays.

Le collège rend aussi service à la communauté des environs. Un centre de jeunesse connu comme le *Centre de jeunesse Loyola* a été fondé afin d'aider les jeunes à se rassembler et à participer aux activités valables qui peuvent contribuer à transformer une société brisée par la guerre. Les activités du *Centre de jeunesse Loyola* comprennent l'enseignement du catéchisme aux enfants du voisinage, le chant et la danse, le football, le

Liberté

volleyball, etc.

Le collège continue à grandir bien que confronté à de nombreux défis. Actuellement il peut recevoir quatre cents élèves, mais les jésuites, les parents, les enseignants et l'église locale pensent qu'il doit être à même de recevoir un millier d'élèves. C'est une tâche immense parce que la construction d'une nouvelle infrastructure dans cette partie du monde est encore aussi difficile que dans les années 1980. Comme la région reste inaccessible par route, il faut encore acheter la plupart des matériaux de construction à l'extérieur du pays. Ainsi, obtenir les fonds pour les projets de développement du collège a continué d'être une tâche ardue. Le collège manque de laboratoires corrects et d'équipements sportifs. Nous espérons que ces équipements arriveront avec le temps ; pour le moment, les enseignants et les élèves improvisent et font un bon usage des matériaux disponibles.

Le manque d'assez d'enseignants qualifiés est aussi une autre cause de retard. Selon les Nations unies, seulement 3 % des enseignants du Sud Soudan sont formés. C'est la raison pour laquelle les jésuites, en collaboration avec l'Eglise locale, pensent ouvrir un *Collège de formation des enseignants* dans la région. Exécuter le nouveau programme d'études du Soudan du Sud, qui emploie l'anglais comme moyen d'instruction, est un défi parce que le peu d'enseignants disponibles ont été formés dans l'ancien programme développé à Khartoum, au Soudan du Nord. Ce programme de Khartoum mettait l'accent sur les valeurs de l'islam et en arabe. Ainsi, faudra-t-il beaucoup de temps pour défaire l'« arabisation » qui a régné pendant presque un siècle au Soudan du Sud.

Ci-dessus, un vendeur d'eau dans un village tout près de l'école. Les autres images montrent quelques aspects de la vie scolaire. La présence des militaires rappelle la situation d'insécurité que vit ce pays, devenu depuis peu indépendant.

Un autre défi auquel les jésuites sont confrontés est l'insécurité causée par la violence interethnique et par l'acquisition facile de petites armes. Une nouvelle guerre civile a commencé en décembre 2013 faisant craindre que le bon travail du *Collège secondaire Loyola* vienne à s'interrompre. Heureusement la guerre n'a pas affecté la ville de Wau et ainsi les jésuites ont poursuivi leur travail de manière ininterrompue. Même, bien que la guerre continuât dans d'autres parties du pays, les études se sont poursuivies normalement au *Collège secondaire Loyola* en 2014. Les élèves ont continué à étudier sérieusement. Leurs sourires et leur rire démontraient clairement qu'ils étaient pleins d'espoir. Leur avenir ne serait pas sombre.

Le *Collège secondaire Loyola* de Wau continue d'être un rayon de lumière pour la population soudanaise du sud en dépit de son passé troublé et des défis présents. Ses élèves sont très prometteurs et les jésuites espèrent qu'ils aideront à façonner l'avenir de cette nouvelle nation. Les parents sont fiers que leurs enfants aillent au collège. Ils apprécient le type d'éducation de valeur que les jésuites essaient d'inculquer à leurs enfants.

Traduction de Yves Morel, S.J.

L'auteur parle d'un dur combat mis en œuvre pour protéger la fédération de banques céréalières, nées parmi tant de difficultés et risquant de tomber dans les mains d'hommes sans scrupules.

Ci-dessous, les greniers traditionnels de villages tchadiens. A la page suivante, les sacs de millet et le millet avant la récolte.

Notre région, qui a pour capitale Mongo, au Tchad, se trouve dans le Sahel et souffre donc de crises alimentaires endémiques dues au manque de pluie, aux attaques d'oiseaux granivores, de sauterelles et de cantharides.

Excellent terrain donc pour les usuriers, tous des magnats locaux ou de grands éleveurs qui avaient lentement pris en otage la masse de paysans. Ces derniers, pour rembourser les emprunts qu'ils avaient fait au moment de la sécheresse, devaient leur remettre la quasi totalité de leurs prochaines récoltes. Ils ne cultivaient donc plus pour eux-mêmes mais pour les usuriers. Soit dit en passant, 97% des exploités et exploiteurs étaient musulmans et ne trouvaient rien d'étonnant à se retrouver tous ensemble à la même mosquée chaque vendredi pour prier. Seules les communautés chrétiennes, au moment de la fête des premiers épis, tentaient d'esquisser un geste de partage avec les moins chanceux.

Au cours de l'année agricole 1993-94 l'Eglise catholique de la région du Guéra dut intervenir massivement pour faire face à une nouvelle famine. Nous étions néanmoins conscients que la distribution d'aides n'aurait été qu'un palliatif, et pensâmes à une solution plus radicale pour passer de l'éternelle dépendance des aides extérieures à une autogestion responsable. Il fut donc décidé de ne rien donner gratuitement mais d'accorder des prêts en millet remboursables en millet, à la récolte suivante, avec un petit taux d'intérêt, et de renouveler ainsi les stocks dans les villages. La totalité du remboursement restait en effet au village avec la possibilité pour lui de l'augmenter durant les cinq années successives. A ce moment-là seulement la quantité reçue aurait été retirée pour fonder une nouvelle banque dans un village voisin. C'était une nouveauté absolue mais

Les banques céréalières ... une lutte sans fin

Franco Martellozzo, S.J.

la chose commença à fonctionner, même si avec beaucoup de difficultés et malgré l'opposition de vieux « sages » musulmans qui brandissaient l'interdiction de la loi islamique pour les prêts avec intérêt. Et les usuriers alors ?

Grâce à un fort travail de sensibilisation et à l'intervention des autorités locales, civiles et religieuses, la machine se mit finalement en marche et l'on arriva peu à peu à créer des banques dans tous les villages de la région, regroupées en fédération, et à liquider la plupart des usuriers. Maintenant les paysans cultivent tranquillement leurs champs et profitent de leur récolte en recourant à la banque céréalière en cas de sécheresse. Une vraie révolution culturelle et sociale pour toute la région qui a mis l'Eglise au premier rang parmi tous les organismes œuvrant dans le domaine de l'autosuffisance alimentaire. Mais je n'entre pas dans les détails et en viens donc à la question qui nous intéresse.

Jusqu'en 2009 notre travail s'effectuait en paix. Puis est arrivé un énorme projet lié à la FAO (l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture) avec, à l'appui, une grosse initiative concurrente appelée « Des greniers à blé pour la sécurité alimentaire », lancée sans aucun avis préalable auprès de la fédération. Ce fut évidemment une catastrophe car ces greniers étaient le plus souvent construits pratiquement en face de ceux de la fédération, avec leurs propres comités de gestion et des règlements différents. Les paysans se jetèrent alors sur le meilleur offrant et il en fallut de peu que la fédération ne disparaisse. Elle fut sauvée par miracle, moi-même j'ignore comment, peut-être grâce à une intervention compatissante d'Antoine de Padoue, le saint patron de ma zone. Le gigantesque projet de la FAO a pris fin il y a trois ans, et une foule d'experts est arrivée aussitôt après sur le terrain pour une évaluation finale. A la vue des entrepôts à blé de la fédération souvent en face des leurs, ils demandèrent aux responsables locaux leur provenance. Les responsables répondirent qu'ils provenaient de l'Eglise catholique et, mentant effrontément, affirmèrent qu'ils avaient été construits après les leurs sans aucune collaboration de notre part. Les experts, vraiment furieux, vinrent alors me voir, mais devant toute ma documentation, ils

finirent par ouvrir les yeux et le malentendu fut vite levé. Ils m'invitèrent à la rencontre finale et demandèrent à leurs employés de collaborer avec nous dans l'éventualité d'un autre projet auquel ils pensaient déjà.

Une fois les experts repartis et l'énorme projet FAO clos, leurs greniers destinés à la sécurité alimentaire entrèrent immédiatement en crise et l'on me demanda, par lettre officielle, de les prendre dans notre fédération. J'acceptai malgré la difficulté d'une telle entreprise, mais à condition qu'ils acceptent de collaborer en travaillant avec nous sans nous faire concurrence.

Le nouveau projet arriva fin 2013 et fut encore une fois confié à de gros organismes internationaux plein d'argent mais inexperts. En accord avec la FAO locale, nous multipliâmes les rencontres préparatoires, mais sur le terrain ce fut encore un échec. Leurs animateurs continuaient à se comporter comme dans le Far West. Tentant de dissoudre, dans plusieurs villages, les comités de la fédération pour en créer de nouveaux selon

Tchad

leurs règles. Mais un miracle arriva: dans tous les villages la population se refusa en disant : « Si vous voulez intervenir vous devez reconnaître notre structure et collaborer avec elle, ou alors partez ! ». Ceci montre que les paysans ont désormais mûri et qu'ils ne se font plus duper. Ils ont parfaitement compris que la fédération seule a un avenir à long terme devant elle, contrairement aux autres projets qui sont éphémères.

Mais la situation devenait chaotique et il fallait trouver une solution définitive. Au cours d'une grande réunion avec les animateurs de la fédération, un protocole de collaboration avec les ONG (les organisations non gouvernementales) fut mis en place. On y demandait une communication préalable à tous les niveaux. Puis la feuille de protocole a été envoyée à Bruxelles et... acceptée. Maintenant nous n'avons plus qu'à attendre une rencontre décisive entre les animateurs de l'ONG et ceux de la fédération pour pouvoir marcher main dans la main et construire ensemble un avenir durable.

Céréales

Lors d'un long colloque, le gouverneur de la région du Guerà a commenté ces interventions de coopération, en parlant de manière très critique de la Banque mondiale (BM) et du Fonds monétaire international (FMI). Mais voyons dans l'ordre de quoi il s'agit :

Selon le gouverneur, jusqu'à la fin des années 90, les projets étaient élaborés par la BM et le FMI, puis décidés à Bruxelles, à Rome, à Washington, sans aucune considération et consultation auprès de l'administration tchadienne. C'était des « projets parachutés », comme on les appelait, qui n'avaient aucun soutien de base, et que la population locale, le plus souvent, rejetait ou ignorait.

Les interventions, durant cette période, ne tenaient absolument pas compte de l'avis des agents dont les ministères concernés (Agriculture, Santé …) se servaient pour réaliser des projets. En général c'était un directeur étranger qui arrivait, grassement payé, lequel s'épaulait d'un homologue local qui se retrouvait néanmoins sans pouvoir réel car tout avait déjà été décidé ailleurs.

Quant tout était fini, les dirigeants venus de l'étranger repartaient mais le projet s'écroulait car les cadres locaux n'avaient pas acquis les compétences de gestion nécessaires et ne possédaient pas de structure adéquate pour les soutenir.

Les résultats de tant d'interventions de ce genre sont restés dramatiquement sans effets, comme la classique montagne qui accouche d'une souris. Aucun changement sur le terrain, aucun progrès significatif vers un développement durable. Et l'Etat tchadien, en plus de cela, face à d'aussi maigres résultats, avait une dette envers les organismes de financement, car ces soi-disant aides se traduisaient en emprunts faits au gouvernement et donc en fonds remboursables.

Heureusement cette manière de « coopérer » qui produit des dettes sans rien changer a été écartée.

Au cours de ces dix dernières années beaucoup

Ci-contre, d'autres sacs de millet conservés dans les « banques céréalières » en cas de famine. En bas, offrande des prémices au cours de la messe.

de projets de la BM ont été confiés aux grandes ONG internationales qui appliquent d'autres méthodes. Les projets gérés par les ONG ont une structure et une phraséologie compliquée. Souvent, elles envoient des équipes nombreuses et des experts internationaux qui coûtent très cher. Les fonctionnaires locaux deviennent leurs valets et ne peuvent assumer la gestion concrète de ces projets.

Leur présence sur le terrain a beau être forte, la réalisation de ces projets se révèle trop complexe et leur gestion trop difficile pour pouvoir passer aux mains de l'administration locale. En général les fonctionnaires des divers ministères sont employés comme consultants ou comme main d'œuvre qualifiée et bien rémunérée avec des salaires journaliers, mais encore une fois sans réel pouvoir de décision. Les interventions de ce type sont comparables à de grandes caravanes. Au moment de l'évaluation, les experts de tour dénoncent régulièrement un manque d'intérêt de la part de l'administration locale des secteurs intéressés (agriculture, santé, hydraulique) et repartent avec un nouveau projet sur les mêmes bases.

Ici les réflexions du gouverneur rejoignent les nôtres. Trop souvent les projets de coopération ignorent l'administration locale et ne tiennent pas compte des structures existantes, publiques ou privées, mettant sur pied une machine énorme qui ne pourra jamais fonctionner.

Mais il ne faut jamais croiser les bras et la collaboration entre nous et la FAO, bien que difficile, est la preuve que ce genre de miracles aussi reste possible.

Traduction de Isabelle Cousturié

Une nouvelle frontière pour les jésuites

Erik John Gerilla, S.J. – *Service social jésuite, Timor-Oriental*

Le changement de l'atmosphère sociale et du climat politique dans un jeune pays indépendant comme le Timor-Oriental demande de nouvelles approches à l'engagement des communautés en faveur du progrès de la justice, de la paix et du développement.

Ci-dessous, formation professionnelle des adultes. Sur la page suivante, une réunion des responsables de projets.

Il y a maintenant près de deux ans, l'apostolat social jésuite au Timor-Oriental inaugurait une nouvelle frontière, au moment où le pays passait d'une période de turbulences à l'heure de ramasser les morceaux et de recomposer l'ensemble. Le changement de l'atmosphère sociale et du climat politique d'un jeune pays indépendant comme le Timor-Oriental appelait à de nouvelles approches à l'engagement des communautés au service du progrès de la justice, de la paix et du développement. Tel est le contexte dans lequel fut constitué le *Service social jésuite - Timor Oriental* (JSS).

Le JSS prit son essor en juillet 2013 tandis que le *Service Jésuite des Réfugiés* (JRS) se retirait du Timor-Oriental. Pendant de nombreuses années, le JRS a œuvré au service des timorais déplacés en raison du conflit en cours dans leur pays, en les aidant à reprendre courage et à refaire leur vie. Lorsque le JRS décida que ce service n'était plus nécessaire, les jésuites de la Région Timor Oriental résolurent d'exercer un rôle plus actif dans le développement social du pays, ce qui déboucha sur la décision de constituer le JSS. Quelques-uns des membres du personnel du JRS, y compris son ancien directeur dans le pays Monsieur Isidoro Costa, passèrent à la nouvelle organisation. Monsieur Costa servit comme directeur intérimaire de juillet à décembre 2013, et deux scolastiques jésuites furent assignés au JSS pour leur temps de régence et chargés d'aider à mettre certains projets sur pied. Le Frère Noël Oliver S.J., missionnaire chevronné, servit comme conseiller en 2013, avant de prendre la suite en tant que directeur intérimaire, de janvier à juin 2014. Le directeur actuel est le P. Erik John Gerilla S.J.

Au début de 2014, après avoir passé les projets en revue au cours de ses six premiers mois, et réfléchi aux besoins et aux perspectives des années à venir, le JSS planifia mûrement son propre mandat pour l'année 2014. Ce schéma directeur devait façonner le JSS que nous connaissons aujourd'hui, après deux ans : le *Service social jésuite - Timor Oriental* se consacre au développement communautaire du peuple timorais. Tout en restant disponible pour répondre aux éventuelles crises de déplacement à venir, il s'occupera de la conduite à bonne fin des services offerts par le JRS à certaines communautés particulières au cours des sept dernières années et se concentrera à l'avenir sur des communautés nécessiteuses et proches des endroits où les jésuites étaient présents depuis longtemps, ou liés par d'autres affinités. Ces particularités devaient favoriser la continuité des services rendus à ces commu-

nautés ainsi que la durabilité de leur influence, et permettre au JSS d'être libre, avec le temps, d'aller dans des zones de plus grande nécessité. Après des études initiales, trois zones géographiques furent retenues comme sites des programmes du JSS en 2014 : celles de Hera, Kasait et Dare.

Lors de sa première année entière de travail, le JSS a mis en route des projets relatifs aux soucis pressants de certaines communautés. Les difficultés jalonnaient tout le parcours, telles la formation limitée, le manque de ressources, les barrières culturelles et comportementales parmi les membres des communautés. Heureusement, ces mois de labeur avec eux nous ont fourni une expérience préliminaire de l'organisation communautaire et nous ont motivés à tirer parti de nos erreurs pour devenir meilleurs et plus efficaces. A l'approche de l'an 2015, l'équipe du JSS restait déterminée à trouver les moyens de transposer dans l'action le défi posé par la 35ème Congrégation générale : « De nouvelles frontières nous font signe, que nous devons franchir » (Décret 2, n°24).

Au niveau global, le Timor-Oriental est une des économies les moins développées de la Région du Sud-est asiatique et se situe au 147ème rang sur 187 pays dans *l'indice de développement humain des Nations Unies*. Environ 41 pour cent de la population vit en-dessous du seuil de pauvreté, selon le rapport 2009 de la Banque mondiale, et des centaines de milliers de personnes sur approximativement 1,2 millions de timorais luttent pour joindre les deux bouts. Bien que l'avenir permette d'espérer, étant donné que le pays est en train de gagner des millions de dollars grâce à son pétrole et à ses réserves de gaz, le manque de développement du capital humain affecte la capacité de progrès de la nation. Le faible développement et l'accès limité aux services de base sont fortement concentrés dans la capitale du pays, Dili.

Les habitants des zones rurales, pour leur part, sont plus vulnérables à l'exclusion économique que les citadins du fait du mauvais état de la plupart des routes d'accès, ce qui entrave la fourniture des services de base dans l'intérieur du pays. En tant que jésuites, nous ne saurions méconnaître ces réalités, car notre mission de proclamer l'Evangile est essentiellement un travail de justice. C'est dans ce contexte et en portant spécialement attention à la situation des femmes, des jeunes et des enfants que le JSS a l'ambition de s'intéresser à quelques-unes des nombreuses questions qui ont taraudé la société timoraise durant des années.

Dans la ligne de son engagement communautaire, le JSS a identifié dans la masse des nécessités certains problèmes urgents et incontournables

exigeant une réponse forte et résolue. L'équipe a discerné qu'elle devait d'abord développer sa capacité interne puis offrir ses services à l'allègement de problèmes tels que les suivants en particulier : l'accès décevant à l'eau et au système sanitaire ; les carences de la sécurité alimentaire dans les zones rurales ; la faible compétence des femmes en matière d'entreprise et gestion ; le chômage massif parmi les jeunes ; l'accès insuffisant aux soins de santé.

Comme ces questions requièrent notre réponse urgente, le JSS a entrepris de se réorganiser afin de se préparer aux défis de ces frontières. Un cadre stratégique, développé en réponse à l'invitation d'embrasser de nouvelles frontières, est en place. Le souhait de l'équipe du JSS est de contribuer, aussi modestement que ce soit, à la réalisation des buts énoncés dans le Plan stratégique de développement du gouvernement du Timor-Oriental, de 2011 à 2030. Inspiré par la vision du plan de développement national, le JSS espère participer au développement du capital social, de l'infrastructure et de l'économie

Timor

Engagement social

L'économie du Timor-Oriental est encore peu développée. Pour améliorer la situation, il faudrait un grand élan social qui implique tout le monde.

du pays et il a identifié quatre domaines-clés du service social : l'eau et le système sanitaire, l'entreprise agro-sociale, l'innovation sociale en ce qui concerne les femmes et la jeunesse, ainsi que le développement de la santé publique. Voilà les grands sujets qui désigneront le JSS comme un apostolat jésuite émergent au Timor-Oriental.

La vision du JSS est inspirée par la vision d'ensemble, la mission et les buts des jésuites dans la Région indépendante du Timor-Oriental. Cette vision devrait aider à concourir à la création d'un pays consistant en communautés unies, indépendantes et autonomes qui édifieront une nation timoraise forte, animée par l'amour de son pays et motivée à former une société juste, qui veille à promouvoir le bien commun.

La poursuite et la concrétisation, peu à peu, de cette vision, nous engage envers les buts de la mission dans les cinq domaines-clés du service social que nous avons identifiés. Ceux-ci sont les suivants : (1) améliorer l'accès décevant à l'eau et au système sanitaire par des projets d'infrastructures basés sur les communautés, (2) aider à assurer une offre adéquate de produits alimentaires abordables en développant des programmes agricoles novateurs qui conviennent à chaque communauté rurale, (3) assurer à certains membres des communautés, en groupe ou individuellement, la formation et la guidance dont ils ont besoin pour devenir des entrepreneurs capables et leur ouvrir un accès au capital, soit par le biais d'un schéma de micro-financement, soit dans le cadre d'un modèle coopératif, (4) ménager au secteur de la jeunesse vulnérable et particulièrement aux jeunes en rupture de scolarité et autres jeunes chômeurs des occasions d'acquérir ou de consolider un fond de compétences et d'aptitudes alphabétiques et techniques qui les aideront à trouver un métier, et (5) développer des interventions de santé publique dans les zones rurales ne disposant que d'un accès précaire aux soins de santé.

Il faut voir dans ces buts de mission des tentatives d'incarner la vision sociale et les actes d'amour de Jésus-Christ – notre modèle suprême d'action sociale. Avec grand espoir pour l'avenir, nous nous apprêtons à façonner le JSS au service des timoraises et des timorais. A cette lumière, nous avons déposé notre confiance dans les conseils aimants du Saint-Esprit qui nous guide, dans la bonté des gens qui nous soutiennent et dans l'énergie de ceux qui œuvrent avec nous en tant que partenaires et collaborateurs actifs. C'est en esprit de service chrétien que le JSS commence à trouver la voie de la poursuite de notre principe fondamental : « En toutes choses, aimer et servir. »

Traduction de Anne Stainier

Justice

Le chemin parcouru et les kilomètres qui restent !

George Joseph - Francis Xavier

La mission jésuite de Chennai

La Mission de Chennai commença en 1990 avec le mandat d'initier et d'animer les mouvements populaires afin de garantir les droits des Dalits, de fournir aux enfants une éducation libératrice, des programmes de formation de compétences pour les jeunes chômeurs, et de réorienter le ministère pastoral avec la mission foi-justice.

En haut, le laboratoire d'informatique.

La *Mission de Chennai* entre dans la vingt-cinquième année de son existence, une existence pleine de sens et de grâce, pour l'autonomisation des marginalisés. Elle a été fondée en 1990 comme Mission de Chengai, avec des parties de la vieille Mission du Madurai, de la Mission carnatique et de la Mission de Mysore, toutes prospères avant la suppression de la Compagnie de Jésus. Elle s'inspire des grands missionnaires et piliers comme Robert de Nobili, Constantin Beschi, saint Jean de Britto, et plein d'autres pour le dynamisme apostolique, la créativité courageuse et la solidarité avec les gens.

La *Mission de Chennai* n'est pas un simple prolongement de la province de Madurai qui, comprenant les entités politiques du Tamil Nadu et de Pondichéry en Inde du Sud, est la troisième plus grande province de la Compagnie de Jésus, avec ses 513 jésuites. Pour les jésuites du Madurai, la *Mission de Chennai* est le symbole de l'expérience de conversion dans la rencontre du Crucifié. Son existence est le fruit de la découverte tardive de l'injustice terrible et horrible qu'ont subie les chrétiens *Dalits* (= opprimés) dans une société indienne ainsi que dans l'Eglise indienne, les deux minées par le système des castes.

En tant que victimes d'un système des castes millénaire ainsi que de son idéologie et de sa pratique odieuse de l'intouchabilité, les *Dalits* étaient non seulement privés de leurs droits humains, mais également du droit d'être humains. Leurs existences étaient marquées d'une pauvreté abjecte, de l'intouchabilité, de l'impuissance politique, de la marginalisation religieuse et de l'exclusion sociale. En dépit du fait qu'elle était l'une des provinces les plus inculturées en Inde, la Province de Madurai est restée longtemps insensible à la détresse des chrétiens *Dalits* qui sont pourtant la majorité (65%) de l'Eglise au Tamil Nadu. Nous étions insensibles à cette réalité parce que nous portions, nous aussi, les œillères castéistes. Mais grâce à l'insertion pastorale en deux paroisses, Malligapuram et Ongur (à présent dans le diocèse de Chengelpet), à l'invitation de l'archevêque de Madras-Mylapore, les pasteurs jésuites ont non seulement compris quelque chose de leurs brebis, ils ont eu à faire face aux charbons ardents des sentiments de colère et d'impuissance ainsi qu'aux aspirations et aux désirs de libération et d'autonomie, bref, la possibilité de vivre leurs vies dans la dignité et la liberté.

La théorie et la pratique de la « Pédagogie des opprimés » se sont concrétisées pastoralement dans l'initiation des mouvements populaires contre toute discrimination basée sur les castes et dans la lutte pour le droit d'être humains. Comme on approchait du centenaire de la naissance du Dr. Ambedkar, l'icône emblématique de la libération *Dalit*, il y eut un sursaut chez les *Dalits*. L'appel du Dr. Ambedkar, à « éduquer,

Inde

En haut, les lieux de la Mission de Chennai dans l'Etat indien du Tamil Nadu. En bas, la pose de la première pierre du Collège Loyola.

Chennai

organiser et secouer », toucha non seulement les villages et bidonvilles des *Dalits* ; la manière jésuite de comprendre la mission selon la 32ème Congrégation générale s'en fit l'écho. Cela donna naissance à l'équipe de la Mission de Chengai en 1990, avec des pasteurs jésuites, dont un juriste versé dans les activités sociales et des éducateurs. Cette équipe reçut le mandat d'initier et d'animer les mouvements populaires pour les droits des *Dalits*, de fournir une éducation libératrice aux enfants, des programmes de formation pour les jeunes sans emploi, et de réorienter le ministère pastoral en direction de la mission foi/justice.

Ce mandat fut mis en pratique avec enthousiasme et la Mission put commencer la *Loyola High School* à Kuppayanallur, et un centre socio-légal – le *Centre des droits humains Dalits* – à Chengelpet, ainsi qu'une pastorale de pointe dans les quatre paroisses florissantes d'Ongur, de Malligapuram, de Palliagram et de Pappanallur, toutes les quatre dans un territoire rural à prédominance *Dalit*. La mission connut un franc succès, en symbiose avec le zèle apostolique de la Province. Suite à cela, deux Congrégations provinciales (1990 et 1994) envoyèrent des postulats au Père Général, lui demandant de commencer le processus de création d'une Région dépendante de l'actuelle Province de Madurai afin de donner un élan à cette avancée et à cette mission évangéliques.

Le Père Général demanda à la Province de faire une étude de faisabilité, et promit de considérer la proposition à la lumière de cette étude. Un comité fut mis sur pied par le Provincial d'alors, complétant sa tâche en 1997. Le *Comité d'étude de faisabilité* avait la conviction qu'une plus grande implication des jésuites était nécessaire au développement intégral des *Dalits*, plus spécialement des chrétiens *Dalits*, et d'autres groupes marginalisés, en particulier les Tribaux dans les parties moins développées du Tamil Nadu ; il proposa donc, qu'après des travaux de développement de trois ans, le Jubilé de l'an 2000 serait le moment propice pour la Province de donner naissance à la Région dépendante.

A la lumière de ce rapport et du conseil du Père Assistant général pour développer la Région et scinder la Province, le Provincial d'alors nomma un animateur pour la Région Nord du Tamil Nadu en juillet 1998, avec comme mandat d'étendre de manière systématique et de coordonner la présence et les ministères jésuites dans le territoire de la mission et de lever les fonds pour cela. La *Mission de Chennai* trouva son identité et étendit son ministère au diocèse de Vellore, avec un service socio-pastoral (1999) à Kilpennathur et l'*Ecole industrielle Loyola* pour les jeunes recalés (2003) à Ranipet. Afin d'élever le statut de la Mission et de lui conférer plus d'autonomie, le Père Provincial demanda au Père Général de nommer un Supérieur pour la Mission. Donnant son accord à cette requête, le Père Général créa la *Mission de Chennai*, comprenant la partie septentrionale du Tamil Nadu, au nord de la rivière Cauvery et le territoire de Pondichéry ; il nomma premier Supérieur de la *Mission de Chennai* en 2007 le Père A. Victor, avec la responsabilité globale et la supervision de toutes les activités apostoliques du territoire couvert par la Mission.

Sous la direction du nouveau Supérieur de Mission, et avec le soutien actif de la Province, la *Mission de Chennai* connut une croissance et une expansion formidable. Elle put commencer le *Collège d'éducation Loyola* (2007), la *Maison de retraite Arrupe* à Mettupalayam dans le diocèse d'Ooty (2007), le *Collège Loyola des arts et de science* à Vettavalam dans le diocèse de Vellore (2009), et un *Collège d'ingénieurs* (le Collège de

génie et de technologie Loyola-ICAM en 2010) ainsi qu'une Ecole CBSE (l'*Académie Loyola*) à Vadamelpakkan dans le diocèse de Chengelpet (2011), et un *Centre pour l'autonomisation des femmes VRO-Pondy* (2011). Puisqu'une très grande majorité des Tribaux vivent dans le territoire de la *Mission de Chennai*, un projet pour leur autonomisation et promotion fut commencé avec une perspective pastorale à Makkampalayam dans le diocèse d'Ooty (2012) et un autre avec une perspective de mouvement à Tindivanam (2014). Il y a également comme immense défi le ministère pour les travailleurs migrants qui débarquent souvent, avec leurs familles, dans les régions urbaines en quête de travail, et qui se trouvent contraints à une sorte d'esclavage (2014). Les plans pour un autre Collège des arts et de science, dans le diocèse de Salem (2015), ainsi que pour une Institution de formation en vue de l'embauche, dans le diocèse de Dharmapuri (2016), sont en préparation, en réponse à la demande des évêques locaux.

La planification, l'évaluation et les modifications de parcours de ces ministères sont faites de manière méthodique moyennant des réunions, formelles ou informelles, organisées par le deuxième Supérieur de la Mission, le P. Jebamalai Irudayaraj, et son équipe. Ici, nous devons faire mention de trois Assemblées générales de la *Mission de Chennai* (2007, 2009 et 2014) qui en ont renforcé l'identité et gonflé le moral. La *Mission de Chennai* a fait l'expérience de la providence divine dans le soutien et la solidarité des donateurs en Europe et aux Etats-Unis, en particulier les Procureurs de Mission de l'Allemagne et de la Suisse, et de la Province de Madurai. Les ministères susmentionnés montrent l'ampleur et la diversité de nos activités apostoliques, faisant appel à la profondeur intellectuelle et la compétence administrative, à la sensibilisation et l'engagement social, et à la sensibilité pastorale et la compassion. Pour promouvoir les vocations au niveau local, une école apostolique a vu le jour à la *Mission de Chennai* en 2014. Nous avons le sentiment que la *Mission de Chennai* s'est engagée dans le chemin qu'il faut. Plus d'une centaine de jésuites sont à l'œuvre dans ces ministères divers.

Il y a, cependant, beaucoup de défis auxquels la *Mission de Chennai* doit faire face. Tout en cherchant des formes nouvelles et créatives de ministères socio-pastoraux et spirituels pour la croissance intégrale du peuple que nous avons choisi, nous ne pouvons pas oublier qu'à une époque d'éducation commercialisée, ce qu'attendent les *Dalits* et d'autres groupes marginalisés, c'est une éducation de qualité, peu coûteuse, qui soit en même temps empreinte d'humanisme. C'est une tâche herculéenne que nous devons entreprendre. Notre peuple ne doit pas être laissé à la traîne ou au rencart dans la société mondialisée, compétitive et méritocratique que l'Inde est rapidement en train de devenir. A l'image de Yahweh qui a entendu le cri de son peuple dans le buisson ardent, de Jésus qui a pris fait et cause pour les pauvres et les marginalisés, les jésuites sont appelés à vivre la vocation ignatienne de la « cure des âmes », qui se traduit aujourd'hui dans la libération intégrale des marginalisés économiques et sociaux.

En prenant délibérément le parti des marginalisés qui deviennent de plus en plus revendicatifs et militants, la *Mission de Chennai* prend le risque de se retrouver du mauvais côté des pouvoirs politiques et ecclésiaux, et ainsi, de se retrouver marginalisée et réduite au silence. Pour la Compagnie de Jésus, les défis se sont souvent transformés en occasions pour une moisson abondante ! La question posée à la *Mission de Chennai* et à la Province de Madurai est le choix suivant : faire confiance à l'étranger sur la plage pour jeter nos filets de l'autre côté, ou cesser de ramer pour retrouver, bien ancrés, la sécurité tranquille de nos ports ! La *Mission de Chennai* est en marche avec les marginalisés, tirant son inspiration et sa force de la Compagnie restaurée et de Jésus ressuscité. Le but est d'autonomiser les marginalisés, et d'amener ceux qui sont à la périphérie au centre où se font les décisions.

Traduction de Georges Cheung, S.J.

En bas, des jeunes en train d'étudier. La Mission de Chennai accueille surtout des dalits*, c'est-à-dire les plus pauvres et les exclus. L'instruction qui leur est donnée permet de les délivrer de la pauvreté et de l'ignorance.*

Projet « du collège au village »

Cheryl Francis – *Directeur des œuvres sociales et du NSS, Collège Saint Xavier, Kolkata*

« Aucun Collège élitiste ne va à la recherche des gens pauvres et marginalisés. Un Collège renommé et réputé comme le Collège Saint Xavier (Kolkata) qui s'ouvre en plein milieu rural prouve que l'option jésuite pour les pauvres grandit et se concrétise. »

Le premier groupe d'étudiants du Collège Saint Xavier *à Raghabpur. Page suivante, des étudiants et bénévoles au travail dans les villages.*

« Je n'arrive pas à croire que moi aussi je peux étudier au *Collège Saint Xavier »,* s'exclama Sarika Pailan, 16 ans, élève de classe 11 et qui, depuis la classe 9, s'est rendue régulièrement à toutes les visites du dimanche organisées par les élèves du Collège à Shalpukur (village voisin de Raghabpur, paroisse jésuite située à environ 22 km de Kolkata, capitale du Bengale occidental en Inde).

Deepika Korali, élève sérieuse et sincère de Debipur, autre village voisin, est actuellement en classe 12. Débutante de la première génération, elle a passé les examens du tableau X de sa classe et fut transportée de joie en apprenant que le *Collège Saint Xavier* commençait son campus rural à Raghabpur. Comme elle, il y a beaucoup d'élèves dans les villages environnants qui voient maintenant leur rêve devenir réalité – l'arrivée d'une destinée divine.

C'est un résultat, l'apogée réussie du projet « Collège au Village, Village au Collège », connu populairement comme *prayas,* lancé en 2006 par le P. J. Felix Raj, SJ, Principal du *Collège Saint Xavier* à Kolkata. Connu aussi comme la « révolution à une roupie », c'est une partie de l'effort obstiné pour susciter un développement d'ensemble des élèves à la fois au Collège et dans les villages. Avec neuf villages bengalais (Debipur, Shalpukur, Ghostomath, Bolorampur, Nurshidarchowk, Bholakhali, Gurap, Jhantipahari et Mirga) sous sa compétence. *Prayas* s'est progressivement métamorphosé de projet qu'il était en un mouvement reconnu.

En inaugurant le campus de Raghabpur le 7 juillet 2014, Sa Grâce Mgr S. Lobo du diocèse de Baruipur, exprima sa gratitude aux jésuites : « Le campus est un don jésuite au diocèse », dit-

il. « Aucun Collège élitiste ne va à la recherche des gens pauvres et marginalisés. Un Collège renommé et réputé comme le *Collège Saint Xavier* ouvert seulement pour le milieu rural prouve que l'option jésuite pour les pauvres grandit et se concrétise », fit observer le P. Joseph Raj, SJ, coordinateur académique du campus de Raghabpur.

Prayas a fini par être une tentative remarquablement réussie – l'objectif principal étant d'assurer une assistance et un soutien continus, en enseignement et en moyens, au profit des enfants les moins fortunés. Depuis son commencement, le nombre de villages bénéficiant du *Prayas* a augmenté rapidement. Au début, il n'y avait que deux villages, Gurap et Pandua dans le district de Hooghly. En l'espace de huit ans, nous avons étendu notre travail à davantage de villages, dont six se trouvent dans le Sud 24 de Parganas et un dans le Nord 24 de Parganas.

« Ce qui différencie *Prayas* de beaucoup d'initiatives sociales, c'est qu'il a poursuivi sa route. Je suis particulièrement enchanté d'avoir travaillé à Raghabpur comme élément du *Prayas*. Nos modestes efforts portent du fruit », précisa Asad Rauf, étudiant du Collège en sciences informatiques, quand on lui demanda de partager ce qu'il pensait du projet de Raghabpur.

Le principal élément du mouvement est l'organisation des camps *Prayas*. Les camps (Collège au Village et Village au Collège) ont joué un rôle très important en motivant les enfants du village à poursuivre un enseignement plus élevé. De 2006 à 2014, on a tenu 50 camps 'Collège au Village' auxquels plus de 1.500 élèves du Collège ont participé. De nouveau de 2007 à 2014, 15 camps 'Village au Collège' furent organisés auxquels plus de 1.000 enfants des villages ont participé. C'est durant ces derniers que les enfants des villages ont eu l'occasion de rester dans les locaux du Collège, pendant trois jours pour chaque camp. Par l'intermédiaire des élèves, le Collège fait rêver ces jeunes garçons et filles – le rêve de poursuivre les études, d'être cultivés et un jour d'être appelés eux aussi des « Xavériens ». Les *dadas* (frères) et les *didis* (sœurs) devinrent leurs modèles. Jusqu'à cette date, les élèves du Collège passent leurs dimanches dans ces villages à enseigner et à participer activement à la vie des enfants des villages. De fait, on appelle ces villages 'nos familles xavériennes étendues ».

Avec le campus de Raghabpur, beaucoup de ces rêves s'accompliront. Ropena Naskar, une fille de 15 ans du village de Ghostomath, désire être « *une femme indépendante et instruite* ». Elle

sent maintenant que ses parents lui permettront de recevoir l'enseignement du collège car elle n'aura pas à se déplacer loin de sa maison et ses autres amis l'accompagneront aussi pour sa sécurité, ce qui est naturellement un souci majeur pour ses parents.

Une centaine de parents de quatre villages, qu'on a récemment interviewés au sujet de cette

Ecole

initiative, étaient extrêmement optimistes. Debjani Dolui, un parent venant de Nurshidarchowk, a dit : « Je suis très heureux car maintenant nos enfants du village auront de bons métiers après leurs études au *Collège Saint Xavier* ». D'autres ont dit qu'ils n'hésiteraient pas à envoyer leurs filles au Collège pour poursuivre leurs études.

Lorsque nous avons commencé notre travail, initialement dans le village de Debipur, nous avons constaté que des enfants, surtout des filles, s'arrêtaient après le 6ème ou le 7ème niveau. Tout au contraire, nous trouvons aujourd'hui des étudiants qui ont terminé leur parcours de formation de maîtres et de professeurs. Un bon nombre d'élèves, surtout des filles, ont terminé leur 12ème niveau et fréquentent actuellement des Collèges publics pour lesquels on doit parcourir de très longues distances. Ainsi, *Prayas* participe à la promotion de l'enseignement des filles. Pour elles, le collège *Saint Xavier* à Raghabpur s'avèrera être une bénédiction. Le P. Dejus du diocèse de Baruipur estime avec justesse : « Maintenant ces enfants des villages pourront bien se développer. Ils n'auront pas peur d'un Collège élitiste, de sa culture, de son langage et de son environnement, etc. Ils devraient maintenant se sentir plus confiants et à l'aise dans cet environnement qui les encouragera à mieux étudier. »

Xavier

L'engagement énorme qui a permis d'entreprendre cette œuvre récolte sa récompense dans l'espoir et la confiance que les résidents des villages accordent au *Collège Saint Xavier* et aux activités que le Collège entreprend en leur nom. La présence du campus rural du *Collège Saint Xavier* à Raghabpur provoquera certainement des changements positifs et heureux dans la vie culturelle, sociale et morale des habitants de la région. Elle donnera aux enfants des villages l'occasion de réaliser non seulement leurs aspirations académiques mais aussi leur désir de grandir comme des êtres humains de qualité, en fin de compte comme des 'hommes et des femmes pour les autres'.

Mme Uma Majhi, l'animatrice du village venant de Debipur, qui a aidé à coordonner toutes les activités du village avec le Collège, a été extrêmement reconnaissante quand elle a entendu parler du campus de Raghabpur, et voici ce qu'elle devait dire : « Je désire remercier le P. Felix Raj d'avoir ouvert la voie au développement des villages et d'avoir pris ces dispositions pour les enfants du village. Après le diplôme obtenu au *Collège Saint Xavier*, notre jeunesse du village mènera sans doute une vie bonne et réussie. L'existence du campus de *Saint Xavier* à Raghabpur a aidé Debipur ainsi que les villages de ses environs, spécialement les élèves qui sont pauvres. Ce n'est pas seulement que les parents s'exclament avec orgueil que leur fils ou leur fille étudie à *Saint Xavier*. Les études sont bonnes et les classes ont lieu avec régularité. Ce Collège est une bénédiction pour nous tous. »

Le campus du *Collège Saint Xavier* à Raghabpur qui a commencé au trimestre académique en juillet 2014 est en pleine progression. Le cours des honneurs bengalais a 50 élèves inscrits. Le BA général a 52 élèves et la section commerciale s'est installée avec 20 élèves. La langue d'instruction est le bengali. Des classes spéciales en anglais sont données pour que les élèves soient facilement en mesure de s'exprimer eux-mêmes en anglais.

Les activités parallèles au programme comme le Corps national des cadets (NCC), le Plan du service national (NSS), la Société des lettres Ben-

Ci-contre, les enfants des villages et de la ville fraternisent ensemble. Ci-dessous une jeune fille allume la lampe traditionnelle à l'ouverture du camp de travail. Page précédente, le Collège Saint Xavier *di Raghabpur.*

galaises (BLS) ont donné plus de vie et de vigueur à ce campus rural. La participation active des élèves est très encourageante. Environ 100 élèves sont déjà devenus membres du NSS, plus de 50 sont inscrits dans le NCC et environ 90 sont entrés dans le BLS. La fête de saint Ignace de Loyola le 31 juillet et les célébrations de l'Indépendance nationale le 15 août 2014 ont été l'occasion d'un engagement enthousiaste parmi les élèves. 'Sharod 2014', festival BLS, fut inauguré au campus le 27 septembre pour encourager les élèves à conserver la richesse de la culture et de la tradition du Bengale.

Un groupe motivé de membres du corps professoral partait chaque matin du campus Sarani de Mère Teresa et prenait la direction de ce Collège rural, en jouissant de 45 minutes de route dans une *Ford Scorpio* blanche. De la verdure sur les deux côtés les accueille quand ils voyagent vers Raghabpur, loin du vacarme et de l'agitation de la ville. Avec enthousiasme, engagement et de l'énergie toujours présente, les 14 professeurs plus ceux qui viennent du campus principal, garantissent qu'ils perdurent la tradition et l'héritage de la culture académique de *Saint Xavier*. Les deux membres du secrétariat sous la direction compétente du Coordinateur académique et d'autres travailleurs ont participé à son dynamisme pour augmenter les cours qui sont offerts.

A la session de 2015, le campus de Raghabpur a offert également des licences d'histoire. Un Collège de communauté qui offrira des cours professionnels comme boulangerie, aides-soignants, matériel informatique et logiciels, menuiserie, etc. c'est l'un des plans d'avenir pour ce campus.

Tant de rêves… tant d'aspirations… tant d'attentes… sur le point de se réaliser. Tout ceci n'a été possible que grâce à une personne qui a osé faire un rêve et l'a mené à son plan et à sa destinée actuels. Visionnaire jésuite, qui a suivi les traces de deux grands saints, Ignace de Loyola et François Xavier, le P. Felix Raj a éclairé beaucoup de vies avec son seul rêve. Comme le P. Raj le dit lui-même : « Si c'est l'œuvre de Dieu, elle se poursuivra. »

Une bonne équipe de jésuites dévoués et de dirigeants laïcs doit assurer que nous agissons ensemble pour faire que ce campus rural ait un rôle modèle que d'autres suivront, tout ceci pour la plus grande gloire de Dieu.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Pérou : les jésuites à andahuaylillas

Les jésuites sont arrivés dans la vice-royauté du Pérou en 1568, le Préposé général de l'Ordre étant alors saint François de Borgia. Pendant la première moitié du XVIIe siècle, des sources de divergence naquirent entre l'évêque de Cuzco et les jésuites au sujet du contrôle de la paroisse d'Andahuaylillas. La raison en était que les jésuites considéraient que, de même qu'à Juli, sur les bords du lac Titicaca, s'était établie une mission dans l'idiome aimara, de même Andahuaylillas était l'endroit idéal pour le même but dans l'idiome quechua. Bien que les jésuites ne se chargent pas de paroisses d'enseignement, on pense qu'en raison de cet affrontement, on leur accorda de prendre en charge la paroisse d'Andahuaylillas entre 1628 et 1636.

Après l'expulsion, la Compagnie de Jésus revient au Pérou en 1871 et à la Province de Quispicanchi dans le Cuzco en 1968. Les jésuites sont responsables de la mission pastorale de six paroisses en tout : Andahuaylillas, Huaro, Urcos, Ccatca, Ocongate et Marcapata. Dans toutes ces paroisses on veille à la promotion d'une foi inculturée et de la justice exigée par la foi même. Dans cette perspective, on essaie de vivre une foi qui incorpore les traditions du lieu comme les chants en quechua et des processions enrichies par la culture locale. L'attention pastorale et sociale atteint également ceux qui vivent dans les villages et dans plus de 150 communautés rurales.

En même temps, les paroisses offrent de vastes programmes sociaux qui cherchent à répondre aux situations de pauvreté extrême dans laquelle vivent une grande partie des habitants, et aussi comment proposer des services qui permettent la formation et le développement des capacités des enfants et des jeunes. Tout cela se traduit entre autres en réfectoires qui offrent de la nourriture à plus de 1.000 garçons et filles de la région, en assistance sociale, assistance à la santé, ludothèques, bibliothèques, salles d'ordinateurs, internat, atelier de musique.

De plus à Andahuaylillas, les jésuites soutiennent l'ONG CCAIJO, fondée en 1971 pour le développement rural ; le collège *Fe y Alegría (Foi et Joie) 44 Saint Ignace de Loyola* et le projet de *Formation rurale Foi et Joie* qui s'occupe de 25 petites écoles des communautés rurales à Andahuaylillas, Urcos, Ccatca et Ocongate.

L'image qui apparaît sur le timbre, en commémoration du centenaire de la création politique du district d'Andahuaylillas, correspond au **Couronnement de la Vierge Immaculée** qui est placée dans la partie centrale supérieure du maître-autel de l'église Saint Pierre Apôtre d'Andahuaylillas. Le maître-autel est une sculpture baroque du milieu du XVIIe siècle en bois de cèdre avec finition en feuilles d'or. Il comporte des toiles de l'École de peinture de Cuzco, des sculptures, ainsi que des miroirs. Le détail qui apparaît dans le timbre correspond à une niche qui contient en relief polychrome et en surdoré le Couronnement de la Vierge Immaculée par la Très Sainte Trinité. La Vierge à genoux sur la lune au premier quartier est couronnée par

Notice : Comme hommage pour le centenaire de vie institutionnelle du district d'Andahuaylillas, le 19 décembre 2014, a été présenté le timbre postal du « maître-autel de l'église d'Andahuaylillas », que l'on connaît aussi comme la Chapelle Sixtine d'Amérique.

le Père éternel et le Christ. Au-dessus, l'Esprit Saint, représenté par la colombe, émet des rayons dorés qui illuminent la scène.

L'église Saint Pierre Apôtre d'Andahuaylillas fait partie d'un ensemble plus vaste encore : *la Route du baroque andin (RBA)*. C'est une initiative promue par la Compagnie de Jésus qui relie entre elles les églises de la Compagnie, celle située sur la place d'armes de Cuzco, Saint Jean Baptiste de Huaro et la chapelle de la Vierge Purifiée de Canincunca (Huaro). Ces églises sont de véritables joyaux que l'on commença à construire au XVIe siècle ; les décorations principales, sculptures et peintures aussi bien murales que sur toile, furent réalisées aux XVIIe et XVIIIe siècles. *La Route du baroque andin* se consacre à la diffusion du patrimoine culturel de la région grâce à la restauration, à la conservation et à l'entretien des églises. C'est un effort continu de mise en valeur du patrimoine, visant à permettre le développement culturel de la zone grâce à des publications, des concerts et la promotion des traditions culturelles locales comme les danses et les chants.

Ainsi donc, grâce à la *Route du baroque andin*, le développement touristique de la zone est encouragé visant à créer des possibilités d'emploi pour les habitants : restaurants, hôtels, vente d'artisanat, etc. Finalement la *Route du baroque andin* contribue aux œuvres sociales que les jésuites réalisent par les paroisses où ces églises sont situées. Par la beauté des églises, du paysage et surtout par ses habitants et la richesse culturelle qu'ils conservent encore, nous pouvons dire qu'ici le ciel et la terre se sont faits art.

Carlos Miguel Silva Canessa, S.J.

Traduction de Yves Morel, S.J.

Page philatélique

Liban: Trois célébrations centenaires

Les postes libanaises ont émis un timbre en 2014 pour rappeler les trois anniversaires de l'université Saint-Joseph de Beyrouth: la faculté de médecine (1883-2013), la faculté de droit et sciences politiques (1913-2013) et la faculté d'ingénierie (1913-2013). « Soigner, défendre, construire. Trois verbes qui résument trois fonctions sociales essentielles. Une civilisation sans médicaments et hôpitaux, sans avocats et tribunaux, sans ingénieurs et chantiers, n'en serait pas une. Ces piliers de toute la vie sociale coïncident avec les trois premières fondations non ecclésiastiques de l'Université Saint-Joseph (USJ). Celles-ci font partie, pour ainsi dire de son patrimoine génétique. Il n'y a rien de plus passionnant qu'assister à la naissance de cet élan, à la réalisation de ces professions qui, à partir de la fin du XIXe siècle, ont accompagné et servi de pont à l'entrée du Liban dans l'histoire contemporaine. En assistant à la naissance d'une université on assiste aussi, en quelque sorte, à celle d'une société » *(USJ Info, n. 38)*. Mais l'Université n'a pas toujours eu la vie facile dans un pays souvent en guerre. Il suffit, par exemple, de penser « aux trois fois où la faculté de médecine de l'USJ a été détruite ; aux trois fois où le campus de sciences et technologie a été mis à sac ; à toutes les fois où les cours de la faculté de droit ont dû changer de siège. En répondant aux destructions par le développement l'USJ a créé des centres régionaux en pleine guerre. La célébration actuelle, à un moment de nouvelle stabilité, prend donc un nouveau sens ».

IESVS

VOCATI VMBRA ET

A
M
D
G